GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
NOV 28 1900

7e Année. N° 22. 15 Novembre 1900.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Frédéric Masson	*Les Préliminaires du Divorce impérial.* — I.	225
René Boylesve	*La Becquée* (3e partie)	244
Achille Viallate	*William Mac Kinley*	288
André Dumas	*Chants d'Automne*	323
Frank Harris	*Montes le Matador*	330
J. Lemoine	*Les Évêques de France et les Protestants (1698)*	373
Mary James Darmesteter.	*Thackeray.* — II.	405
Félix Le Dantec	*L'Espèce*	422

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis
—
1900

LIVRES NOUVEAUX

BLANCADOR L'AVANTAGEUX,
par **Maurice Maindron.**

Après le voluptueux marquis de Saint-Cendre, M. Maurice Maindron a choisi pour héros de son nouveau roman un de ces hommes sans scrupules, comme il y en eut dans tous les temps, et plus particulièrement en cet extraordinaire seizième siècle, dont l'auteur s'est fait le contemporain. Ruiné par son père, Blancador excelle à tirer avantage des situations les plus ardues. Caressant quand il faut, puis subitement oublieux, quand ses intérêts se déplacent, Blancador s'en va de maîtresse en maîtresse, sur les grands chemins de la fortune, avec des haltes à tous les coins de bois. Le sujet, entre tous, était scabreux ; mais M. Maurice Maindron est un tel artiste, un si habile et vigoureux écrivain qu'il sait faire admettre les plus délicates situations, qu'il nous intéresse aux pires personnages et que son livre — nos lecteurs le savent — est un nouveau régal qui enchantera tous les connaisseurs.

LES JUGEMENTS DU PRÉSIDENT MAGNAUD
réunis et commentés par **Henry Leyret.**

Il est singulier que ces jugements du président Magnaud aient pu faire autant de bruit dans la presse et dans l'opinion. Pour les attaquer et pour les défendre, il s'est trouvé des polémistes ardents. Ce nom, — Magnaud, — inconnu il y a trois ans, est devenu célèbre tout à coup. Ce modeste président de tribunal s'était simplement avisé d'interpréter humainement la loi. Le livre de M. Henry Leyret commente avec une précision éloquente ces premiers monuments d'une justice équitable et douce.

L'ART A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900,
1 volume avec 400 illustrations dans le texte et 100 gravures hors texte.

Sous ce titre, M. Jules Comte a réuni dans un ordre méthodique les comptes rendus parus dans la *Revue de l'Art ancien et moderne*. La division de l'ouvrage est des plus simples : d'abord la rétrospective du Petit Palais ; puis l'art contemporain, France et étranger ; enfin l'art décoratif dans ses si intéressantes manifestations de l'Esplanade des Invalides, — céramique, verrerie, orfèvrerie, bijouterie, mobilier, tapisserie, reliure. — Chaque étude est signée d'un nom particulièrement autorisé, en même temps que parmi les auteurs des planches nous avons l'élite de nos graveurs et lithographes, MM. Dézarrois, Achille Jacquet, Lavalley, Lalauze, Gaujean, Lecouteux, Boilvin, Dillon, Lunois, Fantin-Latour. — En somme, ce superbe volume, unique en son genre, est un véritable monument destiné à conserver le souvenir de l'Exposition; il a, de plus, le mérite de paraître, achevé, complet, au lendemain même de sa fermeture.

LA VIE DE PASTEUR, par **René Vallery-Radot.**

Cet important ouvrage vient heureusement compléter l'étude magistrale que M. Duclaux avait consacrée à l'œuvre de Pasteur. M. René Vallery-Radot, qui fut le gendre de l'illustre savant, pouvait seul nous montrer sous ses aspects les plus divers cette grande figure. Lui seul avait entre les mains les nombreuses pages inédites de Pasteur que l'on trouvera dans ce volume et qui nous font pénétrer dans l'intimité de cette admirable pensée et de cette vie studieuse. Les années d'enfance et de jeunesse, les études au collège d'Arbois et plus tard à l'institution Barbet, le temps d'École normale, les premières recherches du jeune professeur de chimie à la Faculté de Strasbourg, ses voyages en Allemagne, en Autriche, en Bohême, les diverses élections de Pasteur à l'Académie des sciences, à l'Académie de médecine et enfin à l'Académie française, la fondation du célèbre Institut Pasteur, enfin tous les détails de cette carrière si bien remplie se déroulent au long de cet ouvrage, qu'on n'a pas le droit d'ignorer.

UNE SAISON DE CHASSE A COURRE EN ANGLETERRE, par **Jacques Servanges.**

Chez nos voisins d'outre-Manche, la chasse à courre est une sorte d'institution nationale. Les petits propriétaires ne protestent point quand, dans un bon *run*, chiens et cavaliers traversent à toute allure un champ nouvellement ensemencé. La passion du sport est de toutes les classes et de tous les âges. M. Jacques Servanges a rapporté d'une saison de chasse ce tout petit livre plein de souvenirs, de renseignements pratiques et de belle humeur, pour se rappeler à lui-même quelques solides galops derrière les chiens, et donner peut-être à quelques sportsmen la tentation de risquer à leur tour le déplacement.

LE ROMAN DE BERTE AUX GRANDS PIEDS,
renouvelé par **Raphaël Périé.**

Voici un curieux « renouvellement d'un vieux poème ». On y pourra goûter le charme du moyen âge épique et familier ; et l'histoire touchante de la reine Berthe, « mitoyenne entre le fabliau et l'épopée, le conte bleu et la légende dorée », se déroule tout entière en ces jolies stances monorimes où l'auteur se révèle à nous « comme un enfant tard venu des vieux trouvères ». Il a retrouvé leur accent ingénu, leur sincérité débonnaire. Son livre n'est point une traduction : le poème original ne fut pour l'auteur qu'un canevas ; il en a couvert d'imageries la trame un peu grise et un peu grossière, remplaçant çà et là une naïveté d'autrefois par une naïveté d'à présent. Présenté par les éditeurs avec un goût irréprochable, cela fait un délicieux volume.

LES PRÉLIMINAIRES

DU

DIVORCE IMPÉRIAL

— 1796-1809 —

Par l'appareil légal et par les formules prononcées, ç'a été un mariage que, le 19 ventôse an IV, ont contracté, pardevant Charles-Théodore-François Leclercq, officier public du deuxième arrondissement de Paris, Napoléon Bonaparte et Marie-Joseph-Rose Detascher. Rien n'y a manqué de ce qui, au regard des lois civiles, en établit la validité : la publication a été régulièrement faite la décade précédente ; nulle opposition ne s'est produite ; les futurs conjoints sont majeurs et, à défaut d'actes de naissance, ils ont présenté des actes de notoriété en règle : peu importe que, sur ces actes, Joséphine soit née le 23 juin 1767, alors qu'elle est née le 23 juin 1763, que Napoléon soit né le 5 février 1768, alors qu'il est né le 15 août 1769 ; il n'y a point de doute sur les personnes, et c'est assez. La loi n'exige ni le consentement, ni même la consultation des ascendants lorsqu'il s'agit des majeurs ; elle ne parle même pas de témoins à produire et, si Napoléon est assisté de Paul Barras, membre du Directoire exécutif, et de Jean Lemarois, aide de camp-capitaine ; Joséphine, de Jean-Lambert Tallien et de Étienne-Jacques-Jérôme Calmelet, c'est qu'il leur plaît ainsi. De ce mariage, tout est régulier, et pourtant ce n'est pas un mariage.

Nulle idée haute, qu'elle descende de la Divinité ou qu'elle

émane de la Société, ne le sanctifie ou ne le consacre. Ce n'est plus le pacte solennel que jurent, entre les mains du prêtre et en la présence de Dieu, deux êtres unissant leurs destinées, durant leur existence entière, pour la bonne ou la mauvaise fortune ; pas même l'avertissement de la loi sociale proposant aux désirs de la chair le but de la fondation d'une famille et de la perpétuation de la race : Dieu est absent, et c'est comme une dérision si la Société est requise d'enregistrer des engagements dont l'une des parties au moins rejette les obligations et dénie le principe.

Bonaparte, lui, est de bonne foi. Il a voulu cette cérémonie ; il y tient. Par là, avec le désir passionné qu'il éprouve pour acquérir et pour *stabiliser*, si l'on peut dire, ses acquisitions, pour leur fournir un titre et en établir la possession légale — car, par des côtés, il reste fils d'homme de loi — par là, il croit s'assurer cette maîtresse qu'il craint de ne voir s'échapper et sur qui il constitue ainsi son droit. D'abord, il l'aime avec ses vingt-six ans restés chastes, avec son tempérament vierge, avec l'ardeur de son sang méridional, et c'est la joie de posséder enfin une de ces femmes de Paris, « les seules qui sachent aimer et qui vaillent d'être aimées ». Puis, s'il aime la femme, il aime aussi la vicomtesse, celle qui lui donnera l'entrée dans le monde où il aspire, l'être social qui lui fournira un pied dans la société. Ce n'est pas seulement la maîtresse qu'il épouse, c'est une grande dame, c'est l'ancien régime. Trop neuf pour juger, trop jeune pour comprendre, trop provincial pour savoir, il croit qu'un tel mariage est un mariage et que, ainsi faite, la chose compte. Son impatience n'admet point d'atermoiements : sa volonté ne reçoit pas de conseils ; son imagination l'emporte à saisir des apparences et à les prendre pour les réalités. D'avis, il n'en demande point et, d'ailleurs, qui lui en donnerait ? Ce qui l'entoure est aussi neuf, aussi jeune, aussi provincial que lui ; comme lui, vient de la Révolution et ne sait que la Révolution. Il n'a pas dans Paris un ami qui puisse le détourner ou le renseigner. Les témoins qu'il prend, c'est l'ancien amant de sa femme et un aide de camp à peine majeur. Est-ce d'eux qu'il recevra des informations ? Sans doute, il a appris d'enfance que, à un mariage, il faut un prêtre, mais c'est là une satis-

faction qui regarde la conscience, et le lien serré par la loi n'en sera pas moins solide si la religion n'y intervient pas. D'ailleurs, le général Vendémiaire peut-il demander des bénédictions nuptiales? Ne le compromettraient-elles pas? Ne lui enlèveraient-elles pas l'appui des jacobins, le seul sur qui il puisse compter? Car il arrive de Toulon, il est l'homme de Robespierre jeune et de Ricord, de Saliceti et de Turreau; c'est comme tel qu'il a été désigné pour combattre les Sections. Il n'a pas le droit, pas le moyen encore de s'émanciper de ceux qui le protègent. Plus tard, on verra.

Joséphine y tient-elle? En fait-elle une condition? Peut-être hésiterait-il alors; mais, loin qu'elle le désire, probablement elle ne s'en soucie pas. Nul compte à tenir d'une légende de mariage religieux célébré à Croissy par l'abbé de Pancémont. S'il y avait eu bénédiction par un prêtre — et quel prêtre! — quel besoin de la réitérer plus tard? Joséphine sait ce qu'elle fait: un mariage civil n'engage point et ne compte pas. Il a suffi, pour le conclure, d'un maire et de quatre témoins; il n'en faudra pas plus pour le rompre. Un mariage religieux serait de plus de conséquence. Seul, il déclasserait, car, seul, il est un mariage au gré de quelques gens et de ceux-là auxquels Joséphine tient davantage. L'aventure civile, qui d'ailleurs peut rester ignorée ou presque, c'est le mariage de comédie, au plus l'enregistrement d'un concubinage momentané. Joséphine, par surcroît, n'y va que précautions prises. Elle a près d'elle des gens avisés et qui lui ont fait la leçon. Ne possédant rien, ou si peu de chose! elle n'en adopte pas moins le régime de la séparation de biens. Ainsi, quoi qu'il arrive, elle gardera ce qu'elle a et ce qu'elle gagnera. Ce petit Corse, à qui l'on prête du génie, qui s'en va commander une armée, qui prétend infailliblement conquérir l'Italie, vaut bien Hoche ou Barras. Sans doute, ce n'est pas Ouvrard, mais tout le monde n'a pas la chance ou la beauté de madame Tallien. Ce qu'apportera ce Bonaparte sera de bonne prise et, à défaut d'un financier, Joséphine se contente du général. Mais elle n'est point empressée de se parer de lui avant qu'il ait montré ce qu'il sait faire. Elle a le choix pour ses témoins : parents, amis, les ci-devant constituants qui fréquentent chez elle. Qui prend-elle? Tallien, qui sait garder

d'autres secrets, et Calmelet, son homme d'affaires, le subrogé-tuteur de ses enfants, celui à qui elle confie ses dettes, ses papiers, son argent même — quand elle en a. Si, légalement, elle abdique sa vicomté, pour le public, elle ne retient pas moins le nom, qu'elle croit sonore, de son premier mari. Que Bonaparte cesse de plaire, ou plutôt, qu'il soit malheureux au jeu de conquête, point d'affaires; on repassera devant le citoyen Charles-Théodore-François Leclercq, et la vicomtesse de Beauharnais se retrouvera telle que devant. Le monde ignorera ou feindra d'ignorer qu'il y ait eu mariage, divorce et le reste, et ne l'en accueillera pas moins.

De sa part, nulle idée de devoir, nulle pensée désintéressée, nul rêve d'amour tendre à travers la vie : peut-être, au mieux, une impulsion des sens ; au début, un caprice de raffinée pour un sauvage, l'amusement de servir d'institutrice à cette fougue maladroite ; mais, d'affection, de confiance, d'amour, nulle trace. Elle joue sa chance, en ne mettant au jeu que le moins possible. D'ailleurs, elle n'est ni pire, ni meilleure que la plupart des femmes, et, en donnant ce qu'elle donne, c'est vraisemblablement tout ce qu'elle peut donner. Est-ce sa faute si son cœur lui suffit à peine pour s'aimer et si, rapportant tout à soi, tout autre sentiment que l'égoïsme effleure seulement sa sensibilité? Elle se débat depuis l'enfance dans un dédale de contrariétés et d'infortunes dont elle n'est parvenue jusqu'ici à se tirer que par des expédients. C'est encore un expédient qu'elle trouve, à l'heure où, ruinée, vieillie, déconsidérée, elle n'a plus le droit d'être difficile. Elle se laisse donc faire, et, si elle se garde, c'est que jusqu'ici elle ne s'est point assez gardée.

*
* *

Elle ne calcule pas tout; on pourrait le croire et ce serait injuste. Outre que les sens l'emportent parfois jusqu'à la rendre imprudente et malavisée, elle dépend de ce qu'on nomme *le plaisir* et de cela elle est esclave : le plaisir, c'est le besoin qu'ont les femmes de remuer, de voir, d'être vues, d'organiser des parties, de se montrer à des spectacles, de se trouver hors de chez elles et de rencontrer des êtres. A cela,

Joséphine sacrifiera tout : enfants, famille, l'amour même et, bien plus, les calculs d'avenir. Aux sociétés où manquent une hiérarchie, un centre, une cour et des salons, *la partie* s'impose avec l'obligatoire encanaillement dans les prétendus lieux de plaisir : jardins à musiques et à danses, cafés, restaurants, petits théâtres et promenades de banlieue. N'importe où, avec n'importe qui, on va, pour échapper à soi, voir des lumières et des foules. C'est un amusement, paraît-il, dont on ne saurait se passer dès qu'on en a savouré les délices, quoique, à chaque retour, l'on plaigne son ennui et que l'on gémisse de ne pouvoir se soustraire aux joies qu'on s'est préparées pour le lendemain. Ainsi prise à l'engrenage, la vie s'écoule sans qu'on puisse distraire un jour des frivolités qui en sont devenues l'occupation, le devoir et la raison d'être.

Napoléon parti pour son armée, arrivé à Nice, entré en Piémont, vainqueur à Montenotte, à Millesimo, à Dego, appelant à lui, — et de quels cris d'amour, de quelles supplications de désir! — la femme qu'il adore, elle, bien plus qu'à « quelque amant », ne peut s'arracher à cette vie que, pour la première fois, elle mène d'un peu haut, non plus en suivante, en dame de compagnie, en invitée de la dernière heure, mais de pair avec les autres femmes, même avec une nuance de supériorité qui, à chaque victoire de là-bas, s'accentue et se rend plus marquée. Jadis, on l'acceptait par-dessus le marché, par pitié, pour tenir une chaise, et, comme elle était facile, causante et de bonne façon, point bégueule ni prude, elle ne chômait point; mais, à présent, c'est à elle que vont les honneurs, c'est pour elle qu'on organise les fêtes, c'est elle qui préside la table, et ce nom, qu'elle avait d'abord refusé, dédaigné, s'auréole de gloire. Ce n'est pas pour s'appeler la citoyenne Bonaparte qu'elle renonce à la vicomté Beauharnais, c'est pour s'ériger en Notre-Dame-des-Victoires. Où en jouir mieux qu'à Paris? Elle y trouve le plaisir, la popularité, l'aisance — car Bonaparte lui envoie ce qu'il a d'argent — un crédit qui s'étend à chaque bataille — car, au territoire conquis, banquiers et fournisseurs le mesurent — des fêtes à chaque pas, des parties tous les soirs, même, s'il lui plaît, des amants. On dirait qu'à ce dessein Bonaparte envoie des officiers.

Quand enfin, sur les supplications, les menaces, les invectives de ce mari, tous les prétextes épuisés, tous les obstacles levés, contrainte par le Directoire même qui craint que Bonaparte ne quitte tout pour venir retrouver cette maîtresse qu'il préfère presque à la gloire ; lorsque, éperdue en gémissements, elle monte en voiture, ce qu'elle pleure, ce ne sont pas ses enfants qu'elle laisse, ce n'est pas un amant, elle en emmène un à sa suite, c'est Paris, c'est la joie des parties, c'est l'agrément de cette société. Quel agrément ! Elle se lamente d'aller retrouver, en pleine victoire, dans le plus beau pays, un époux, que, légitimement, elle a connu deux jours ! Quel amour ! En vérité, ce Bonaparte n'est-il pas d'une incroyable exigence ! Voici qu'il veut sa femme près de lui, qu'il la veut pour lui et qu'il l'oblige à le rejoindre ! Qu'a-t-elle à faire de ces baisers « chauds comme sous l'Équateur » et de cette fatigante continuité de passion ? Si elle s'en trouva flattée, amusée, comme conquise, bientôt elle s'en lasse, en est excédée. Pas le plus petit mot pour rire, ce Bonaparte, toujours du grandiose, du sublime, du génie et une ardeur des sens qui fatigue. Jamais on ne lui apprendra la volupté : s'enseigne-t-elle ?

Tout naturellement, par une pente fatale, Joséphine va à ce qui lui rappelle le mieux la société qu'elle regrette. Charles, l'adjudant de Leclerc, « un vrai jeune homme », « point de meilleur camarade ni de caractère plus égal », tous les talents qui font la joie des tables d'hôte, calembours et tours de force, une vivacité endiablée dans un petit corps jeté au moule, peau brune, cheveux noirs, yeux ardents, pieds et mains d'enfant ; cette audace qui plaît aux femmes et qui, dans le rire où elles se jettent, prend tout d'elles. Avec cela, point de scrupules et de la tête ; rien d'un soldat, hormis la bravoure immédiate. Avec les fournisseurs, dont il se fait le boute-en-train, il sait, au dessert, amorcer les affaires et porter les paroles utiles. Il est de ces gens qui, faisant métier d'amuser, gardent leur sang-froid et excellent à profiter de la bonne humeur qu'ils font naître. Il distrait Joséphine et il lui sert. Il est ce qu'il faut pour le genre d'amour qu'elle peut donner — celui du moins qu'elle donne avec plaisir. Ces petits hommes n'ont point des gaietés que dans

l'esprit et des calembours que dans les mots. Ils savent divertir des trente-cinq ans curieux et diversifier le plaisir. Point de doute, c'est ici l'amant qui lui convient; mais elle garde le mari, homme utile, qui, pour elle, conquiert l'Italie, qui lui vaut les *regali* des villes et des princes, qui, pour la première fois, la place en un cadre de luxe qui lui agrée, et par qui l'hôtel de la rue Chantereine se met à la dernière mode. Elle le trompe, ce qui plaît toujours, et elle jouit de la fortune qu'il fait. L'atavisme de son père, grand dépensier sans moyens, vivant et mourant endetté, s'est éveillé chez elle, et la prodigue qu'elle est n'a nul besoin des leçons qu'elle eût pu recevoir au Luxembourg.

C'est donc ainsi en Italie : Joséphine, à Passeriano, à Udine, à Mombello, ne porte point de vanité, même pas d'orgueil. Elle semble peu touchée des hommages qui ne se présentent pas sous forme de diamants, pierres précieuses, antiquités, tableaux et objets d'art. Elle n'a pas l'air de se soucier de ce qu'elle est devenue; elle n'a pas l'air de comprendre: sans doute ne comprend-elle pas. Qu'à chaque jour écoulé, à chaque bataille gagnée, à cette Italie cinq fois conquise, Bonaparte, du petit jacobin, du général d'émeute qu'il était hier, grandisse en héros et en libérateur; qu'il conçoive à présent la réalité de ses ambitions, détermine en sa pensée qu'il est un meneur de peuples, elle ne le voit pas. Même les triomphes à travers la Suisse, la France, Paris, elle les néglige et ne s'en soucie. Comment, sous quel prétexte, par quels mensonges s'attarde-t-elle en Italie? Par quelle grâce d'État fait-elle croire à Bonaparte qu'elle meurt d'envie de voir Rome, alors qu'elle ne pouvait tout à l'heure supporter un monument et qu'elle dépérissait de Paris? N'importe, elle gagne vingt-cinq jours pour M. Charles qu'elle ne quitte qu'à la barrière.

Revenue enfin, elle fait fort bien aux fêtes triomphales qu'on lui dédie — car le mondain de ces choses est pour la toucher. — Mais quelque grâce qu'elle affecte et quelque aménité, on remarque sa mauvaise humeur. Sans doute regrette-t-elle Gênes et M. Charles. Quand son mari court les côtes, cherchant le défaut d'armure de l'Angleterre, elle emploie son temps, reprend ses amis et ne permet point

qu'ils l'oublient. Et lorsque, de Toulon, elle a vu l'*Orient*, portant Bonaparte et sa fortune, s'élever et disparaître sur la haute mer, après un temps très court où elle a peut-être pensé le rejoindre, dès Plombières, la voici reprise par les fêtes, les parties, les sociétés, les compromettantes amitiés, et c'est ensuite la vie commune qu'elle mène avec M. Charles.

Celui-ci, devenu grâce à elle l'associé de la Compagnie Bodin, s'est lancé dans la finance et est en passe de gain. C'est ainsi qu'Ouvrard a débuté, et madame Bonaparte envie toujours les chances de madame Tallien. Pourtant, elle n'a rien à envier : solliciteuse en titre pour la Compagnie Bodin, elle est en affaires avec Ouvrard et avec la Compagnie Flachat. Elle reçoit de toutes mains l'argent qu'elle laisse filer à doigts ouverts et dont M. Charles prend son compte. Prodigue comme elle est, elle a des jours de détresse, des hauts et des bas, mais elle trouve toujours du crédit. Quant à son mari, elle ne s'en soucie que pour toucher la pension qu'il lui fait et jouer de son nom, tant qu'elle le porte. Car, à ce moment, elle paraît toute résolue au divorce, elle est prête à le demander : elle en parle à Barras, à Rewbell, à Gohier, à Réal. Les raisons, d'abord ce Charles à qui elle tient à la façon des femmes mûres collées à la peau de ces petits râblés, bien en chair. Elle prétend l'épouser : c'est une face de la question. L'autre, moins désintéressée, c'est le ferme propos de garder ce qu'elle a reçu du général. Il court de mauvais bruits sur cette armée d'Égypte. On dit Bonaparte prisonnier, on le dit mort. Voilà bien les soldats ! Et elle porte ses bijoux chez des amis, elle s'assure contre les risques et prend ses précautions.

Telle est sa vie depuis quatre ans qu'elle est mariée, quatre ans dont elle a passé douze mois au plus avec Bonaparte[1], et deux années au moins avec M. Charles. Elle ne s'est sans doute souvenue qu'elle était une épouse qu'aux moments où elle trompait son mari; mais à peine a-t-elle cru voir l'ho-

1. Deux jours, du 19 au 21 ventôse; quatorze mois, du 25 messidor IV au 26 brumaire VI, mais combien traversés de batailles, de campagnes, de marches et d'absences; quatre mois et demi du 13 nivôse au 30 floréal VI. C'est dix-huit mois dont il faut déduire plus de six pour les sorties de Milan durant l'Italie et les voyages sur les côtes quand on est rentré.

rizon s'assombrir, qu'elle a prétendu rejeter le nom — le seul lien virtuel qui l'attachât encore à Bonaparte. Elle a résolu le divorce et, si elle ne l'a pas accompli, si elle n'a point engagé, pour le préparer, des démarches irrémédiables, ce n'est point sa faute, c'est le hasard des circonstances.

*
* *

Quant à Bonaparte, il a épousé Joséphine sachant qu'elle a eu des amants, qu'elle en avait un, étant sa maîtresse à lui, quinze jours avant qu'elle l'épousât ; mais, ces choses, il les a abolies, n'en a point tenu compte. Il n'avait alors nul droit sur elle. Même marié, il ne se sent pas encore bien certain qu'il en ait. Il ne commande pas, n'exige pas ; il supplie. Il se sent encore inférieur, tant est grand le prestige qu'elle exerce. D'ailleurs, ne craint-il pas, s'il parle haut, de faire quelque chose qui ne soit pas *comme il faut*? Il ne veut point passer pour un malappris, un brutal, un homme qui ne sait pas vivre. Sous ce vernis qu'il s'impose, on sent l'âme fulgurante, on est aveuglé par des éclairs de passion. Vainement il s'efforce de l'entraîner vers lui, de la décider à le rejoindre. Vainement, il aspire à l'avoir, à la posséder ; il souffre, il pleure, il se dessèche d'amour, la pensée ne lui vient pas de la contraindre. Elle, amusée, se dérobe et trouve des prétextes : à chacun qu'elle lui oppose, il est si naïf qu'il l'accepte ; il y croit fermement et, sur ces défaites de convenance dont elle doit bien rire, il s'exalte comme à des vérités révélées. Il ne voit pas, ne croit pas, n'admet pas qu'elle le leurre. Le sentiment qu'il éprouve est à ce point dominateur qu'il ne se demande pas un instant s'il est partagé. Son caractère ne lui permet pas de douter de lui-même, et ce serait en douter qu'imaginer à sa maîtresse une âme différente de la sienne. Aussi bien, va-t-il si loin? Son amour égoïste ne serait-il pas satisfait par la possession et raffine-t-il sur la psychologie? Il veut la femme pour lui, à cause du plaisir qu'il y prendra et des sensations qu'il en tirera, mais il ne l'étudie point. Il ne cherchera jamais — celle-là pas plus qu'aucune autre — à la deviner ni même à la comprendre. Est-ce indifférence ou mépris, est-ce la concep-

tion juste de la vie et, ayant une fois constaté le continuel malentendu entre les deux sexes, est-il assez fort pour avoir renoncé à prétendre de la femme autre chose que ce qu'elle donne sans s'inquiéter de ce qu'elle réserve?

A mesure que le succès le porte, que la victoire fidèle augmente non la confiance qu'il a en soi, mais le prestige qu'il exerce, il se rend plus impérieux et parle plus haut. Ne pouvant rien gagner sur la femme elle-même, il annonce âprement ses volontés à ceux-là qui, à Paris, peuvent agir sur elle. Ce n'est pas entre deux gendarmes qu'elle le rejoint, mais il a mobilisé au moins deux directeurs. Il la retrouve enfin, et tout de l'absence est oublié, tout en lui est satisfait: amour, orgueil, vanité. Chose étonnante : vue de près, Joséphine garde, accroît même son importance aux yeux de Bonaparte. C'est que, chez elle, l'être social est supérieur ; nul pour savoir, comme elle, mentir et charmer. « *C'est une femme paitrie d'esprit et très riche* », écrit un officier d'Italie à son ancien chef. Près de tout le monde, elle réussit : généraux et soldats, diplomates et princes, Italiens et Allemands. Elle déteste Milan, et y fait bonne mine ; elle s'ennuie à périr, et l'on dirait qu'elle ne s'est jamais tant amusée. Elle fait du quartier général une cour, du moins un salon, mais où les distances se prennent sans qu'on s'en doute. Elle a les vertus mondaines par excellence, le tact et la grâce. Dans ce milieu soldatesque, où l'éducation de la plupart est terriblement négligée, elle ne porte point de hauteur, elle ne donne pas de leçons, mais il suffit qu'elle paraisse pour qu'un semblant de politesse s'établisse et que les aventuriers d'hier, passés généraux, se guindent à quelque galanterie. Ils l'ont épaisse, parfois lourde, mais c'est bonne intention, et, lorsqu'elle se manifeste en présents, elle est d'autant mieux accueillie. Ces présents coûtant peu à qui les fait, Joséphine en reçoit beaucoup. C'est le premier objet de discussion avec Bonaparte. En a-t-il d'autres ? Soupçonne-t-il qu'il est trompé? Hormis une confuse jalousie qui ne sait sur qui se fixer, il n'a que des inquiétudes. Il faut, pour qu'il prenne l'éveil, l'arrivée de la famille au quartier général et les piquantes allusions où les sœurs se revanchent de l'intruse. Encore n'y croit-il guère, y voit-il le train habituel

des intrigues féminines et des inévitables rivalités. Sans doute, des choses le surprennent, des absences brusques, des fuites soudaines où Joséphine se soustrait à lui. Il s'étonne qu'elle ne trouve pas, à l'attendre, un suffisant plaisir ; mais tout nuage se dissipe dès qu'elle paraît. L'ardeur du désir est toujours, chez lui, presque aussi vive, et, dès qu'elle est satisfaite, il ne s'ingénie point à découvrir les secrets qu'on lui cache. Aussi bien, c'est, vis-à-vis de lui, une égalité constante d'humeur, une exactitude qui lui plaît, une grâce qui l'enchante ; à toute heure, elle est prête à obéir ; elle ne discute ni ne contrarie. Nulle scène, nulle volonté manifestée, nulle exigence, une vie qui se rend docile et s'établit en soumission près de la sienne, sans qu'il ait même à manifester un désir. N'est-ce pas tout ce qu'il faut pour lui plaire ?

Pourtant, il faut le constater, lui qui veut, pour Marianne-Elisa et pour Paulette, un mariage devant le prêtre, qui, à ce dessein, demande les dispenses et combine les engagements, ne songe point à de tels arrangements pour lui-même, et se réserve. Est-ce de Joséphine ou de lui que vient la répugnance à se lier davantage, la volonté de rester libre ? L'occasion est favorable et tout semble disposé pour qu'on la saisisse. Il ne plaît sans doute ni à l'un ni à l'autre ; car, en un tel moment, Joséphine l'eût probablement obtenu si elle l'avait souhaité, et, pourvu que la cérémonie restât inconnue du Directoire, elle n'eût pas été contraire à la politique du général.

Au retour d'Italie, s'il s'étonne un peu du retard que Joséphine met à le rejoindre, les prétextes qu'elle lui a donnés lui paraissent si bons qu'il ne s'inquiète point. « Le temps est affreux, les chemins détestables. » Puis toutes les réceptions à Turin et à Lyon, les fêtes, les présents. Il faut bien qu'elle accepte et qu'elle remercie. Dès qu'elle arrive, c'est oublié : il est tout à elle et voilà un ménage modèle. « J'aime ma femme », dit-il audacieusement, et, comme il peut tout dire, cela ne semble pas même ridicule. Des habitudes reprises avec Barras, des allants et des venants, il ne voit rien. Le voile est épais, mais il ne met aucune complaisance à l'épaissir. Il demeure dans sa sécurité confiante, et, lorsque

chacun sait, lui seul ignore. Il ignore avec ferveur, si l'on peut dire, car il s'encolère aux allusions que tentent ses frères; il rejette avec indignation les calomnies et, pour un peu, se portant garant de la vertu de sa femme, il romprait avec ceux qui osent la mettre en doute.

Mais, en Égypte, tout change. Comme il l'écrit à Joseph, « le voile est entièrement déchiré ». Qui a parlé? Junot s'en est défendu, Berthier aussi, on a dit Bourrienne. Une lettre d'Eugène à sa mère éclaire tout[1] : « Bonaparte, depuis cinq jours, écrit le fils, paraît bien triste, et cela est venu à la suite d'un entretien qu'il a eu avec Julien, Junot et même Berthier; il a été plus affecté que je ne croyais de ces conversations. Tous les mots que j'ai entendus reviennent à ce que Charles est venu dans ta voiture jusqu'à trois postes de Paris, que tu l'as vu à Paris, que tu as été aux Italiens avec lui dans les quatrièmes loges, qu'il t'a donné ton petit chien, que même en ce moment il est près de toi; voilà, en mots entrecoupés, tout ce que j'ai pu entendre. Tu penses bien, maman, que je ne crois pas cela, mais, ce qu'il y a de sûr, c'est que le général en est très affecté. Cependant, il redouble d'amabilité pour moi. Il semble, par ses actions, vouloir dire que les enfants ne sont pas garants des fautes de leur mère. Mais ton fils se plaît à croire tout ce bavardage inventé par tes ennemis. Il ne t'en aime pas moins et n'en désire pas moins t'embrasser. J'espère que, quand tu viendras, tout sera oublié[2]. »

Ainsi, à ce coup, ce sont les deux aides de camp, Julien et Junot, et c'est Berthier qui ont parlé. L'avaient-ils fait déjà à

1. Cette lettre est datée de Giseh, le 6 thermidor. La lettre de Bonaparte à Joseph, publiée dans *Napoléon et sa famille*, I, 237, est datée du 7 : elle part par le même courrier et, comme elle, est prise en mer par la croisière anglaise.

2. Voilà la fin de cette lettre si caractéristique du temps, si démonstrative en ce qui touche les rapports de fils à mère, en un temps de relâchement moral tel que le Directoire; Eugène, qui renseigne ainsi Joséphine et ensuite s'érige presque en juge, n'a alors que dix-sept ans : « Nous avons eu de bien grandes fatigues à supporter. Nous avons traversé des déserts. Nous avons souffert la soif, la faim et le chaud, mais nous voilà heureusement arrivés victorieux au Caire. Depuis six semaines, point de nouvelles, point de lettres de toi, de ma sœur, de personne! Il ne faut pas nous oublier, maman, il faut penser à tes enfants. Adieu, crois que ton fils sacrifierait mille fois son bonheur au tien.

» E. BEAUHARNAIS. »

bord de l'*Orient*? on peut le penser; mais alors ils n'avaient pas tracé. A présent encore, aux faits qu'ils allèguent, Bonaparte, quoi qu'il dise, ne prend pas une entière croyance. Il souffre, il s'indigne, mais il doute. Il faut d'autres affirmations, il faut surtout l'éloignement, le temps, la distraction d'une autre femme, pour que l'idée de la séparation s'établisse en son esprit et que, désormais, le divorce lui apparaisse comme la solution nécessaire. S'il avait eu de madame Fourès l'enfant que déjà il souhaitait, qui sait?

Donc, Bonaparte et Joséphine ont, chacun de leur côté, envisagé fermement, celle-ci depuis le mariage même, celui-là depuis Thermidor an VI, l'hypothèse du divorce; ils en ont réalisé la pensée, ils en ont formulé la résolution. L'acte civil de leur union ne s'est pas un instant présenté à leur esprit comme un contrat indissoluble. Pour elle, il n'était qu'une formalité dont elle se fût fort bien passée; pour lui, qui y avait tenu, il cessait d'avoir une valeur dès que l'adultère lui était dénoncé. Chez l'un et chez l'autre, à présent, le clou est enfoncé, — rien ne l'arrachera.

*
* *

On sait le retour d'Égypte, les larmes, les supplications, le pardon. En présence de l'ancien amour qui toujours hante sa chair, Bonaparte est faible. Mais, quoiqu'il soit sincère en sa générosité, quoiqu'il abolisse la faute et, réellement, l'amnistie, il ne peut l'oublier et en prend ses avantages. Il n'y reviendra pas, il ne la reprochera jamais, mais il se sent libéré vis-à-vis de sa femme; il se reconnaît le droit d'aimer où il lui plaît et, à la rencontre, de prendre les femmes qu'il veut. S'il est retenu par l'habitude et aussi par la séduction que cette femme exercera toujours sur lui; si des inquiétudes lui ont été suggérées au point qu'il se reproche à lui-même autant, sinon plus qu'à elle, l'absence d'enfants; par suite, s'il redoute une expérience publique qui prouverait authentiquement son impuissance; il n'est pas moins convaincu que ceci n'est que provisoire et que, quelque jour, tôt ou tard, il faudra en finir. En attendant l'occasion, il fait bonne mine

et, intimement, il ne souhaite peut-être pas qu'elle se présente. Au moins, en néglige-t-il plusieurs que lui offre dès lors sa fortune. On lui parle d'infantes, de princesses d'Allemagne, il laisse dire. Lui-même en fait la confidence à Joséphine : cela n'est donc pas sérieux ; il ne veut pas se compromettre en une alliance royale qu'il trouverait dangereuse pour sa politique. Il ne se sent ni sûr de lui-même, ni affermi dans sa place. Il attend donc et remet ; mais, non plus, il ne veut pas renforcer le lien qui l'attache à sa femme. Quand, rue Chantereine, Consalvi bénit le mariage d'Hortense et, par surcroît, celui de Caroline, le Premier consul ne réclame aucune bénédiction pour lui-même ; si Joséphine y pense, si elle en fait la proposition, elle est repoussée.

Puisque ainsi il n'affirme point son mariage, puisqu'il le laisse pendant et incomplet, alors qu'en toute occasion il déclare, même devant Joséphine, que le mariage religieux est le seul qui compte pour la morale, c'est qu'il veut se réserver la facilité de le rompre, sans autre formalité qu'un acte civil qui n'exigera aucune intervention étrangère et qui ne présentera aucune difficulté. C'est là l'opinion de son ministère, de ses entours, de l'Europe entière, et ce divorce, à chaque instant le bruit en court et le monde l'attend.

Aussi, combien Joséphine le redoute ! Toutes ses pensées l'y portent ; tous ses actes le combattent ; toute sa vie s'use à le prévenir. Pour borner la fortune de Bonaparte, le préserver des tentations du pouvoir suprême et des conséquences qu'il entraîne, tantôt elle s'allie aux royalistes, tantôt elle renseigne les jacobins. Chef héréditaire, Bonaparte voudra des héritiers. Maréchal ou connétable, duc et pair, il n'en a pas besoin. Et puis, le roi que Joséphine aura contribué à restaurer, lui devra bien, en échange, des égards et un appui, et elle se trouvera établie dans tous les honneurs anciens que rêve son imagination. Ayant échoué là, elle se retourne vers ses anciens amis de la Convention, et, pour combattre l'hérédité, elle forge des armes et suscite des cabales. Le mieux, sans doute, serait qu'elle eût un enfant et, pour cela, elle consulte des médecins, suit des traitements et prend des eaux ; mais les magiciens ne font pas de miracles. Alors, elle affirme que

ce n'est point sa faute, elle invoque ses deux enfants Beauharnais; elle s'évertue à accroître, chez Bonaparte, les doutes que, vraisemblablement, elle-même a suggérés. Et pourtant, l'âge qu'elle a pris ne se note pas seulement à ses traits: elle est presque une vieille femme; à peine est-elle une femme; mais elle sait si bien manœuvrer que s'il ne la croit pas entièrement, ses inquiétudes s'accentuent. Ainsi, cette hérédité qu'elle ne peut procurer, dont elle ne saurait indéfiniment retarder la proclamation, la détourne-t-elle sur Louis: elle y sacrifie sa fille, sans une hésitation, ni un scrupule.

Les tempêtes que sa jalousie soulève, les querelles qu'elle cherche à propos des distractions de Bonaparte avec des passantes sur qui son orgueil ne devrait pas s'arrêter, mais qui lui fournissent des armes, la perpétuelle inquiétude où elle se trouve à chaque instant sur « sa position », ont-elles au moins cet effet de la préserver elle-même des tentations anciennes? On voudrait le croire. A coup sûr, plus de scandales, rien des affichages des temps d'Italie et d'Égypte, mais, point d'intrigue, c'est moins certain. Qu'est-ce cette lettre, écrite à sa plus intime confidente, cette madame de Krény[1] qu'elle charge à toute occasion de ses secrets de ménage: « Bonaparte a décidé à sept heures du soir qu'il irait coucher à Malmaison, ce qui a été exécuté à l'instant même. Me voici, ma chère petite, confinée à la campagne jusqu'à je ne sais quel temps. J'en suis triste à en mourir. Malmaison, qui avait tant d'attraits pour moi, n'est à mes yeux, cette année, qu'un endroit désert et ennuyeux. Je suis partie hier si précipitamment, que je n'ai pas eu le temps de rien faire dire au jardinier qui m'avait promis des fleurs. Comme je

1. Je n'ai pu encore formellement retrouver cette madame de Krény, à qui, le 10 pluviôse an X, Bonaparte fait donner 15000 francs sur l'enregistrement à titre d'indemnité et sur les fonds provenant des biens de sa famille qui sont encore aux mains de la nation. C'est certainement la personne le plus avant, sous le consulat, dans l'intimité de Joséphine. Elle était la maîtresse de Denou qu'elle avait amené rue Chantereine et qui, par elle, obtint de suivre le général en Égypte. Elle se trouvait à Plombières en l'an VI avec Joséphine. Était-elle née Cacqueray? Était-elle alliée aux Crény, émigrés, reçus chevaliers de Saint-Louis en 1795 et en 1800? Certains écrivent son nom Crény, d'autres Crigny; Bonaparte et Joséphine écrivent Krény et c'est ainsi qu'elle signe. Nul doute qu'elle ne fût à ce moment aussi influente dans les bureaux de ministère qu'assidue au rez-de-chaussée des Tuileries, mais, à partir de 1803, elle disparaît brusquement et je ne trouve plus son nom nulle part.

veux absolument lui écrire, faites-moi dire ce qu'il faut que je lui mande. J'ignore ce dont vous êtes convenue avec lui; je désire pourtant lui témoigner mon chagrin, attendu, ma chère petite, qu'il est bien réel. » Voilà un jardinier qu'on traite avec bien des égards, et ces fleurs-là embaument le mystère, surtout enveloppées dans ce post-scriptum : « Je n'ai pas oublié vos cinquante louis; vous les aurez après-demain. »

Que Joséphine eût ou non des intrigues, ce qui importe, c'est que personne n'en a rien su, c'est que personne n'en a parlé, c'est que les salons d'opposition, reformés dès les émigrés rentrés, n'ont rien surpris. Et, comme elle se trouve là, qu'on n'a contre elle aucun grief nouveau, que, malgré les velléités de divorce que peut éprouver le Consul, elle n'en jouit pas moins de l'état public d'épouse légitime, qu'elle est associée à sa vie, et que, en France, où les traditions monarchiques subsistent pleinement, il paraît impossible de séparer l'existence publique du premier magistrat de son existence privée, Joséphine suit pas à pas l'ascension graduelle qui porte Napoléon aux sommets; elle se trouve entraînée par sa fortune, et, sans qu'il y pense, peut-être qu'il le veuille d'abord, elle reçoit et prend une place dans l'État. Puisqu'il y a une madame Bonaparte, il faut bien qu'elle paraisse et qu'on lui adresse des hommages ; comme elle fait au mieux dans un salon et qu'elle attire aux Tuileries ceux-là que Bonaparte tient le plus à conquérir, loin de se repentir de l'avoir mise en vue, il fait d'elle un des ressorts de sa politique, et, comme l'opposition contre elle lui semble une forme d'opposition contre lui-même, il se porte à accentuer davantage les honneurs qu'il exige pour elle et qui, d'abord spontanés et de simple galanterie — comme au voyage de Lyon et à celui de Rouen — deviennent commandés et se règlent par l'étiquette, comme au voyage de Belgique. L'épouse du Premier consul a des dames du palais; l'épouse du Premier consul a des préfets du palais; l'épouse du Premier consul tient cercle; on lui présente les ambassadeurs et les personnages d'importance. De fait, degré par degré, elle a monté les marches du trône, elle n'a plus qu'à s'y asseoir.

Cela fut plus compliqué qu'on n'eût pensé, et peu s'en fallut

qu'au moment même où l'Empire allait s'accomplir, la fortune de Joséphine ne s'écroulât brusquement. Et ce ne fut pas devant les propositions déguisées que, sous une forme ou l'autre, faisaient arriver jusqu'à Napoléon les souverains les plus puissants, non plus, devant les discours des tribuns ou les insinuations des frères, mais sur un caprice pour une femme de la cour, caprice savamment exploité par madame Murat. Joséphine, avec ses humeurs jalouses, est sotte, fait des scènes. Napoléon s'emporte, va jusqu'à signifier le divorce à Eugène et à en préparer les voies. Cela encore tourne court. D'abord, comme il le dit à sa femme, « il n'a pas le courage d'en prendre la dernière résolution » : « Si tu ne fais que m'obéir, je sens que je ne serai jamais assez fort pour t'obliger à me quitter »; puis, le caprice qu'il a eu est passé; enfin, il a regardé dans le jeu de sa sœur et de ses frères ; il sent une machination et, pour la déjouer, brusquement, il décide que Joséphine sera couronnée et sacrée.

Par surcroît, de ce divorce manqué, outre la couronne, outre le sacre, Joséphine tire le mariage religieux. Le Pape arrive à Fontainebleau, elle lui raconte, lui avoue, peut-être, par plus d'habileté, lui confesse qu'elle n'a point reçu la bénédiction nuptiale. Que peut faire le prêtre, ce bénédictin, ce canoniste? En quelle position se trouve-t-il, lui qui a adressé des brefs particuliers d'éloges à sa chère fille en Jésus-Christ *Victoire* Bonaparte, qui a reçu ses lettres, accepté ses présents, sollicité sa bienveillance, et qui apprend soudain que cette chère fille vit en concubinage, qu'elle est en état de péché mortel? Peut-il transiger avec les règles les plus strictes de l'Église, avec la discipline dont il a la garde, peut-il remettre à cette femme, au nom du Dieu dont il est le vicaire, l'anneau et la couronne, la communier de sa main, et, selon les rites, imposer sur elle la triple onction? Il faut, d'abord, qu'elle soit mariée, qu'elle ait réhabilité son union criminelle. La France entière est prête et assemblée; Notre-Dame est décorée; l'Europe est attentive au moindre faux pas. Déjà, l'on a éprouvé assez de retards ruineux du fait du Sacré-Collège et du Pape. A présent, ce ne seraient plus des retards, mais un écroulement et, dans l'universelle risée, le Pape repartant pour Rome. Il faut que Napoléon se marie ou qu'il renonce

à être sacré et couronné. C'est le dilemme où sa femme l'enferme. Jamais contrainte plus efficace et plus certaine. Il cède, mais du moins le mariage sera secret ; il sera célébré par le Grand aumônier en quelque chambre écartée ; nul n'y assistera. Le Pape se contente ainsi, n'entre dans les détails. Fesch lui a demandé tous les pouvoirs dont il pourrait avoir besoin, il n'a rien spécifié expressément. La matière étant délicate, Pie VII n'a point insisté, s'en est rapporté pour les formes au Grand aumônier de France, cardinal de Lyon, primat des Gaules. Seulement, les pouvoirs qu'il a donnés au célébrant n'ont point et ne peuvent avoir d'effet envers l'Empereur, moralement et, peut-on dire, physiquement contraint.

Napoléon, pourtant, paraît prendre son parti du mariage forcé. Les résistances que ses frères opposent à sa politique, les ambitions qu'ils révèlent, la hâte qu'ils portent à s'établir dans la succession impériale l'ont à la fin lassé. Il est brouillé avec Lucien et Jérôme, presque avec Joseph et Louis. Restaurateur de l'empire carolingien, dépendra-t-il donc de ceux qu'il traîne à sa suite, dont la fortune n'est faite que des éclaboussures de sa gloire ? Il se retourne vers les Beauharnais ; ce sont eux qui le fourniront d'héritiers, c'est chez eux qu'il trouvera des successeurs à sa guise. Cela ne se fait pas sans une résistance acharnée des Bonaparte. Ils suscitent Jérôme, ils prétendent relever Lucien, ils réclament, ils cabalent, ils invoquent leurs droits, et ne sont pas sans produire quelque effet. Mais, s'ils obtiennent des trônes, ce n'est que moyennant une sorte de renonciation tacite à la succession même de l'empire. Au système familial qui, jusque-là, a semblé dominer sa politique, Napoléon substitue, au moins adjoint, un autre système, l'adoptif. Ayant comme renoncé à procréer des héritiers, il trouve plus exceptionnel, plus surhumain, d'en instituer avec sa plume, et qui procèdent, hors de toute chair, de sa pensée. Pour cela, la famille de Joséphine — famille au sens le plus large, car les alliés y sont compris — est précieuse. Elle permet, par des alliances, de greffer en des pays qu'on ne saurait raisonnablement annexer, des boutures napoléoniennes qui transformeront les races souveraines. Au travers des événements qui se pressent et l'emportent, couron-

nement de Milan, campagne de l'an XIV, campagne de Moravie, c'est là la pensée dominante : comment, en ce moment, songerait-il au divorce? Puis, c'est la Russie attaquant et la campagne d'Iéna.

Donc, à peu près tranquillement passent pour Joséphine ces deux années 1805 et 1806 ; elle y atteint le sommet de sa fortune ; elle y jouit de tous les honneurs et sa destinée paraît fixée ; mais, à la fin de 1806, premier coup de cloche annonçant la déchéance : Napoléon est père et à n'en pas douter. Il a un fils : Léon, né le 13 décembre. Donc il peut en avoir d'autres ; le mauvais sort est conjuré. Cinq mois plus tard, le 5 mai 1807, le fils de Louis et d'Hortense, l'enfant sur qui Napoléon a reporté tout le paternel de sa tendresse, qu'il a virtuellement institué l'héritier, pour qui il a combiné les principaux ressorts de ses constitutions, meurt du croup à La Haye. C'est le glas de Joséphine que sonne le bourdon de Notre-Dame. Peut-être l'impression produite par le premier fait n'eût point été si profonde qu'elle déterminât une résolution chez l'Empereur ; mais il a dissipé ses doutes et mis fin à ses appréhensions. Jeté en son esprit, il y a fatalement provoqué des idées auxquelles la mort du fils d'Hortense donne leurs directions et qui trouvent à Tilsitt leur terrain de culture. Alors, elles sont mûres et Napoléon envisage pour la première fois non plus seulement l'hypothèse ancienne du divorce, mais le choix d'une nouvelle épouse.

FRÉDÉRIC MASSON

(A suivre.)

LA BECQUÉE[1]

VIII

INDULGENCE DE LA CHAIR

Les pauvres femmes s'agitèrent du jour de l'an à Pâques, et Dieu seul connut tout à fait les complots étouffés, les alarmes secrètes, les timides rébellions, et la sombre énergie que couvrit le battement des ailes de leurs bonnets noirs.

Ces scènes se passèrent dans la pièce au meuble d'utrecht, sous le geste du Cupidon et le sourire incertain de la disparue qui semblait nous regarder de très loin. On avait descendu du grenier d'anciens journaux illustrés qui sentaient la poussière, la lavande et la souris confusément. Je suivais, sur leurs images, la campagne d'Italie ou les grimaces des « semaines comiques » de Cham, lorsque le vent tordait les arbres du jardin, soufflait dans le corridor ou faisait trembler tout à coup le paravent de papier jaune.

Grand'mère et ces demoiselles, trop bonnes pour désespérer, caressaient la conviction que toutes les difficultés seraient aplanies; ne sachant par quel moyen, elles tranchaient la question par une date : Pâques. Pâques, c'était le bon Dieu, le printemps, la lumière; les causes justes devaient triompher à Pâques. Elles voyaient très bien Philibert arrivant avec sa femme et sa fille. Elles disposaient les chambres; elles sa-

1. Voir la *Revue* des 15 octobre et 1er novembre.

vaient où l'on mettrait la petite voiture sur laquelle l'enfant passait sa vie étendue. Est-ce que Félicie ouvrirait la maison neuve ? Une fois décidée, elle ne faisait pas les choses à demi.

Le temps coulait et Félicie ne se décidait point. Elle devenait si malade que l'on osait à peine lui parler. A l'époque de carnaval, on piétinait encore sur place. Un événement faillit tout perdre : c'est que Philibert se fâchait.

Lui, si patient et si humble lorsqu'on maltraitait son art, il s'avisa d'être susceptible lorsqu'il s'agit de sa femme et de sa fille. Il regimba parce que la tante n'avait répondu que par un envoi d'argent aux deux lettres du 1er janvier. Trois mois on demeura sans nouvelles de lui; on ne s'en inquiétait pas trop, car il n'aimait pas écrire. Mais, vers la mi-carême, il avertit qu'il ne viendrait pas à Pâques.

La lettre était adressée à sa mère; il fallut la cacher à Félicie. Ce furent des mots couverts, des résolutions, des serments, des manœuvres dans les ténèbres. Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde furent informées; M. Laballue sut la chose; on la confia même à l'oncle Planté. Que d'allées et venues ! que de colloques dans les coins! que de « hem! hem! » la main sur la bouche, lorsqu'on entendait le pas de la maîtresse de maison ! Tout le monde écrivit à Philibert, chacun de son côté, et à la dérobée; on me tint la main pour tracer quelques lignes suppliantes au bas d'une page. On affirmait qu'il avait failli tuer sa tante; on le conjurait d'être indulgent pour elle en raison de sa santé déplorable. Il eut peur et écrivit à Félicie elle-même une lettre très convenable où il annonçait qu'il arriverait la veille de Pâques, « *comme à l'ordinaire* ».

On respira; il semblait qu'on fût satisfait. Tel est l'avantage des pires maux qu'après les avoir redoutés, on se contente de l'état médiocre dont l'inconvénient semblait d'abord mériter la guerre.

On vit donc venir Philibert seul, sans songer que cela même constituait une défaite irréparable. En effet, si l'on n'accueillait pas la nouvelle famille à la première occasion qui suivait le mariage, y avait-il espoir qu'on le fît jamais ?

Philibert ne manifesta point de rancune à sa tante; il l'em-

brassa tendrement, sous le marronnier, en descendant de voiture; et il prononça sans acrimonie ses premiers mots :

— Ma femme et ma fille m'ont chargé de tous leurs respects.

Mais il n'évita plus à aucun moment de parler de son intérieur. Les noms de Marceline et d'Adrienne lui étaient aussi fréquents que ceux de Riquet ou de Félicie.

On fut obligé de comprendre ce qu'il avait dû lui en coûter de se taire : car son amour se répandait avec toutes ses paroles. Félicie disait : « Oui, oui », sans ajouter jamais un mot d'encouragement.

Il s'encourageait tout seul. Il profitait du silence pour raconter sa vie passée côte à côte avec Marceline et Adrienne. Bientôt nous connûmes dans tous ses détails le petit « magasin de mercerie », situé au bas de la rue Monsieur-le-Prince, qui les avait, dix ans durant, aidés à vivre.

Ce magasin de mercerie fit mauvais effet. Ces demoiselles elles-mêmes trouvaient qu'il eût mieux valu n'en point parler. Non qu'elles manquassent de modestie ! Elles étaient, toute leur vie, demeurées pauvres et à la charge de tel ou tel parent plus fortuné. Mais jamais l'idée ne leur fût venue qu'elles pussent exercer quelque métier rétribué. Ce préjugé gisait chez ces filles de petits bourgeois aussi profondément que chez d'authentiques duchesses.

Marceline ouvrait les volets à six heures, lavait les carreaux, balayait la boutique, pour vendre six sous de fil dans la matinée. Son enfant devenue malade, elle avait dû se multiplier. Elle avait confectionné des robes, habillé des filles du quartier latin.

— Elles venaient en cheveux, disait Philibert, et voulaient, à midi, une toilette pour aller le soir au théâtre.

— Assez ! s'écria Félicie, nous n'avons pas besoin de tous ces détails...

Il revenait, malgré lui, à ces détails. Il racontait la vérité, sans adresse, donnant libre cours à sa reconnaissance envers sa femme méconnue.

— Je l'ai vue, disait-il, exécuter deux costumes dans sa journée : elle courait au Bon Marché acheter des étoffes, pendant que nous étions à table.

Grand'mère fit observer que madame Besnier, couturière à Beaumont, demanderait quinze jours pour un pareil travail.

Et on pensa à la couturière de Beaumont. La femme de Philibert n'était pas autre chose, malgré toute son activité. Et elle habillait des filles. L'auditoire ne s'échauffait point.

— Si tu avais été raisonnable; si tu avais fait comme tout le monde, cela ne serait pas arrivé.

Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde reprochaient à grand'mère de leur avoir caché cette misère. Grand'mère, qui n'était cependant pas fine, avait flairé que tout cela n'embellissait pas la cause de son fils. Elle s'était contentée de dire : « Je vous assure que sa femme a beaucoup de mérite. » En le répétant tous les jours, tandis que Félicie ne disait rien, elle avait fini par monter les têtes.

Philibert parlait aussi sottement de sa fille. Il croyait lui gagner des admirateurs en rapportant ce goût naturel de la jeune Parisienne pour la toilette, qui réjouissait son esprit artiste. Lorsqu'il disait qu'elle faisait elle-même ses chapeaux, à dix ans et demi, il avait un geste des doigts qui vous dessinait la forme, un peu extravagante pour la province, et le ravissement qu'on lisait dans ses yeux passait pour une coupable excitation à la coquetterie. Il nommait les peintres qui le suppliaient de laisser poser sa fille, tant elle était belle. Lui-même venait d'envoyer au Salon un portrait d'elle, couchée dans une barque et mangeant des cerises. La mère et lui ne rêvaient plus que d'installer la petite voiture dans un coin de la salle où la toile serait exposée.

— Singulière préparation à la première communion! dit Félicie.

Depuis que mesdemoiselles Victoire et Adélaïde étaient retournées insensiblement au parti de Félicie, elles avaient recouvré la paix qui réside du côté du plus fort. Elles éprouvaient un grand soulagement; elles s'épargnaient la peine de penser, de réfléchir, de juger, d'adopter une opinion : elles ressemblaient aux enfants qui ont eu peur, un instant isolés, et se croient sauvés dès qu'ils se sont bouché les yeux dans le giron de leur mère. Elles n'accordaient plus aux récits de Philibert qu'une oreille distraite, un peu gênées

seulement quand l'audition de ses misères devenait touchante et faisait pleurer grand'mère.

Félicie y gagnait, de leur part, un redoublement d'attention et de soins, ce qui n'était pas superflu, car son mal empirait. Il lui laissait si peu de répit qu'elle ne pouvait ni travailler ni lire, et elle s'y reprenait à dix fois pour mettre à jour ses livres de comptes. Le plus pénible était pour elle de se montrer malade devant ses gens. Quand un métayer venait compter et que la douleur la prenait en face de lui, elle tenaillait la table de ses doigts crispés et faisait « hu hu hu » du bout des lèvres, semblant poursuivre ses calculs. Mais, plusieurs fois, nous l'avons vue sortir brusquement par la porte du corridor, derrière le paravent. On n'osait pas la suivre; on ne savait que dire. On entendait respirer l'homme sur les petits sacs d'argent en grosse toile; chaque souffle poussait un peu plus loin l'odeur d'ail qu'il exhalait. Un jour, comme elle tardait à revenir, on la trouva affaissée dans le corridor, sur les marches de l'escalier. Elle se releva brusquement :

— Ce n'est rien, ce n'est rien.

Elle rentra et reprit son addition.

Son aversion pour les médecins désespérait la famille. Elle ne voulait même plus voir le docteur Léveillé. Elle fit venir de l'eau de Lourdes : une caisse. Elle alla à Beaumont, un dimanche matin, avant la première messe, se confessa, communia. Puis elle but pieusement. On parlait beaucoup d'un curé de la Charente qui guérissait. Elle s'informa et pratiqua sa méthode. Elle s'appliquait, le soir, sur l'estomac, des serviettes plongées dans l'eau bouillante. On l'entendait crier; elle se brûlait la peau. Le jour, elle buvait une infusion de feuilles de noyer: une grande bouillotte tenue sans cesse devant le feu, à distance, répandait dans la pièce ce parfum familier des routes de Courance, qui rappelait nos promenades d'été. On sut par les journaux que le curé était poursuivi pour exercice illégal de la médecine : elle cessa aussitôt le traitement, prise de peur. Alors, elle s'abandonna au mal, lui donnant toutefois deux ou trois ans avant qu'il vînt à bout de son corps.

M. Laballue avait épuisé tous les arguments afin de la décider à un voyage à Tours. Ce n'était pas en une séance,

disait-il, qu'un médecin pouvait diagnostiquer la nature de sa maladie. Il connaissait une maison, tenue par des religieuses, excessivement propre, où il était possible de se soumettre à un examen prolongé des praticiens. Par la chirurgie, n'obtenait-on pas aujourd'hui des résultats merveilleux?

Félicie le regardait en dessous :

— Vous, vous savez quelque chose : le docteur Guérineau vous a dit ce que j'ai.

Il jurait ses grands dieux qu'il ne savait rien.

— Parce que, voyez-vous, s'il s'agit de m'ouvrir le ventre, j'aime mieux mourir là, tout de suite. Moi, je ne demande qu'une chose au bon Dieu, c'est de fermer l'œil dans mon lit, chez moi.

Ses doigts, diaphanes comme la chair de ses joues, frémissaient quand elle prononçait : « chez moi ». Son regard, si clair, si précis, s'affolait à l'idée d'être transportée chez des étrangers.

— De quoi vous effrayez-vous? disait Philibert, Milwaukee a fait trois opérations à Adrienne, ce n'est rien du tout.

— C'est celui qu'elle appelle Bilboquet? demanda Félicie.

— La petite ne se gêne pas avec lui, dit Philibert, parce qu'ils sont devenus deux grands amis.

On sourit, à cause du nom du chirurgien, et, en même temps, on se regardait à la dérobée parce que c'était la première fois que Félicie semblait se souvenir de la lettre du jour de l'an.

Elle sortait toujours dans l'après-midi. Sa volonté la portait plutôt que ses jambes. Philibert nous accompagnait.

Le printemps venait à petits pas au-devant de nous ; la campagne était fraîche et pure comme l'aube humide ; un blé jeune et soyeux, qui paraissait né du matin, jouait sous le vent ; dans les chemins bordés de buissons gris encore, les fils de la Vierge vous chatouillaient la figure ; on eût voulu mordre à même et manger les blancheurs roses des arbres en fleurs.

Félicie marchait en s'aidant de la canne à corne d'or ; elle regardait à droite et à gauche ses terres ensemencées ; ses fines narines palpaient l'air nouveau qui allait tirer les germes du sol.

Elle se tourna brusquement vers Philibert, qui ne parlait pas, et elle lui dit à brûle-pourpoint :

— Enfin, *elle* vit, c'est un résultat, cela...

— Qui est-ce qui vit, ma tante ?

— Mais... la petite... ta fille...

— Ma fille ! répéta Philibert.

Il restait la bouche ouverte. Jamais Félicie n'avait spontanément daigné faire allusion à sa fille.

— Alors, tu crois que c'est ton médecin qui l'a sauvée ?

— Milwaukee ? oui.

— Raconte-moi ça.

Il reprit par le menu toutes les phases de la maladie d'Adrienne.

Quand il s'interrompait, Félicie murmurait :

— Il a fait ça !... Et alors, qu'est-ce qu'elle disait, la petite ?... L'important, c'est que ces êtres-là arrivent à vous inspirer confiance... On l'endormait ; et après, est-ce qu'elle souffrait ?... Comme cela, maintenant, vous êtes à tu et à toi avec le médecin ?... Et, à ton avis, toi, elle en reviendra ?...

Il eut le tact de ne pas insister outre mesure, malgré son émotion qu'il contenait difficilement. Félicie le poussait sans cesse. Elle ne voulait point paraître s'intéresser trop au médecin, et parlait surtout d'Adrienne. Il comprenait le jeu de sa tante et n'épargnait aucun éloge du médecin. Mais les deux sujets étaient liés, et Philibert caressait des yeux un horizon nouveau, inespéré.

En rentrant à la maison, ils se turent, ce qui donna à leur conversation l'importance d'un secret. Les femmes sentent vite cela : grand'mère et ces demoiselles les regardaient l'un et l'autre en se demandant ce qu'il y avait. Cependant, même entre eux, Félicie et Philibert dissimulaient et rusaient. A chaque promenade, ils étaient aussi lents à aborder le sujet qu'intimement impatients d'y aboutir, et ils employaient les détours les plus maladroits. Je les écoutais, trop jeune pour sourire du comique de leur embarras, et je me disais : « Ce sera pour la route de corail... Non ?... Alors, ce sera pour les sapins d'Épinay. Pas encore !... Ce sera pour la Chaume ! » Quelquefois, nous arrivions jusqu'au dolmen, à l'heure du retour, avant qu'ils eussent trouvé le joint.

Félicie n'ignorait plus rien de la petite Adrienne ; elle était édifiée sur le compte de Milwaukee, au point de le croire capable de miracles : et ils n'avaient pas encore parlé franchement.

Vers la fin du séjour de Philibert, nous étions assis tous les trois sur le dolmen, après une tournée insignifiante, mais par un temps charmant. Félicie portait pour la première fois son grand chapeau d'été, et les gens de la campagne se le montraient au loin comme l'indice des beaux jours. Elle promenait sur Courance le cadre arrondi que formait pour sa vue cette voûte de paille, et désignait du bout de la canne telle ou telle pièce de terre.

Ces rectangles inégaux, tapissant les terrains ondulés, flattaient les yeux par la variété et la douceur des tons. Les terres fortes et sombres au fond de la vallée, les terres légères et blondes sur les hauteurs, le sens divers des sillons de labour, les pièces défoncées à la charrue profonde, les semis passés à la herse, multipliaient les jeux de la lumière ; le duvet naissant des blés et des avoines, le vert lointain des prés et les arbres fleuris répandaient une gaieté nouvelle.

Félicie se tourna vers Philibert :

— Tu ne dis rien ?

— Il fait si bon !

Quand il était à la campagne, son cœur s'attendrissait pour un parfum qui passait, pour une feuille qui remuait, pour le chant d'un oiseau.

Félicie considéra un moment sa figure aux grands traits agréables. Son nez semblait moins osseux et moins long quand il avait bien mangé quinze jours durant ; sa mâchoire et son front trahissaient des désirs immenses, et la douceur un peu fatiguée de ses yeux, une certaine mollesse de désenchantement.

Il reprit, en regardant devant lui :

— Il y a des moments où l'on voudrait avoir de grands bras pour embrasser tout.

— Te voilà toujours avec tes idées ! dit Félicie.

Le soleil argentait la rivière et faisait étinceler sur la côte de Gruteau un nouveau toit d'ardoises. C'étaient les bâtiments destinés à couvrir la « machine élévatoire » de grand-père Fantin. Félicie haussa les épaules et soupira.

On entendait, sous les noyers des chemins, les lents chariots tirés par des bœufs, ou les carrioles plus légères. Félicie suivait chaque attelage :

— C'est le domestique de Pénilleau qui rapporte le linge de lessive... Ça, c'est la charrette du meunier... Voilà cet animal de Pidoux qui revient de Beaumont ; ce n'est pas trop tôt !... Ne te presse pas, va, mon bonhomme !...

Des vols brusques de moineaux nous passaient sur la tête, déchirant l'air calme de petits *cuic cuic* âcres et pointus, puis se plaquaient tout à coup dans un buisson, comme une portée de plomb contre un talus. Les pies jacassaient. Une buée se forma au-dessus de la rivière et des prés, et, de ce nuage, premier signe des fraîcheurs du soir, parut sortir le triste cri des courlis ; il s'approcha, en balançant, d'un bord à l'autre de la vallée, ses appels plaintifs.

Félicie porta vivement sa main au creux de l'estomac, se leva et s'en alla à l'écart. Le bruit de ses efforts douloureux vint jusqu'à nous. C'était toujours le « crabe » qui s'obstinait à ne pas sortir. Elle revint, le mouchoir aux lèvres et les joues animées par la secousse ; elle prit dans sa poche un morceau de sucre enveloppé dans du papier, l'imbiba d'eau de mélisse, l'aspira et le croqua avec une voracité de toute la mâchoire, comme si elle s'accrochait, avec une énergie farouche, à quelque chose qui lui rendait la vie.

Le tumulte des oiseaux s'était élargi : c'était un joli vacarme qui courait les allées de noyers, les haies et la lisière des bois, et dont le parc de Courance, aux arbres touffus, semblait le puissant noyau sonore.

— Oh ! je sais bien ce que j'ai, dit Félicie ; je n'ai pas besoin de médecin pour me l'apprendre... J'ai un cancer à l'estomac.

— Mais non ! mais non !

— Ta, ta, ta, je ne suis pas une enfant !

Philibert trembla qu'elle n'eût renoncé à toute consultation sous le prétexte qu'elle connaissait son mal. Je vis ses yeux qui s'apprêtaient à pleurer encore un rêve évanoui. Il hésitait à parler. Félicie avait quelque chose à dire. Elle attendait qu'une occasion vint à son aide. Un bon moment de silence s'écoula. Tous les bruits étaient dissipés.

Comme un cri d'oiseau attardé, on entendit, dans la direction du moulin, mais venant des collines lointaines où les rayons du jour se mouraient, le sifflet du chemin de fer. Félicie dit :

— A propos, tu sais que j'ai pris une grave décision ?

— Une décision ?

— Oui. J'irai à Paris.

IX

LES MESSAGERS

Félicie annonça la nouvelle à table.

Je me souviens que l'oncle Planté trempait dans le jus un morceau de pain qu'il allait tendre à Mirabeau ; il le tint en l'air, sous le coup de la surprise : de grosses gouttes en tombaient, une à une, comme d'une éponge.

Ces demoiselles firent une tête si drôle que Philibert ne put s'empêcher de rire, et, sa serviette sur la bouche, il dit :

— Voilà !... J'enlève ma tante !... Nous allons faire, rue Monsieur-le-Prince, une noce à tout casser !

Félicie ne releva ni la liberté de l'expression, ni l'allusion à la reconnaissance implicite du ménage légitimé. On restait stupéfait.

— Vous comprenez, dit-elle, ce n'est plus comme si j'allais confier ma peau au premier médecin venu. Celui-là voit la petite deux fois par semaine, et elle le tutoie. Quand elle lui dira : « Voilà ma vieille bonne femme de tante », il y a des chances pour qu'il ne me traite pas comme une chair d'amphithéâtre...

— Certainement ! dit grand'mère, certainement !

Autour d'elle, chacun se répétait mentalement le « voilà ma vieille bonne femme de tante ». Qui est-ce qui mettait cela dans la bouche de l'enfant que Félicie affectait d'ignorer ? C'était Félicie. Mais, comme elle avait toujours raison, chacun redit, après grand'mère :

— Certainement ! certainement !

Félicie jugea toutefois qu'elle devait étayer sa détermination; elle rapporta ce qu'elle savait de Milwaukee. Elle donna les détails des opérations, insista sur les exemples d'habileté particulière, trouva des termes pour nous évoquer l'enfant renaissant sous les doigts de fée du savant étranger. Elle prononçait : « Bilboquet », et appelait la petite : « Adrienne », maternellement. Elle se tournait vers son neveu :

— N'est-ce pas, Philibert?

A la fin du dîner, tout cela paraissait simple et naturel. Chacun, à part soi, croyait avoir mené à bien cette œuvre, même mesdemoiselles Adélaïde et Victoire, qui, ces derniers temps, travaillaient en sens contraire. Elles dirent à grand'-mère :

— Puisque Félicie a décidé comme cela, tout est pour le mieux.

On alla se coucher contents.

De ce jour-là, notre humeur refleurit comme la terre sous la saison nouvelle. Le ciel semblait dégagé; on osait parler d'espoir. Félicie donnait le signal. Le docteur au nom exotique lui inspirait une foi complète. Après l'eau de Lourdes et le curé guérisseur, qui n'avaient flatté que la partie anémiée de son esprit, Milwaukee, unissant la science au mystère de son pays d'origine, se présentait à point. — C'était la même femme qui ne pouvait souffrir les étrangers! — Elle était toute prête à se faire couper en morceaux s'il le fallait. Elle en parlait couramment, courageusement. Les termes affreux du manuel opératoire lui devenaient familiers. M. Laballue, le mercredi, lui lisait la *Gazette des hôpitaux*. Et l'aimable homme, lorsqu'il avait terminé, regardait la future patiente, de ses petits yeux doux, sous ses lunettes, et souriait.

— Ça vous amuse, vous? disait Félicie.

— Je songe, ma bonne amie, que Milwaukee pourrait bien vous éclater de rire au nez, à propos de toute votre charcuterie, et vous faire sauter vos maux d'estomac d'une petite chiquenaude!

On n'attendait plus qu'une lettre de Paris annonçant le rendez-vous fixé par Milwaukee.

Depuis le beau temps, mon père ne manquait plus de venir le lundi. Il était moins sombre; il avait plus d'entrain.

— Après tout, disait-on, la compagnie de ses Pope lui vaut peut-être mieux que celle de M. Clérambourg !

Étrange effet du ciel rasséréné ! Cet homme, si criminel, durant l'hiver, pour avoir dîné dans une maison heureuse, nous parut, au printemps, mériter des distractions. Une de ces demoiselles fit observer qu'à tout prendre, il avait été très digne depuis son veuvage.

— Et il faut avouer que, pour un homme de son âge, la vie solitaire, à Beaumont, n'a rien de séduisant.

On en tomba d'accord. Quand grand'mère était éloignée de son gendre, elle lui trouvait cent qualités.

— Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne porte pas ses quarante ans.

— Heu ! heu !... Moi, je ne voudrais pas donner cent sous de chaque poil blanc qu'il a aux tempes !

— Oui, mais c'est du crin que ses cheveux ! Il se tient bien ; il n'a pas plus de ventre qu'étant garçon...

— J'entends toujours Adèle, qui faisait son ménage dès cette époque : « Madame ! quand on voit cet homme-là passer dans la rue et qu'il est habillé, on ne peut pas s'empêcher de dire qu'il ne lui manque qu'une femme au bras. »

— Votre gendre se remariera, fit une de ces demoiselles.

On lui imposa silence de toutes parts.

Mais quelque chose mijotait, à quoi personne ne voulait prendre sur soi de risquer une allusion. Valentine m'avait dit en me couchant :

— On vous a trouvé une autre maman.

Les sous-entendus se multipliaient, s'entassaient :

— Un homme livré à lui-même est exposé à un coup de tête...

— La discrétion, c'est très joli ; mais, faute d'un conseil donné à temps, on fait une sottise irréparable !...

— On n'épouse pas une femme, on épouse la famille...

— Une femme peut avoir toutes les vertus et être une affreuse marâtre pour l'enfant de son mari.

— Oh ! si ce n'était pas le petit !...

— Voyez-vous une jeune fille qui trouve un enfant de sept ans dans sa corbeille de mariage ?...

— L'idéal serait une veuve sans enfant.

— Ah! oui; mais voilà!...

— Moi, je dis qu'une veuve qui sait déjà ce que c'est qu'un enfant est plus disposée à en adopter un second...

— Surtout un petit garçon!

— Pourquoi?

— La femme a bien souvent une préférence pour le garçon.

— Principalement, quand elle n'a pas pu en avoir un.

— Ou qu'elle a déjà une fille...

Ce n'était pas encore pour cette fois. On ne prononça aucun nom. Mais, le lendemain, mademoiselle Adélaïde, en tricotant un bas, et même bâillant dans sa main, c'est-à-dire de l'air le plus détaché du monde, hasarda :

— C'est décidément une sérieuse amitié qu'a madame Leduc pour cette petite madame Letermillé?

Personne ne se pressa d'aller plus loin. Grand'mère dit :

— Je crois que c'est justice; la pauvre jeune femme a bien des vertus.

— Je m'en rapporterais à madame Leduc, d'autant plus qu'elle insiste dans ses lettres, d'une façon...

— Ah! tu l'as remarqué?

— Toi aussi?

— A moins qu'on ne soit aveugle!...

Et ce fut tout encore. Valentine me dit, le soir :

— Ça y est!

— Quoi donc?

— Votre maman numéro deux! c'est la dame que vous avez vue à Langeais, qui a une demoiselle de votre âge. Ça fait d'une pierre deux coups : vous allez gagner en même temps une petite sœur.

Je ne soufflais mot; elle me demanda :

— Vous n'êtes pas content?

— Comment est-ce que je l'appellerai?

— Qui?

— Madame Letermillé.

— Vous l'appellerez « maman ».

— Et l'autre, alors, la vraie?

— On ne confondra point; n'ayez pas peur.

— C'est que, dis donc, madame Letermillé sera damnée!

— Pourquoi ça?

— C'est elle qui l'a dit à Philibert pendant qu'il lui passait un doigt sous la manche, au-dessus du coude, là où c'est le plus gras...

— On ne va pas en enfer pour si peu ! Sans doute qu'ils essayaient de voir s'ils pouvaient se marier ensemble. Bientôt ce sera votre papa qui lui fera ça.

— Ah !

Je n'étais pas fâché à l'idée que Suzanne viendrait courir avec moi dans le jardin. Il était beau comme l'année d'avant, alors que je m'y amusais si bien au moment même où maman, la vraie, mourait à Beaumont. Les massifs regorgeaient de lilas et de lauriers fleuris; les cytises répandaient leur pluie d'or et les tamaris délicats leurs fines larmes roses. Chaque année, invariablement, l'oncle Planté disposait de ses mains, sur la pelouse, une corbeille de jacinthes et de tulipes, une de pétunias, une de dahlias et une de géraniums dans une couronne de bégonias.

Fridolin passait et repassait, à heures fixes, avec des arrosoirs lourds qui faisaient saillir les veines au long des bras tendus. Félicie m'apprenait à côtoyer sans avoir peur les ruches d'abeilles. Nous traversions au pas le bourdonnant village : elle s'arrêtait, comme dans ses fermes, à causer sur le pas des portes des petits chalets de paille; elle parlait avec ces bonnes ouvrières qui la connaissaient et la ménageaient. Puis nous allions, pour elles, jusqu'à la pompe du potager, remplir d'eau deux mortiers à bords plats où elles pouvaient aisément se poser à sec et boire.

Le beau temps nous valait des visites. Un roulement de voiture, hormis le lundi et le mercredi, mettait la maison en émoi. Valentine, les jupes haut troussées, courait jusqu'à mi-chemin de la grille. On la voyait revenir essoufflée, et jetant les noms à tous vents. Alors Félicie allait ou non faire toilette.

Nous reçûmes ainsi la famille Pergeline, qui présentait le fiancé de Georgette. C'était un jeune receveur de l'enregistrement, déjà bedonnant, un peu bouffi de figure, frisé et « jouissant d'un teint rose ». Mon ancienne amie prétendait autrefois, sur la balançoire, qu'elle n'épouserait jamais qu'un grand garçon pâle, au visage coupé d'une longue moustache noire, ou tout au moins châtain foncé. Elle s'accommodait pourtant

de celui-ci. Ils s'asseyaient côte à côte et se touchaient souvent les mains. Ils se regardaient avec des yeux de braise. L'un d'eux commençait à avancer les lèvres en cul-de-poule; était-ce pour rire? Point du tout. De son plus grand sérieux, l'autre répondait par le même signe; et un tout petit bruit de baiser leur échappait. Tout à coup, leurs pensées muettes les faisaient rougir. Au goûter, ils burent et posèrent leurs verres si près l'un de l'autre que le cristal tinta.

C'était la cadette qui se mariait la première. L'aînée dit à ces demoiselles :

— Je comprends, quand on est sur le point de se marier, que l'on se permette des choses plus ou moins convenables; mais ma sœur s'en paie jusque-là!

Elle haussait les épaules :

— Que voulez-vous? maman n'y voit que du feu!

Madame Pergeline décrivait la toilette de la mariée déjà prête et nous invitait à l'aller voir chez elle, exposée dans la pièce où l'on montrait, l'année précédente, l'uniforme du fils tué à l'ennemi.

— Monsieur votre gendre, dit-elle à grand'mère, nous a fait l'honneur d'y jeter un coup d'œil, après la signature du contrat. Quel homme distingué!... Il rajeunit.

— C'est ce que nous disions l'autre jour.

— Le pauvre homme a chèrement payé sa dette, lui aussi...

On soupira; on leva les yeux sur la photographie de la morte. Madame Pergeline trempait un biscuit dans un verre de vin vieux. Elle reprit :

— C'est la vie. On ne peut pas pleurer éternellement.

On ne distinguait pas bien la liaison de son discours; il semblait qu'elle en eût aspiré une portion avec le biscuit. Il y eut un instant d'embarras. Elle se leva en disant :

— D'ailleurs, il y a du mariage dans l'air, cette année. C'est dans l'air... N'est-ce pas, mignonne?

Elle étouffait déjà cette phrase énigmatique contre les joues de la jeune fille. La sœur aînée regardait chacun comme s'il venait de lui marcher sur la robe. On les reconduisit jusqu'à leur voiture.

Une visite inopinée nous arriva un jour, au moment où nous partions, Félicie et moi, pour notre tournée quotidienne.

Nous touchions à la grille, quand, tout en haut de la route de Beaumont, quelque chose pointa.

— Attends, dit Félicie, voyons d'abord ce que c'est.

Cela n'allait pas vite et ne prit forme que peu à peu.

— On dirait deux dames dans une petite voiture de rien du tout...

— Qu'est-ce que tu chantes? dit Félicie; deux dames, une petite voiture?...

Elle fit la grimace. Elle pensait aux Américaines, que nous avions vues, un dimanche, à Beaumont, se promener en charrette anglaise alors que tout le monde sortait de l'église.

L'attelage descendait en zigzaguant. L'une des personnes frappait à tour de bras sur l'animal.

— A-t-on jamais vu pareille brutalité! dit Félicie; il n'y a que des Yankees, des sauvages, pour...

— Tante! tu ne sais pas qui c'est? c'est monsieur le curé de la Ville-aux-Dames avec madame François.

Madame François conduisait. Sa figure était ombragée d'une capeline baleinée, en tissu léger. Les disques bleus de ses conserves brillotaient sous cette petite voûte. Le bout de son nez, fureteur, émergeait tout seul en coupe-vent. M. le curé Fombonne était fortement établi à son côté et occupait presque tout l'espace de l'étroit véhicule. Ses gros doigts étaient croisés au-dessus de sa ceinture soutenue par l'embonpoint de l'abdomen. Dès qu'il reconnut madame Planté, il ôta son chapeau, et l'air mariait ses longs cheveux blancs avec les ailes de la capeline.

On n'avait point vu le curé depuis la scène du presbytère. Le pittoresque de l'équipage nous évita le malaise d'une première rencontre. Le petit âne, qui marchait en rechignant, se décida à trotter quand il fallut faire halte. Il passa devant nous, les oreilles droites, et tricotant des pattes avec un entrain que la gouvernante était impuissante à calmer. Elle se levait de son siège, gesticulait, criait à tue-tête, tandis que le curé, essayant de toucher l'animal par la douceur, l'appelait : « Mon ami, mon bon petit ami!... » Tout cela s'engouffra dans l'allée des ormes, Félicie et moi courant par derrière. Le bruit attira les domestiques, et Fridolin parut sous le marronnier. Il s'avança, avec son flegme ordinaire, et

cueillit l'âne au passage, tel un joueur reçoit la balle contre la paume de la main.

Tout le monde s'extasia devant l'élégance de l'attelage. C'était bel et bien une charrette anglaise, et le harnais du bourriquet portait quatre boucles d'argent.

— Ça ne nous a pas coûté cher, dit madame François, c'est un cadeau.

— Chut ! fit le curé, c'est un cadeau du diable !...

Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde, ainsi que grand'mère étaient là. On formait un cercle autour des nouveaux venus.

— Oui... — continua le curé sur un ton de mystère, — c'est ici le présent de... de... devinez, mesdames !...

On était très intrigué. Madame François riait de tout son cœur.

— J'ai failli refuser ce don magnifique, dit le curé : *Timeo Danaos et dona ferentes !* Mais le bon Dieu m'a inspiré une parole qui conciliera, je l'espère, les intérêts de l'Église et la convoitise toute profane d'un pauvre desservant : « Madame, ai-je dit à cette généreuse personne, madame, c'est sur un âne que Notre-Seigneur fit son entrée à Jérusalem... puisse cette gentille petite bête vous conduire un jour à la véritable Église de Dieu ! »

On se taisait toujours.

— Mesdames, reprit le curé, j'ai la ferme conviction que je ramènerai dans cette voiture une brebis égarée...

— Je donne ma langue au chat ! dit Félicie.

Madame François la pinça à la manche, et, du cintre de sa cornette, jeta sous la voûte du chapeau de paille :

— Les protestants de la tasse à café !... Voyons, madame Planté, vous ne pensez qu'à eux, j'en lèverais la main ! mais c'est toujours comme ça quand il s'agit de deviner.

— J'étais à cent lieues de penser à ces...

— Vous seriez donc la seule, dans le pays, à ne point vous occuper d'eux ! Le contraire serait bien plus croyable !...

Et elle se mit à rire, la main en écran devant les dents.

Félicie se laissa entraîner par elle, tandis que le curé demeurait dans l'autre groupe, selon une tactique sans doute préméditée.

— Que je vous dise, madame Planté, comment c'est que

nous avons fait la connaissance de ces « Engliches ». Et d'abord, ils ne nous ont pas donné seulement l'âne et la petite voiture, sans compter le service à café, — qui nous en fait deux avec le vôtre, car, soit dit en passant, j'ai bien raccommodé la tasse : — ils nous ont donné cinq mille francs pour la réparation du clocher, sous prétexte que ce M. Pope, comme ils l'appellent, s'occupe des monuments de l'ancien temps ! Mon Dieu ! faut-il en avoir dans ses coffres pour faire des générosités pareilles d'un seul coup !... Telle que vous me voyez, moi, j'ai bien fait cadeau de trois mille francs au bon Dieu, mais j'y ai mis vingt ans !... Enfin, je voulais donc vous raconter, madame Planté, que ce monsieur était venu rôder bien des fois par chez nous, en tirant des photographies de l'église ; même que monsieur le curé m'a dit un jour : « Madame François, envoyez donc Follette mordre un peu les talons à cet ostrogot !... » J'ai envoyé Follette qui s'est mise à aboyer comme si c'était le diable en personne, tant et si bien qu'il s'est en allé avec son ustensile et qu'on ne l'a plus revu de trois mois... Et quand il est revenu, par exemple, c'était avec des dames, toutes mieux attifées les unes que les autres ; et celle qui avait l'air de gouverner ce monde-là, une grande perche, unie comme un manche à balai, avec un chapeau de paille de garçon, tenait sur les bras, en guise de poitrine, sauf votre respect, madame Planté, un petit chien qui était gentil, mais qui était gentil comme un agneau ! « Eh ! que je dis à monsieur le curé en regardant par le rideau de vitrage, pourvu que Follette ne soit pas dehors, et qu'elle n'aille pas manger les chevilles de toute cette belle compagnie ! » Madame Planté ! je n'avais pas fini de parler, que je vois le petit chien sauter et se précipiter, la queue en trompette, au-devant de Follette qui hérissait un poil tout le long de l'échine, droit en l'air, à y brosser ses habits. « Nous voilà perdus ! que je m'écrie. Follette ne va faire qu'une bouchée de ce petit bichon qui vaut peut-être des centaines de francs : avec ce monde-là, est-ce qu'on sait? — Courez vite, me dit monsieur le curé, courez vite, madame François, pour empêcher un malheur. » — Madame Planté, ce que je vais vous dire vous paraîtra incroyable ; mais c'est la preuve que tout arrive par la permission spéciale du bon

Dieu. Voilà-t-il pas, aussitôt que j'ai mis le nez dehors, toute la société qui se tourne de mon côté; et des clignements d'yeux! et des chuchoteries! et des demoiselles qui se cognent les coudes! et le grand manche à balai qui vient à moi et qui me parle aussi clair que je vous parle, madame Planté. « Madame, qu'elle me dit poliment, c'est bien vous qui êtes chez monsieur le curé? — Mais, oui, madame. — Mon Dieu, madame, qu'elle reprend, que nous sommes donc bien aises de vous voir! nous avons tant entendu parler de vous et de vos mérites! — Je n'en ai guère, madame, que je lui fais. — Si, si! nous le savons. — Mon Dieu, madame, c'est sans doute qu'on vous aura parlé des trois mille francs que j'ai mis de ma poche dans le ménage de défunt monsieur le curé de Chaumussay : on ne peut rien tenir caché dans ces coquins de pays!... » Là-dessus, elle ne fait ni une ni deux, madame Planté : elle me glisse une pièce de vingt francs en or dans la main, en m'appelant par mon nom, comme si nous étions venues au monde porte à porte! « Madame François, qu'elle me dit, notre intention est de faire du bien autour de nous : monsieur le curé n'a-t-il pas des pauvres? — Oh! si fait! madame, que je lui dis, en tournant ma pièce dans le creux de ma main ; c'est-il pour eux que vous me donnez tant d'argent? — Non! non! cela n'est rien; gardez-le; mais ne pourrions-nous pas faire une visite à monsieur le curé? — Eh! mesdames, la porte est toute grande ouverte, entrez donc; je vois bien que c'est le bon Dieu qui vous amène. »

— De ce moment-là, dit Félicie, voilà ces étrangers maîtres chez vous.

— Eh! mon Dieu! qu'est-ce que vous voulez donc, madame Planté? c'est-il bien nécessaire d'être plus royalistes que le roi? Pour dire la vérité, monsieur le curé ne leur a point fait mauvaise figure... Entre nous soit dit, madame Planté, vous qui avez de l'instruction, c'est-il vrai qu'ils ne sont pas baptisés?

Félicie ne s'était jamais posé la question. Provisoirement, elle secoua la tête.

— Eh! là, mon Jésus! c'est-il bien possible, et qu'ils soient en même temps si généreux? et polis! comme il n'y

en a pas, même chez les nobles!... Il fallait les voir — je parle des deux amies, madame Pope avec celle qu'on appelle la Créole... en attendant, — il fallait les voir dans leur petite charrette : vous m'en croirez si vous voulez, même au galop de leur poney, quand elles me croisaient sur la route, pour me parler de la santé de monsieur le curé, elles s'arrêtaient net comme un lièvre qui a reçu le plomb dans les pattes. « Mon Dieu! que je leur dis une fois, mesdames, si monsieur le curé avait seulement une toute petite voiture cent fois moins jolie que la vôtre, pour aller faire sa tournée, il retarderait de dix ans son entrée au Paradis!... » Pas seulement trois jours après que j'avais dit ça, le jour de la Chandeleur, au matin, qu'est-ce que je vois arriver?...

— Je comprends, dit sèchement Félicie; je comprends.

— Eh pardi! madame Planté, vous me laissez réciter mon chapelet, et, quand j'ai le temps, je dirais le rosaire tout entier! Mais je m'aperçois que je vous ennuie à vous raconter des choses que vous savez peut-être bien déjà... M. Nadaud, le papa de ce petit garçon-là, aura eu la langue trop longue...

Félicie suspendit le pas et interrogea madame François du seul étonnement de ses yeux.

— Il n'y a point de mystère, là-dessous, madame Planté. M. Nadaud était en compagnie de ces dames, — comme bien souvent, — quand elles sont venues nous faire leur beau cadeau, même qu'on a convenu, tous ensemble, que la première sortie de monsieur le curé, en voiture, serait pour vous faire visite.

— Comment, « tous ensemble »?... De quoi ces personnes se mêlent-elles en parlant de moi; elles n'ont jamais mis les pieds chez moi!

— A qui le dites-vous, madame Planté? Moi qui sais combien elles paieraient cher pour les y mettre!

Félicie :

— Est-ce qu'elles ont prononcé le chiffre?

— Ah! voyons, madame Planté, si vous prenez la chose du mauvais côté, il n'y aura point moyen de s'entendre. Écoutez-moi donc : on a bien du mal à tenir à distance celui qui est décidé à entrer chez vous.

— Sabre de bois! il se peut que des poules mouillées

soient incapables de tenir les gens en respect. Mais je vous jure...

— Ne jurez point, madame Planté : on s'en repent toujours après. On dit qu'on fera et qu'on ne fera pas, et puis les choses se font toutes seules et par elles-mêmes. Un jour, vous serez à défendre votre grille, et on viendra vous annoncer que toute la compagnie vous attend au salon.

— Elle m'y attendra !...

— Le temps de faire votre toilette, madame Planté !... Je parie la voiture et le bourriquet, que vous irez leur dire bonjour, quand ça ne serait que pour ne pas faire affront au papa de ce petit jeune homme...

— « Au papa !... » Ah çà! que voulez-vous dire? Je n'ignore pas que Nadaud fréquente ce monde-là, mais je me plais à reconnaître qu'il a toujours eu le tact de ne pas chercher à me l'imposer.

— Madame Planté, je ne mettrais pas ma main au feu que vous ne vous seriez point aperçue de ses manigances !... Sans être ce qu'on appelle « malin, malin », M. Nadaud connaît les affaires ; et ce n'est point un homme à ne pas entr'ouvrir les portes ou à ne pas les faire pousser devant lui, plutôt que d'être obligé de les défoncer au jour venu...

— J'en ai assez ! dit Félicie, si on vous a payée pour m'apprendre quelque chose, parlez français !

— Allons ! madame Planté ! voilà-t-il pas que nous serions encore fâchées pour des malentendus ! Ce que c'est que de ne point savoir causer : je resterai toute ma vie une bête, faute d'avoir été à l'école !... Mais, puisque vous êtes si curieuse, madame Planté, adressez-vous donc à monsieur le curé. Il en sait plus que moi, là-dessus comme sur autre chose, et puis, au moins, chez ces messieurs prêtres, on est toujours sûr que c'est le Saint-Esprit qui parle par leur bouche.

Nous vîmes vis-à-vis de nous, au tournant d'un massif d'arbres verts, le groupe composé de l'abbé Fombonne, de grand'mère et de ces demoiselles, qui avait fait le tour de la grande pelouse, comme nous, mais en sens inverse. Le premier mouvement des trois femmes fut de rebrousser chemin. Leur figure était décomposée. Monsieur le curé, pour elles, avait dû mettre les pieds dans le plat, cependant qu'on jugeait que Félicie méritait des préparations.

Elle comprit aux visages ce que le discours de madame François avait été impuissant à lui faire entendre.

— Monsieur le curé, dit-elle, vous êtes chargé de m'annoncer une nouvelle qui intéresse vivement la famille ; qu'attendez-vous donc ?

— Plût au ciel ! dit le curé, que j'eusse été trouvé digne de servir d'intermédiaire entre deux maisons que Dieu bénit pour leur bienfaisance ! Mon rôle est plus modeste : je m'entretenais simplement avec ces dames d'un projet d'union que tout le pays a fait avant les principaux intéressés, ce qui en montre la convenance... Je suis surpris de l'émotion...

— Qu'est-ce que vous voulez ? dit Félicie, nous sommes un peu sensibles, chez nous... l'affection... les souvenirs... le deuil que nous portons...

— Croyez, madame, — dit le prêtre, en étendant les deux mains, — que je respecte profondément...

— Ah ! s'écria Félicie, je ne sais vraiment pas ce qu'on respecte aujourd'hui. Je ne parle pas des pauvres morts que l'on remplace, aussitôt enterrés, comme on fait d'une paire de chaussures ! Mais quand je vois les ecclésiastiques eux-mêmes faire cause commune avec des aventuriers sans religion, des gens qui ont peut-être assassiné, volé, — qui vous dit le contraire ? avez-vous vu leurs papiers ? — des femmes vêtues comme des drôlesses et qui ont des mœurs de maquignons... eh bien ! c'est plus fort que moi... mon sang se retourne, et je suis tentée de ne plus croire ni à Dieu ni à diable !...

— Madame Planté ! dit le curé, est-il possible que j'entende votre bouche proférer un tel blasphème ?...

— Oui ! c'est possible ! oui, je l'ai dit, et je le répète, et je le répéterai encore ! Je ne crois plus à rien ! à rien !

— Félicie ! Félicie ! par grâce, contiens-toi !

— Elle est malade, monsieur le curé !... Il faut être indulgent !

— C'est la surprise, le chagrin. La pauvre femme était si peu préparée à cette nouvelle !...

— Parfaitement ! parfaitement ! disait le curé.

Grand'mère et ces demoiselles agitaient les bras autour de Félicie, qui voulait parler encore et qui étouffait. Elle porta son mouchoir à ses lèvres ; on dut la soutenir.

Monsieur le curé s'essuyait le front, à l'ombre, son chapeau à la main.

Madame François s'accroupit devant moi, me prit les mains et faillit m'appliquer sur la figure ses grands verres de lunettes bleus, qui me rappelèrent tout à coup ces lentilles par où l'on regarde, dans les baraques foraines, des exécutions de criminels célèbres ou des naufrages.

— Et nous, voyons, monsieur le petit jeune homme, qu'est-ce que nous disons de tout ça ? est-ce que nous n'aimerions pas avoir une maman bien fraîche et bien jolie ?

Je rougis, sans répondre, et détournai la tête, parce que madame François exhalait une petite odeur de moisi.

Mais elle tenait à s'informer :

— Ah ! c'est peut-être bien aussi que notre tante Planté nous avait découvert une maman à son goût ?... Ce n'est pas une bête, notre tante Planté : je parie bien que, du premier coup, elle avait mis la main sur une perle ?...

Je dis, avec une assurance à la Fridolin :

— Ce n'était pas non plus ce qu'il fallait ; mais, au moins, j'aurais eu une petite sœur pour jouer.

— Voyez-vous ça ! dit-elle, à cet âge-là, ça a déjà ses idées sur les personnes !

Le comble de la disgrâce pour Félicie fut de devoir, après sa crise, demander pardon au prêtre :

— Monsieur le curé, j'ai eu la parole un peu vive...

Il fit le geste de l'absoudre.

— Je savais bien, chère madame, que votre nature est foncièrement chrétienne.

— Heu ! heu ! bougonnait Félicie ; on a tant d'occasions de s'indigner !

Il l'exhorta à la patience, à la douceur. Les hommes ne sont-ils pas tous frères, qu'ils proviennent d'un continent ou de l'autre ?

— Pourvu qu'ils paient ! dit Félicie.

Grand'mère et ces demoiselles se redressèrent. Allait-elle repartir ?

Par bonheur, les mots se métamorphosaient dans l'oreille de l'abbé Fombonne, et il n'en percevait que le sens favorable. Il dit qu'en effet l'argent servait à accomplir de

belles et grandes choses. C'était trop l'avis de Félicie; nul argument ne pouvait la frapper davantage. Il le vit bien et en usa. Il la prenait en contradiction avec elle-même; mais, comme elle était sincère, elle baissait le ton. Tous deux, fils de la terre, se rapprochaient par leur goût commun de la richesse. Tout à coup, Félicie s'avisa :

— Mais votre créole n'a pas le sou, au milieu de tous ces millions! Vos Américains cherchent à l'écouler sur le continent, comme leur camelotte!... Qui sait?... un laissé pour compte, peut-être bien? Dame! je vous demande si c'est naturel, quand on a roulé sur le pavé des deux mondes, de venir épouser un notaire de province!... Allez! allez!... Ce niais de Nadaud a donné dans le miroir aux alouettes!

X

COUP SUR COUP

Félicie partit un matin, au grand étonnement du pays qui ne croyait point à ce voyage.

— Plus souvent, disait Pidoux, que ma'me Planté irait à Paris dépenser de l'argent!... Pour ce qui est de se faire ôter son mal avec un couteau, c'est trop chanceux!

On avait fait la malle, précipitamment, la veille, au reçu d'un télégramme de Philibert. Les fenêtres étaient ouvertes sur le jardin peuplé d'ombres; les papillons nocturnes heurtaient l'abat-jour, et toutes sortes de petites bêtes ailées venaient mourir au pied de la lampe. Félicie distribuait ses vêtements à Valentine agenouillée devant la caisse de bois noir, et elle inscrivait chaque objet, comme autrefois l'argenterie au bord du puits perdu. Entre temps, elle confiait à sa sœur :

— Mon testament est chez M. Laballue... comme cela, il n'y aura pas d'indiscrétions.

L'émotion l'étouffait; elle s'épuisait à le dissimuler : de temps en temps, elle allait jusqu'à la fenêtre et s'y penchait, implorant le secours de l'air. Une courte pluie était tombée;

la terre avait de l'odeur; des tampons d'ouate s'effilochaient à passer rapidement sous la lune; suspendue à la nuit par un fil invisible, une chauve-souris, petite loque de velours, oscillait lentement et en mesure.

— Madame, venez donc voir où je mets votre linge fin...

Elle tint à emporter une paire de draps.

— Si je n'en reviens pas, vous comprenez, je ne veux pas être ensevelie dans du linge d'hôpital.

Elle recommanda à Fridolin d'avoir bien soin de donner à boire aux abeilles.

— Que je vous dise : si vous voyez que le chèvrefeuille est trop lourd, n'ayez pas peur de tailler à même : il ne s'agit pas de laisser déchausser la muraille!... Ah! pendant que j'y pense : n'oubliez pas que c'est le cerisier près des framboises qu'il faut cueillir le premier.

A huit heures du matin, nous étions tous réunis sous le marronnier des communs, où Fridolin attelait la calèche. Valentine parut, portant des cartons, un panier, un sac, un parapluie, une ombrelle.

Mademoiselle Victoire, humide de rosée, revenait du jardin avec une gerbe de fleurs :

— Mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse de cela?

— Prends donc, prends donc : ça égaie!

On avait le cœur serré, et cela se voyait sur les figures. On ne disait mot, et puis, d'un coup, tout le monde s'élançait à la fois :

— Quel beau temps! c'est encore une chance.

— Oui, mais il ne faut pas se fier à la chaleur; as-tu bien ta couverture?

— Et ta quinine?

— Je parie qu'on n'a pas mis tes pantoufles!

— Tâche d'avoir un coin!

Tout cela n'était que du remplissage; tout cela avait déjà été dit. Mais le silence faisait peur.

Clarisse accourut en essuyant sa main fraîchement rincée, et elle la tendit à sa maîtresse. Félicie la prit :

— Bonjour, ma fille; portez-vous bien!... Et ne les laissez pas mourir de faim!...

Fridolin, sérieux et droit, la main aux naseaux de la jument, dit d'une voix forte :

— Si madame est bien décidée à prendre le train, ce n'est pas le moment de raconter la trahison de Bazaine !

— Allons ! dit Félicie.

Ces demoiselles la baisèrent à grand bruit. L'oncle Planté, timide et bourru, s'approcha.

Félicie vint à son aide :

— On peut bien s'embrasser, une fois dans la vie ! dit-elle.

Ils s'embrassèrent, ce qui fit sourire. Mais l'oncle Planté écrasa deux larmes, de ses gros doigts velus.

Grand'mère et moi montâmes dans la voiture, car nous devions aller jusqu'à la gare. Félicie s'installa. Elle jeta un dernier coup d'œil sur ses bâtiments familiers : l'écurie, l'étable, le toit aux lapins, la boulangerie, le pigeonnier. Elle désigna un pauvre fuchsia au bord d'une fenêtre :

— Faites donc attention ! dit-elle, le fuchsia vous tombera sur la tête, un de ces quatre matins !

Elle aperçut, sous le décrottoir, les chaussures à semelles de bois qu'elle avait mises la veille pour sa dernière promenade, et elle dit encore :

— Rentrez donc mes galoches !

Fridolin nous emportait.

On nous apprit à notre retour, que Pidoux était venu au premier vent du départ de Félicie. Il paraissait très étonné, et, ce voyage ne lui convenant pas, il avait commencé à faire du bruit dans la cuisine.

— Prenez garde, Pidoux ! madame pourrait avoir manqué le train !...

Il était retourné chez lui. Il guettait notre rentrée et fut aussitôt que nous à la maison. Sa colère éclata : il ne craignait plus personne.

Il accusait Félicie d'avoir « vendu le pauvre monde » en s'esquivant juste au moment où les affaires de Gruteau empiraient.

— Faudrait pas venir nous dire qu'elle ne l'a pas fait exprès: c'est d'hier que le premier billet Fantin est arrivé protesté à Beaumont !

— C'est un hasard, dit grand'mère ; si Félicie l'avait su,

elle ne serait pas partie tranquille, quoiqu'elle vous ait répété cent fois que ces affaires ne la regardent pas.

— Elles ne la regardent pas? Eh bien! et vous, êtes-vous ma'me Fantin ou ne l'êtes-vous point?

— Mais, mon pauvre ami!...

— Il n'y a point d'ami!... Je causons affaires!

On dut recourir à l'oncle Planté. Il manquait d'arguments. Il se montra avec son fouet, son chien, ses jurons. Il tonna, fit plus de bruit que le métayer; les aboiements de Mirabeau s'élevèrent sur le tout et le couvrirent. Pidoux repassa la porte, la menace à la bouche.

La cuisinière secouait la tête:

— Il faut que madame soit loin, pour qu'on voie des choses pareilles!...

Mon père arriva à l'improviste. Ce n'était pas son jour. Était-il possible que la tante eût quitté Courance d'une manière si brusque, sans dire adieu? Il n'avait guère été flatté d'apprendre cela par Clérambourg.

— Comment?... par Clérambourg?

— Il sait tout... Si j'avais été prévenu plus tôt, je me serais hâté de faire part à ma tante d'une nouvelle qui doit apporter une certaine modification à ma vie...

Grand'mère le regarda par-dessus ses verres de lunettes:

— Avouez donc que vous accourez vous acquitter de la petite formalité aussitôt que Félicie a les talons dehors...

— Permettez!...

— Vous avez tort de vous effrayer: ma sœur n'est pas un croquemitaine. Si c'est pour sa santé que vous redoutiez l'effet de « la nouvelle », rassurez-vous: elle a essuyé le premier feu. Nous sommes informés.

— Ah!

— Pas par Clérambourg, nous autres, mais par des étrangers aussi... Cela fait compensation.

Il y eut un petit silence embarrassant. Mademoiselle Adélaïde tricotait; sa sœur se levait presque toujours lorsque la conversation devenait difficile. Grand'mère cousait avec une application feinte, et mordait son fil.

— Ma conduite n'a rien d'incorrect. Somme toute, c'est par égard pour vous qui me représentez le passé, les souve-

nirs... toujours très chers, très respectés... que j'ai hésité à vous entretenir de... mes projets, tout au moins avant une certaine période de temps révolue...

On le laissa aller.

— Rien ne pressait, d'ailleurs : cela ne se fera pas encore de sitôt. Le bruit public donne une consistance prématurée à des choses lointaines...

Il s'arrêta. A l'ordinaire, il m'eût dit : « Eh bien ! gamin ? » et il m'eût pris sur son genou. Il n'y songea pas. Il avait l'air de m'annoncer, à moi aussi, « la nouvelle », et, pour la première fois, ma présence le gênait. Ces dames le sentaient bien et je crois qu'elles en éprouvaient un malin plaisir.

Enfin, il se donna du ton :

— J'épouse... dit-il.

— Si nous sortions ? interrompit grand'mère.

On se leva. Le malheureux s'épongea le front avant de franchir le seuil, et il fit au moins vingt pas sur le sable avec sa belle-mère et ses tantes avant de pouvoir ajouter un mot. Grand'mère se retourna pour m'ordonner d'aller jouer. Mais je restai planté là, tout rouge, tout penaud et ayant une grande envie de pleurer à cause de l'embarras atroce où j'avais vu mon père.

M. Laballue vint le mercredi, comme à l'ordinaire ; non pas faute d'être averti du départ de Félicie, mais il eût jugé indécent de s'abstenir.

Ces dames furent sans complaisance : elles avaient cessé de le flatter depuis que ses services ne s'imposaient plus. Le dîner et la soirée furent on ne peut plus pénibles. Cependant M. Laballue se montra courageux et galant jusqu'au bout : il fit la lecture à haute voix, comme s'il s'adressait à son amie absente, et coucha. Il eût pu se venger en nous apprenant une mauvaise nouvelle qu'il savait, mais il ne le fit pas ; et, le lendemain, il monta en voiture en nous disant :

— A mercredi prochain.

La mauvaise nouvelle nous arriva par le facteur qui parla, vingt minutes durant, avant de toucher à son verre de vin et de remettre le courrier à Valentine. Les souscripteurs de grand-père Fantin, impayés, poursuivaient. Le bruit courait la ville et prenait les proportions d'un scandale.

Fridolin aspira de l'air et dit :

— C'est l'écroulement de la maison !

Valentine nous répéta les paroles du facteur et celles de Fridolin. Grand'mère s'assit, et sa figure diminua. Ses paupières fléchirent. Elle sembla avaler quelque chose avec recueillement; mais ce ne fut pas long. Et elle demanda :

— Il n'y a pas de lettres ?

Si, il y avait deux lettres : une de Félicie, une de Philibert.

« Tranquillise-toi, ma bonne vieille, écrivait Philibert, la tante est arrivée, et il n'y a encore rien de cassé. J'ai été la cueillir à la gare, un peu blette, mais plus émue que fatiguée. Je crois bien qu'elle s'attendait à voir nos trois frimousses derrière les employés de l'octroi, et elle pensait avec terreur aux discours de bienvenue qui devraient s'échanger au débotté. — « Non, non, ma tante, nous faisons la fête à nous deux ce soir. Je vous ai retenu une chambre dans un petit hôtel très propre, près de Saint-Sulpice ; vous y serez chez vous ! » Elle s'est déridée tout de suite ; nous avons soupé en tête à tête. Je l'ai laissée dormir, après avoir convenu que *nous* viendrions lui dire bonjour le lendemain matin.

» Nous voilà, à dix heures tapant, à l'hôtel : elle aura fait la grasse matinée, nous allons la trouver fraîche. « Madame Planté, s'il vous plaît ? — Cette dame est sortie depuis huit heures. » Devine où elle était allée ? A Notre-Dame des Victoires, d'abord, en accomplissement d'un vœu qu'elle avait fait pour le cas où son train la déposerait à Paris sans déraillement : ensuite, et sans perdre de temps, chez les grainetiers du quai. Nous l'attendons. A dix heures vingt, elle débarque, épouvantée des heures de voiture à payer. On l'avertit que nous sommes dans le salon de l'hôtel. On l'entend qui dit : « Mais il faut que j'aille rajuster un peu mon chapeau ! » Je me montre : « Mais non, ma tante, allez-vous pas faire des manières ! » Je lui prends la main : elle tremblait comme la feuille. Ma femme paraît en disant : « Enfin ! enfin ! » Je soulève Adrienne. Quand Félicie voit sa figure, elle est subjuguée, comme tout le monde. J'en étais sûr d'avance. Elle bredouille je ne sais quoi. Mais la petite, elle, ne perd pas la tête ; elle lui dit : « On vous connaît bien, allez, madame

la tante; papa a fait votre portrait et il se cache derrière en contrefaisant votre voix... »

» Félicie dit : « Ah ! vraiment... ah ! vraiment... — Et moi, dites-moi ce que vous pensez. Est-ce que ça se voit à ma figure que je suis... comme je suis ?... Dame ! il y a un voyou, une fois, qui m'a appelée la jolie bossue, quand je passais, couchée dans ma voiture ! Je ne suis pas mal faite du tout, vous savez ! Seulement, pour la force, autant essayer de mettre debout une serviette de table roulée dans son rond. Papa n'a pas voulu que je sorte ce matin avec ma robe neuve... » Et des détails ; sur celui-ci sur celui-là ; et des interrogations sur les bonnes gens de Courance ! et des opinions sur le salon de peinture, sur la démolition des Tuileries, sur la libération du territoire ! à mourir de rire. J'en pleurais de joie. Quand je te disais qu'elle est extraordinaire !

» C'est Félicie qui a été intimidée. Elle m'a dit qu'elle ne s'attendait pas à trouver ma femme et ma fille si *éveillées*, et qu'elles doivent la juger ridicule. Elle croyait Marceline une maritorne. Quant au bagout de la petite, elle en est tuée, littéralement.

» En somme, c'est beaucoup plus que je n'osais espérer, et je me frotte les mains. Je te tiendrai au courant.

» Je t'embrasse, ma chère bonne femme...

« Ton fils,

» PHILIBERT. »

« *P.-S.* — « Madame la tante », comme dit la petite, viendra dîner chez nous : on va mettre les petits plats dans les grands. Ma pauvre femme sue sang et eau.

» Dis-moi donc : je reçois coup sur coup deux lettres de mon père qui miaule comme un chat qui a la queue prise dans une porte, et traite son oncle Goislard de vieux grigou. Que se passe-t-il ? Je ne comprends pas très bien. A l'entendre, il s'agirait de madame Leduc qui aurait essayé de taper le bonhomme et aurait échoué. — Tant de courroux à cause de sa sœur ?

» Mon Dieu ! pourvu que ses affaires ne se compliquent pas ! Il m'a payé une année d'intérêts d'avance, ce qui me porte à croire que ça marche. Ah ! pourquoi, même après tant de

déboires, ne peut-on s'arracher du cœur cette confiance incurable en son père? Cependant, je te jure bien que si j'avais su l'antipathie de Félicie pour cet achat du moulin, j'aurais gardé mon argent. Il serait peut-être mangé à l'heure qu'il est, mais je préférerais en porter le deuil, plutôt que de me sentir pousser une chair de poule à râper du sucre, quand il me vient à l'idée que Félicie peut découvrir qu'il y a des godets à moi sur la machine élévatoire.

» P. »

HOTEL
des
SAINTS GERVAIS ET PROTAIS
3, rue du Cherche-Midi.

« Ma chère Célina,

» J'ai fait un bon voyage et ça ne va pas plus mal. Vous allez recevoir par le chemin de fer trois sacs de chez Vilmorin, l'un de flageolets nains, l'autre de petits pois de Clamart, le troisième de choux-fleurs d'automne. Ils seront adressés en gare à Port-de-Piles; il faudra les aller prendre avec le break, et ce sera une occasion de sortir le petit, qui ne marche pas assez depuis mon départ. Fais-moi le plaisir de dire à Fridolin de me semer cela tout de suite dans les deux plates-bandes libres, à gauche de l'allée d'oseille, et dans le carré qui touche les asperges; les choux-fleurs, le plus près de la pompe.

» Je ne verrai le médecin que demain. Il est nécessaire, paraît-il, que je sois complètement reposée. En attendant, je m'exaspère. Philibert veut que je me promène en voiture; il n'a pas l'air de se douter de ce que ça coûte. Sans compter que, d'après ce qu'il me dit aujourd'hui, l'opération — si elle est inévitable — me reviendra plus cher que l'on n'avait estimé d'abord.

» J'ai vu « le ménage » de près : c'est à faire pitié.

» Ton mari est en correspondance assidue avec son fils. Je ne les avais jamais sus en si bons termes. Philibert parle de la maison Goislard comme s'il y était. Il a une façon de traiter par-dessous la jambe madame Letermillé, qui ne

concorde guère avec l'opinion de madame Leduc. Il est vrai que le pauvre garçon rira de tout, jusqu'à sa dernière bouchée de pain.

» Dis à Planté que je lui ai trouvé des guêtres de chasse. Il pourrait bien se donner la peine d'aller demander à Pénilleau le résultat de son marché de mardi, à Beaumont.

» Il faut que le petit sache au moins jusqu'à Philippe le Bel à mon retour, et le bassin de la Loire tout entier.

» Allons, souhaite le bonjour autour de toi; je ne puis penser à tout, mais reporte-toi aux recommandations que je t'ai mises avant de partir sur un morceau de papier.

» Ta sœur affectionnée,

» FÉLICIE F^e PLANTÉ. »

Dans l'après-midi, nous vîmes revenir mon père, cette fois-ci homme d'affaires.

— Ah çà! dit-il, mais cela va très mal; je viens d'apprendre par Clérambourg...

— Clérambourg!... Clérambourg!... dit grand'mère, si c'est Clérambourg qui conseille les gens du pays, il leur en fait faire de belles!

— Je vous affirme, au contraire, qu'il s'est épuisé à empêcher l'exécution... Il comptait si bien y réussir qu'il ne m'avait pas averti des menaces.

— Oui, oui; tout cela, c'est du joli. Et si Félicie apprend ce qui se passe?... Et, en somme, que se passe-t-il? Moi, je ne connais rien aux affaires.

— Les créanciers ont obtenu hypothèque sur Gruteau, ils provoquent la mise en vente. J'ai vu le rouleau d'affiches.

— Eh bien! ils vendront, ils se paieront; et puis après?

— Après? mais il y aura les autres, ceux qui ont fait signer des effets à un an, à deux ans, et que le prix de la vente judiciaire ne saurait suffire à désintéresser.

— Eh bien! ceux-là, dites-moi, — n'entrez pas dans vos explications, je n'y comprends goutte, — ceux-là, qu'est-ce qu'ils peuvent contre mon mari?

— Mon Dieu!... votre mari est insolvable.

— Alors? alors?...

Il écarta les bras et les laissa retomber au long du corps en signe de néant.

— Vous êtes sûr qu'ils ne peuvent rien?...

Elle fit le geste d'appréhender son interlocuteur au gilet. Une seule chose effrayait la malheureuse femme, à l'épreuve des désastres de fortune : la terrible contrainte par corps.

Le notaire secoua la tête :

— Non, non! dit-il... abolie.

Elle respira.

Mon père la regardait, comme une enfant, étonné de sa simplicité et de son ignorance, quoiqu'il la connût bien. Il reprit :

— Il reste toutefois un petit point noir : c'est la solidarité morale de la famille. Il est disgracieux...

— Oh! oh! — interrompit-elle, — après les services qu'il a rendus à son vieil oncle Goislard, il est en droit d'escompter une avance...

— Une avance?...

— Sur l'héritage. Voyons, entre nous, le bonhomme a quatre-vingts ans sonnés!... Non, non! ce qui m'inquiète, c'est Félicie... La voyez-vous entre les mains des médecins, à Paris, apprenant cela et s'exagérant les choses?

Mon père répéta : « S'exagérant les choses... » Il marchait en tortillant ses favoris. Il dit :

— C'est agaçant, c'est agaçant!... tout cela tombe bien mal à propos.

Nous descendions l'allée des ormes. Une pelouse, plantée de pommiers, s'étalait à notre gauche jusqu'au mur, où l'on voyait l'oncle Planté, sur une échelle, semant des culs de bouteilles pour éloigner les maraudeurs. Mirabeau, qui était couché non loin de son maître, bondit au roulement d'un véhicule. Il distinguait, au bruit, les voitures devant entrer par la grille, et les carrioles de fermiers ou de fournisseurs, qui suivaient, derrière le mur, le chemin des communs. Il attendit, le poil en brosse. Cela arrivait à fond de train : c'était le boucher.

On vit le sommet de la casquette qui courait comme un rat sur la crête du mur; mais quelque chose de luisant lui était accolé. Au premier saut hors de l'ornière, on reconnut un chapeau haut de forme.

— Une visite!

Au même moment, l'oncle Planté descendait de son échelle, et il restait là, tout benêt, les bras en manches de veste.

Un second cahot ; nous fîmes tous :

— Ah ! mon Dieu !

Une face large, rayonnante et rose, un saint sacrement dans une gloire de favoris blancs ; des yeux qui s'amincirent comme ceux d'un enfant qui fait une espièglerie ; une bouche en croissant, et une voix de fausset qui lança :

— Coucou !

— Casimir !... soupira grand'mère.

— Coucou ! répétait Casimir, secoué par l'allure endiablée de la voiture.

La tête plongeait ou se relevait, tel un canot que la mer agite, au gré de la profondeur inégale des ornières. Elle sombra derrière les pommiers. Une étroite éclaircie nous la rendit, à cinquante pas de nous...

— Coucou !

L'oncle Planté nous rejoignait. Il regardait sa belle-sœur et mon père, l'air stupide. Ils ne valaient pas mieux.

Grand'mère dit :

— Heureusement que Félicie n'est pas là !

On sonnait à la porte. Sous le marronnier, grand-père Fantin s'avança. Il portait, comme un nourrisson sur le bras, les trois sacs de graines : choux-fleurs, flageolets nains, petits pois de Clamart. Il fit, de sa main libre, un salut à la mousquetaire, envoya ses yeux de côté, et dit :

— C'est moi... Voilà tout ce que j'ai trouvé à la gare.

Il embrassa sa femme en bégayant des phrases sentimentales. Le faible oncle Planté lui donna la main et dit :

— Vous pouvez vous flatter d'avoir de la chance ! Félicie vous aurait mal reçu.

— Comment ! ce que me disait mon conducteur serait vrai ? Félicie n'est pas ici ?

Chacun fit non.

— Je m'explique pourquoi je n'ai trouvé personne à la descente du train : vous n'avez pas reçu ma lettre.

— Quelle lettre ?

— J'ai écrit à Félicie hier, pour lui demander l'hospitalité, vu l'urgence...

— Seigneur Jésus ! s'écria grand'mère, elle aura reçu cela à Paris ! tu l'as tuée, malheureux, tu l'as tuée !

— Encore ! dit Casimir, — se souvenant des « Félicie en mourra » dont on l'avait abreuvé.

Mon père tourmentait sa barbe.

— Voyons ! fit-il, tout n'est peut-être pas perdu. Je remonte en voiture et cours à la poste de Beaumont : il est possible qu'on n'ait pas encore réexpédié la lettre. Je dirai que madame Planté est de retour.

— Courez ! courez ! dit grand'mère ; et faites-nous rapporter la nouvelle ; vous nous sauvez la vie !

Grand-père Fantin ne s'inquiétait point. Il donna à entendre qu'il avait l'estomac creux. Et il glissait des gauloiseries à mesdemoiselles Victoire et Adélaïde, qui se bousculaient pour le servir et murmuraient : « Quel homme !... quel drôle de corps !... »

Il se faisait fort d'arrêter les poursuites par le seul fait de sa présence chez Félicie.

— C'est ce que j'exposais dans ma lettre à cette chère amie, dit-il : « Le malheur est venu de ce que vous m'avez fermé votre porte ; il cessera du jour où j'en aurai repassé le seuil. Question de sympathie à part, c'est une affaire que je vous propose, un mariage de raison, si vous aimez mieux. Vous souffrirez de la persécution de mes ennemis plus que d'une alliance avec moi, et notre alliance étouffera la persécution. »

Ces demoiselles pensaient que cela était très bien dit, mais n'y comprenaient rien du tout; grand'mère pas davantage.

— En somme, qu'est-ce que je demande à Félicie ? une seule chose : qu'elle m'abrite sous son toit.

— Autrement dit : à son auberge ! — osa lancer l'oncle Planté.

On changea de conversation. Comment allait l'oncle Goislard ? et madame Leduc ? et cette petite madame Letermillé ? et mademoiselle Bringuet ?

— Laissons cela ! dit-il, j'ai soif d'air pur !

— Hein ?

On s'écarta. Qu'allait-on apprendre encore ?

— Je m'en doutais, fit grand'mère, il y a eu là-bas du grabuge...

— Tu ne te doutais de rien, dit Casimir.

Il avalait de grandes cuillerées d'œufs au lait.

— Parle, lui dit sa femme.

— De grâce ! que l'on me permette de souffler...

On l'installa provisoirement. Il devait mettre en ordre une correspondance volumineuse. Placé « au centre de ses opérations », — la plupart de ses créanciers étaient du pays, — il s'agissait de faire face aux difficultés. Il écrivit jusqu'à l'heure du dîner.

On était sur les épines, parce qu'aucune nouvelle n'arrivait du bureau de poste. On supputait l'heure des levées, le départ de Langeais, l'arrivée à Beaumont, la réexpédition directe sur Paris. Une diligence était chargée du service postal à Beaumont. A la rigueur, on retrouverait peut-être la lettre à la station du chemin de fer, mais les employés la livreraient-ils? Par bonheur, grand-père nous étourdit avec ses histoires, même anciennes. Les repas étaient ordinairement si mornes qu'on lui sut presque gré d'être là. Et il captivait, parce qu'on attendait toujours l'explication de ses paroles mystérieuses.

Vers la fin du dîner, Mirabeau aboya. On eut un petit coup au cœur. On allait savoir si Félicie avait ou non reçu la lettre : l'annonce des événements, de la présence de Casimir à sa table.

On entendit tinter la sonnette de la cour. Puis, plus rien. Le chien avait fui et n'aboyait plus. Grand'mère se leva à demi; sa chaise nous parut produire un grand bruit. Tous ensemble firent :

— Chut !...

Puis quelqu'un dit :

— Écoutez !

— Ce n'est rien.

— Mais si !

— Chut !...

Tout à coup, des chaises déplacées vivement dans la cuisine ; une porte intérieure qui grince, mais pas une voix. Enfin, des pas précipités, la porte ouverte brusquement, et

Clarisse, sans lumière, effarée, qui hurle comme si elle avait vu la mort :

— Madame !

Et elle s'efface. On voit s'avancer dans l'ombre la face d'ivoire de Félicie.

Grand'mère et ces demoiselles se signent, croient à une apparition, à la fin du monde. D'instinct, chacun s'est mis debout.

L'exaltation et la colère rendent la figure de Félicie véritablement surhumaine.

Le premier mot qui sort de sa bouche :

— Allez-vous-en !

Cela s'adresse à Casimir. Il salue ; il agite sa serviette ; on l'entend murmurer :

— Mais, ma bonne !...

— Allez-vous-en !

Félicie se rapproche de lui. Elle tient à la main son parapluie et son ombrelle ; elle les élève sur lui :

— Allez-vous-en !

Grand'mère, toute blême, les yeux chavirés soudain dans deux grands trous bistrés, prend son mari par la manche :

— Retire-toi, un instant, dit-elle ; on s'expliquera plus tard : elle est si malade !

Il sort, en disant :

— Je vais prendre un peu l'air.

Alors, Félicie s'assied ; elle allonge sur la nappe sa main encore gantée. Dans le cadre noir de la capote nouée sous le menton, sa tête semble rognée, grattée, réduite aux dimensions d'une bille de billard. Le crâne pousse la peau du front en avant, la tend, à craquer ; les tempes sont vidées ; les joues sont flasques comme du linge de lessive ; les yeux — ce qui n'échappe à personne — ont perdu leur éclat. Une pitié insurmontable nous saisit ; on surprend dans les gorges le petit ronflement étouffé qui annonce la montée des larmes.

C'est elle qui parle la première :

— Le petit n'a pas été malade ?

— Mais non, mais non !... Et toi, ta santé ?... Comment se fait-il ?...

— Moi ? Je suis condamnée, je viens mourir dans mon lit.

Tous protestent. Ils mentent d'un même élan. Elle reprend :

— J'ai vu le médecin. Opération urgente. Tout était prêt. Ce matin, j'ai reçu par la poste une affiche de mise en vente. J'ai pris le train.

— Une affiche!... C'est donc cela!...

— Philibert était là ; il a fait des yeux blancs. Il a dit : « Mes vingt mille francs sont f...! » Ça lui a échappé.

— Le pauvre garçon avait cela sur le cœur! Il a failli te l'avouer cent fois.

— C'est un crétin. Il s'est fait voler ; c'est bien fait.

On entend des soupirs, des mains croisées comme pour invoquer Dieu qui retombent sur la table. C'est le râle des espérances nées le mois dernier aussi soudainement qu'elles meurent en ce moment même : le relèvement de la santé de Félicie, la rentrée en grâce de Philibert. Quel est l'assassin? Casimir.

Et c'est pour Casimir qu'on implore.

Dans le jardin, il a allumé un cigare; et la petite rondelle de braise ardente passe et repasse sur un fond d'ombre et d'étoiles. Quelles catastrophes nouvelles prépare son génie? En attendant, il faut obtenir pour lui la permission de ne pas coucher dehors.

Il coucha dedans, et fit mieux.

Mon père arriva à bride abattue, ayant à demi crevé son cheval, ouvert lui-même la grille. Il arrêta sa voiture devant la maison et cria :

— J'ai la lettre!

On se regarda. Il descendit, entra, l'enveloppe à la main. Il vit Félicie. Son bras s'abattit, et il fit malgré lui :

— Sacrebleu!

On dut tout expliquer à Félicie. Elle lut la lettre de Casimir et sa colère redoubla :

— Il ne passera pas la nuit chez moi! dit-elle. Puisque Nadaud est là, il va l'emmener avec lui à Beaumont. Il y a un hôtel pour les voyageurs,

Alors commença l'œuvre de charité de grand'mère et de ces demoiselles. Toutes les raisons de sentiment furent épuisées. Mon père y ajouta quelques considérations plus posi-

tives : il craignait surtout le scandale qui résulterait de cette expulsion d'un homme, somme toute, malheureux. Félicie demeurait inflexible. Enfin, on osa faire allusion au motif invoqué par Casimir lui-même dans la lettre dont la lecture avait été si fâcheuse. Et ce fut cet argument qui porta. Félicie posa l'index sur son front, réfléchit et dit :

— Quant à l'abriter sous mon toit, jamais de la vie! Mais, qu'il ait l'air d'être mon hôte, provisoirement, si cela peut aboutir à une transaction avec les créanciers, j'aurais tort de m'y refuser. Il est bien convenu, une fois pour toutes, que je ne m'engage à rien.

Elle était excédée. Sa tête penchait en avant, ce que nous n'avions jamais encore remarqué. Elle avait essayé en vain de prendre un potage. Elle dit qu'elle se sentait la gorge nouée avec une corde de la grosseur du petit doigt.

Grand'mère la pria, en désignant l'homme au cigare, dans l'ombre du jardin :

— Permets-lui d'achever son dîner !

Et elle alla le chercher.

Il n'était point troublé, et dit, en entrant, qu'il faisait un temps superbe. On parla de la saison qui s'annonçait chaude. Les pluies manquaient à Langeais. Si on l'eût écouté, rien n'était plus aisé que d'aménager une prise d'eau dans la Loire même ; mais non ! Et Cadoudal tarissait les pompes ! Les idées potagères lui remirent en mémoire les trois petits sacs de graines trouvés à la gare.

— Alors, dit Félicie, c'est vous qui les avez apportés ?

Elle lui avait adressé la parole !

Quand elle sut qu'il avait parcouru à pied, les petits sacs et sa valise à bout de bras, la route de Port-de-Piles jusqu'à la rencontre fortuite du boucher, elle dut le remercier. En plein désastre, il bénéficiait de tout. C'était l'histoire de sa vie entière qui se poursuivait, identique.

Il se fit conduire le lendemain à Beaumont, dans le break de la maison ; il vit son notaire, ses créanciers ; parla, promit, jura, se montra surtout, et montra davantage encore la voiture de madame Planté et Fridolin. En trois journées de démarches, sa faconde, sa mine épanouie et l'adresse qu'il laissait à chacun : « Casimir Fantin, à Courance », avaient

conjuré le danger immédiat. On le voyait arriver, le soir, en triomphateur. L'intérêt de ses récits était en proportion des craintes que l'on avait éprouvées, et on finissait par accorder du mérite au moindre pas qu'il faisait pour se tirer de l'abîme. Mieux que cela : ce genre de préoccupation détournait Félicie de l'obsession de sa maladie, — danger désormais le plus redoutable, car elle se frappait, — et voilà qu'on en savait gré à Casimir.

Cependant, Félicie fit observer qu'à Langeais on paraissait se soucier médiocrement de l'absent : point de nouvelles.

— Peuh! faisait Casimir.

— Mais enfin! dit Félicie, tout votre espoir de salut gît là-bas?

— Hu-hu!...

— Quoi?

— Je dis : Hu-hu!...

— Et moi, je ne comprends pas ce que cela signifie.

— Eh bien! puisque le sort en est jeté, je vais vous conter la chose en deux mots.

La famille était assise à l'ombre des noisetiers, sur des chaises de jardin.

— D'abord, dit-il, c'est la faute de ma sœur. Depuis un an et plus, madame Leduc ébranlait la maison Goislard de ses jérémiades. Entre nous soit dit, c'est une femme à la côte... Que voulez-vous que j'y fasse? Que vouliez-vous qu'y fît le bonhomme Goislard? Chantepie est un trou, un précipice ; sa fortune entière y eût sombré. Il opposait la sourde oreille. On parla plus fort : un jour, il montra qu'il entendait... ne pas souscrire un maravédis. Madame Leduc fut parfaite : elle avait entrepris la conversion religieuse de l'ingrat vieillard; elle la poursuivit avec une patience angélique. On avait obtenu les pratiques extérieures du culte; les liens spirituels se resserrèrent progressivement : le curé dînait trois fois la semaine. On passa aux sacrements : pour Pâques, l'oncle Goislard se confessa. Alors, le curé parla en faveur de madame Leduc. L'oncle appela son notaire, s'enferma avec lui, et, le soir, au dessert, confia au prêtre que sa fortune, jusqu'au dernier liard, était placée en viager.

— C'était une plaisanterie, dit Félicie.

— C'était la pure vérité, dit Casimir.

— Mais, malheureux ! qu'allez-vous manger ?

Il se leva, prit le dossier de la chaise de rotin, la balança, en regardant le ciel, et il dit :

— « Aux petits des oiseaux, il donne la pâture... »

Ces dames le contemplaient. A la stupéfaction de leur regard, il se mêlait une sorte de respect pour le don merveilleux d'insouciance qu'avait reçu cet homme.

— Enfin, soupira Félicie, il vous reste que le bonhomme est taillé pour gagner la centaine : tant qu'il vivra, vous aurez toujours le couvert...

— Certainement, dit Casimir, certainement !...

On s'en tint là pour cette journée.

Enfin une lettre de madame Leduc arriva. Félicie fit un soubresaut en déchiffrant le timbre.

— Tiens, dit-elle à Casimir, votre sœur est donc à Langeais ?

— Mais oui.

— Ah !

Langeais, ce 19 juin.

« Chère Félicie,

» Grâce à Dieu, voici enfin une minute de loisir, et je ne saurais la mieux employer qu'à vous donner une marque nouvelle de ma toujours fidèle et bien affectueuse sympathie. Comment va votre chancelante santé ? Vous savez comme elle m'est précieuse. Ah ! n'étaient de plus impérieux devoirs, combien volontiers j'eussé été m'en informer moi-même, aux côtés de mon frère courbé sous les épreuves ! La Providence en a décidé autrement ; elle nous dicte notre conduite à chacun. Soyons les serviteurs aveugles des grandes causes. Obéissons sans murmures !

» J'ai à vous informer d'une petite révolution que j'ai accomplie ici, ou mieux, et pour éviter l'emploi de ce mot démagogique, d'une mesure de salubrité indispensable à la dignité d'une maison rendue sacrée, j'oserai le dire, par la présence d'un vieillard vénérable et qui se prépare à la mort.

» Je ne doute pas que notre chère Célina — qui a été à

même de juger *de visu* — ne vous ait parlé d'une certaine Bringuet, intrigante de profession, sans pudeur comme sans foi, et remplissant, près de notre excellent oncle, les fonctions de gouvernante. Cette créature éhontée, placée entre deux hommes, l'un affaibli par l'âge, et l'autre dont nous connaissons, hélas! le caractère débile, était parvenue — par quels moyens, grand Dieu! je lui fais la charité de ne les point examiner! — à posséder la haute main sur l'ensemble des affaires de la maison. Relations, fournisseurs, maniement de la fortune mobilière, tout y passait. Résultats : un coulage désastreux, la ruine à bref délai et, très probablement, la constitution d'un formidable magot dans le bas de la demoiselle. Combien de fois ai-je dit à Casimir : « Mon ami, ouvre l'œil! » Casimir haussait les épaules, objectait l'ordre apparent, la santé du vieil oncle, le danger de rompre ses habitudes. Bref, un homme pieds et poings liés à cette sirène d'eaux ménagères! Pour elle, pas plus de secrets que pour l'oreiller; les embarras du moulin étaient sa chose. « Casimir, Casimir! cette fille te trahira!...» Il me riait au nez. On méprisait mes avis; et qu'arrivait-il? Il arrivait que le ver, poursuivant son œuvre souterraine, rongeait pour jamais, par sa base, l'espoir de mon imprudent et coupable frère. Au prix de quelle stipulation ténébreuse la domestique a-t-elle exécuté sur la fortune de son maître ce tour de passe-passe qui l'a fait disparaître à la bouche même de l'affamé? Je l'ignore. Mais le tour a été joué. Il n'était que temps. Le bruit du moulin de Gruteau devenait sinistre. Casimir dormait sur les deux oreilles. Mademoiselle Bringuet devait rire en chantonnant : « Meunier, tu dors... » Quand il s'éveilla pour frapper à la caisse, M. Goislard n'avait plus, à lui appartenant, que ses hardes et ses béquilles.

» Mince événement, chère amie, quand on le compare à notre salut! Casimir a eu bien tort de s'en fâcher et de bouder, et surtout de récriminer tout haut, de façon à s'attirer de son oncle l'algarade après laquelle il aura beaucoup de mal à rentrer en grâce, que dis-je? à remettre les pieds à la maison!

» Dieu merci, je suis là. Par ma présence continue, par des soins éclairés, une femme peut beaucoup obtenir; et la

religion, que le cher vieillard embrasse, enseigne l'indulgence et le pardon. Donc, espoir, mais patience! Il faut d'abord laisser se cicatriser la blessure causée par l'exécution de mademoiselle Bringuet.

» Car c'est fait. Et me voici dans la place. La tâche sera ingrate, mais le contentement de la conscience et les joies du cœur sont le vrai, le seul paiement des sacrifices.

» Ma brave et charmante amie madame Letermillé m'a secondée dans l'aride besogne. Je l'aurai souvent, je l'espère; sa grâce et sa beauté dérident le maître de la maison; les jeux de l'enfant avec la soubrette le rajeunissent. Il est convenu que mes enfants et petits-enfants viendront passer les vacances. Inutile d'ajouter que notre vœu le plus cher serait de vous voir vous joindre à eux. Nous donnerons des dîners et nous recevrons, comme du temps de Casimir. Je veux modifier en rien les habitudes de notre vieux parent bien-aimé. Puisse le ciel prolonger de longues années sa vie désormais édifiante, et la vôtre, chère Félicie! Je ne lui demande point d'autre récompense.

» Recevez, chère Félicie, etc.

» Vve LEDUC »

C'était vers la fin du déjeuner. Le Cupidon était assis sur la pointe des deux aiguilles et visait, de sa petite flèche d'or, la photographie aux beaux yeux paisibles. Les stores baissés, de leurs mille raies de lumière et d'ombre, nous composaient l'atmosphère exquise des intérieurs d'été. On entendait sur le toit du pignon pointu le roucoulement des pigeons et, de plus loin, le chant des poules pondeuses, et, de presque partout, cette douce sonorité bienheureuse des choses qui chauffent au soleil. Au bord des tasses à café, les mouches, la tête en bas, pompaient la fine mousse blonde; d'autres, rappelant de vieilles dames aux voiles de crêpe, pénétraient dans le sucrier blanc, comme dans une église neuve, et, là dedans, trafiquaient, se bousculaient, se chevauchaient, parfois expulsaient l'une d'elles tout à coup, pour quelque mystérieux scandale dont les commentaires faisaient bruire les parois de porcelaine.

Félicie lut la lettre sans donner aucun signe d'étonnement,

d'indignation ou de douleur. On voyait, au travers des lunettes, la chair grossie des paupières immobiles; seul, un coin de la lèvre supérieure, à droite, battait, comme un pouls. Elle passa le papier bordé d'un mince filet noir à sa sœur, qui le passa à mademoiselle Adélaïde, et ainsi de suite. Quand chacun en eut pris connaissance, Félicie le jeta à Casimir.

On se leva. Pas une parole n'avait été prononcée; aucune ne le fut, sinon celle-ci, lorsque Casimir voulut ouvrir la bouche :

— Taisez-vous.

Et Félicie, en le regardant, quoiqu'elle fût de sa taille, semblait le regarder tout petit et par terre. Elle ne pouvait plus désormais éprouver de colère contre lui : il était garanti par l'excès même de sa sottise et de sa misère.

Pour tout autre que Casimir, c'était le moment de s'écrier : « Je suis sauvé ! » Mais il n'avait ni malice, ni esprit de calcul. Il se confiait simplement à sa destinée qui n'avait jamais failli à le rasseoir en bonne place, aussitôt touché le fond du gouffre. Tel était l'élan communiqué par le coup de pied reçu à Langeais, que l'expulsé défonçait la porte d'entrée de Courance. Un toit valait l'autre.

RENÉ BOYLESVE

(La fin au prochain numéro.)

WILLIAM MAC KINLEY

I

M. William McKinley est né le 29 janvier 1843, à Niles, petite ville de l'État d'Ohio. Sa famille était d'origine écossaise, mais elle avait émigré en Irlande vers la fin du XVIIe siècle, pour fuir les persécutions religieuses dont les covenantaires étaient l'objet, et c'est d'Irlande que venaient les deux frères, William et James McKinley, qui arrivèrent en Pensylvanie en 1740. Le premier alla se fixer au sud de cette colonie, région presque déserte à cette époque; un de ses descendants y vivait encore il y a quelques années. L'autre s'établit au nord; il s'y maria et y fit souche. Ses enfants s'éparpillèrent; quelques-uns franchirent les Alleghanys, et, en 1810, l'un d'eux se fixa dans l'Ohio. C'est de cette dernière branche que descend le président actuel de l'Union. Lorsque son arrière-grand-père s'établit dans cet État, la population clairsemée qui l'habitait marquait encore, de ce côté, la limite avancée de la civilisation; quand il naquit, trente ans plus tard, l'Ohio avait cessé, depuis plusieurs années déjà, d'être un État frontière. Le flot des pionniers, roulant sans discontinuer vers l'ouest, s'était avancé jusqu'au delà du Missouri, repoussant ou submergeant les Indiens, possesseurs primitifs de ces immenses territoires. Dans l'État d'Ohio, les agriculteurs avaient remplacé les pionniers de la première heure; la population était devenue plus

stable, et dans cette société mieux établie, l'industrie faisait son apparition, favorisée par l'existence de gisements de minerai de fer dans la partie orientale de l'État. Le père de M. William McKinley fut un des premiers maîtres de forge de l'Ohio. Malgré le développement rapide de l'industrie métallurgique dans cette région, il n'arriva cependant jamais à la fortune, et le défaut de ressources suffisantes l'empêcha de faire donner à son fils William, son septième enfant, l'instruction qu'il ambitionnait pour lui.

A Poland, où son père était allé se fixer quelques années après sa naissance, William suivit les cours de l'Académie, institution modeste, mais qui avait alors une certaine réputation. A dix-sept ans, son père l'envoya au collège d'Alleghany, en Pensylvanie, pour continuer ses études. Il n'y resta que quelques mois : une maladie l'obligea à rentrer dans sa famille, et une fois rétabli il dut aborder la vie active. Un hiver durant, il enseigna dans une école publique d'un petit village voisin de Poland. Il entra ensuite comme commis au service de l'agent des postes dans cette ville; il occupait cet emploi quand éclata la guerre civile, au printemps de 1861. A l'appel de Lincoln demandant des volontaires pour défendre l'Union menacée, la population des États du Nord répondit avec empressement. Le jeune William s'engagea comme simple soldat dans le régiment fourni par son État. Il demeura à l'armée pendant toute la durée de la guerre, faisant bravement son devoir. Au printemps de 1862, quand son régiment, exercé et entraîné, quitta ses quartiers d'hiver pour entrer en campagne, il était promu sergent. Six mois après, il recevait les galons de lieutenant pour sa brillante conduite au combat d'Antietam, et lorsque les volontaires furent dissous, en juillet 1865, il avait le grade de major.

Il refusa l'offre d'être nommé officier dans l'armée régulière, et préféra au lent avancement du temps de paix les chances d'avenir que pouvait lui offrir la vie civile. De retour à Poland, il entra comme clerc dans l'office du juge Glidden, et, pendant un an, il étudia le droit sous sa direction. Au bout de ce temps, il put, grâce à l'assistance d'une sœur dévouée, aller passer « un terme » à l'école de droit d'Albany, dans l'État de New-York. Ainsi équipé, muni du léger

bagage scientifique et de la courte expérience acquis pendant ces dix-huit mois d'étude, il fut admis au barreau dans l'État d'Ohio, en mars 1867.

Poland ne lui paraissant pas offrir de ressources suffisantes à son activité, le jeune avocat alla s'établir à Canton, et travailla à se créer une clientèle. Les affaires ne vinrent pas si nombreuses qu'elles l'absorbassent entièrement. Il s'intéressa à la politique, et il arriva que celle-ci, de simple passe-temps, devint bientôt l'occupation principale de sa vie.

M. McKinley alla grossir les rangs du parti républicain. Ce parti, élevé en 1856 sur les ruines du parti whig, disloqué par les dissensions intérieures, avait adopté la doctrine de l'interprétation libérale de la Constitution, et favorisait l'extension des pouvoirs du gouvernement fédéral. Les démocrates, au contraire, étaient demeurés fidèles à la vieille doctrine de la prédominance des droits des États. Arrivés au pouvoir en 1860, les républicains avaient organisé la lutte contre les sécessionnistes du Sud, et préservé l'existence de l'Union. Le centre de leur puissance était dans les États industriels du nord, et cette localisation devait influer fortement sur leur politique. C'est à cette circonstance qu'est dû l'attachement de ce parti à la politique protectionniste, et son adhésion, dans ces dernières années, au principe de la « saine monnaie » et de l'étalon d'or. Bien que l'Ohio soit un État républicain, les démocrates y ont cependant la prépondérance dans un certain nombre de comtés. Le comté de Stark, en particulier, dans lequel résidait M. McKinley, était, à l'époque où celui-ci débutait dans la vie politique, une de ces petites citadelles imprenables du parti démocrate en territoire ennemi.

Une question passionnait alors l'opinion publique : les noirs récemment libérés devaient-ils être investis de tous les droits de citoyens américains ; allait-on, notamment, leur donner le droit de vote ? Les blancs du Sud, parmi lesquels se recrutait et se recrute encore la grande masse du parti démocrate, s'élevaient contre cette idée dangereuse de transformer du jour au lendemain les anciens esclaves en électeurs. Le parti républicain, plus par stratégie politique que par sentiment, défendait le vote noir. Il voyait là une matière électorale malléable, susceptible de lui assurer, avec quelque

habileté, la prépondérance dans les États du sud. M. McKinley parla donc en faveur de l'octroi du droit de suffrage aux nègres. En 1869, en reconnaissance de son dévouement au parti, les républicains choisissaient M. McKinley pour candidat aux fonctions d'attorney (procureur) dans le comté de Stark. Ce n'était aux yeux du comité local qu'un acte de simple politesse. Jamais les républicains n'avaient réussi à faire élire dans ce comté adverse un de leurs candidats ; au grand étonnement des politiciens, M. McKinley remporta la victoire sur son concurrent démocrate. Deux ans plus tard, à l'expiration de ses fonctions, il sollicita le renouvellement de son mandat. Moins heureux, cette fois, il ne put se faire réélire.

Ce premier échec ne découragea pas M. McKinley. Il continua à prendre part à toutes les campagnes locales, si fréquentes aux États-Unis, où le plus grand nombre des fonctions publiques sont électives et de courte durée. A se trouver fréquemment en contact avec la foule, il acquit le genre d'éloquence nécessaire pour lui plaire : le ton affirmatif, tranchant ; la phrase volontiers emphatique, qui sonne bien et pèse peu ; la flatterie un peu grosse qui caresse agréablement l'amour-propre des auditeurs. Willam McKinley devint un orateur populaire achalandé. Dans la campagne de 1875 pour l'élection du gouverneur de l'État d'Ohio, campagne qui fut particulièrement vive, il se fit remarquer par les succès qu'il obtint. L'année suivante, il recevait enfin la récompense impatiemment attendue de ses services. Son parti le présentait comme candidat à la Chambre des représentants du Congrès, pour le district électoral dans lequel était compris le comté de Stark.

Dans cette campagne, où son avenir personnel était en jeu, M. McKinley mit toute son ardeur. Il réussit à se faire élire représentant au Congrès. Il devait y siéger sans interruption jusqu'en 1891.

II

Au moment où M. McKinley entra au Congrès, en 1877, les maux de la guerre de Sécession étaient déjà en grande

partie oubliés. Le Sud, après la période de troubles amenée par la suppression brusque de l'esclavage, se relevait rapidement de ses ruines. Dans le Nord, l'industrie se développait avec une merveilleuse rapidité. Le marché intérieur lui offrait des débouchés dont l'accroissement était véritablement prodigieux : à l'augmentation naturelle de la population, s'ajoutait l'arrivée en nombre considérable des immigrants d'Europe. La construction des chemins de fer avait permis la mise en valeur du Far-West, et les métropoles industrielles de l'est pouvaient envoyer aisément leurs produits dans toutes les parties de l'Union. Plus que jamais, les questions économiques appelaient l'attention du monde américain. Au Congrès, les questions constitutionnelles et politiques une fois réglées, les États du sud redevenus membres de l'Union, elles prirent le pas sur toutes les autres et, parmi elles, celle de la politique commerciale devint bientôt prépondérante par les intérêts particuliers considérables qu'elle mettait en jeu.

Depuis l'adoption de la Constitution fédérale, cette question de la politique commerciale a toujours joué un rôle important dans la politique intérieure de l'Union. Elle l'a dû au caractère qu'a pris le développement économique aux États-Unis, par suite de causes naturelles, aggravées par l'existence de l'esclavage dans les États du sud. L'industrie manufacturière, née dans les États de la Nouvelle-Angleterre, est demeurée jusqu'à ces dernières années localisée dans les États du nord et du centre, tandis que dans le Sud les planteurs concentraient leur activité sur deux ou trois cultures seulement, en particulier sur celle du coton, et que dans l'Ouest les *farmers* se livraient uniquement à la culture des céréales et à l'élevage du bétail. De là sont nées des conceptions différentes quant au rôle du gouvernement fédéral en matière douanière.

Les industriels demandèrent de bonne heure l'établissement de droits à l'importation suffisants pour permettre à l'industrie nationale de se développer jusqu'au moment où elle pourrait suffire seule aux besoins du marché intérieur. Les planteurs, et plus tard les farmers, que l'abondance de leurs récoltes obligeait à chercher des débouchés à l'extérieur

et qui n'avaient aucune concurrence étrangère à redouter, réclamaient au contraire une politique douanière libérale. Ils voulaient pouvoir acheter où bon leur semblait et au meilleur marché possible les articles manufacturés dont ils avaient besoin, et ils déniaient au gouvernement fédéral le droit d'user de la taxation pour avantager une classe particulière d'individus. L'exagération des tarifs de 1828 et de 1830, votés sous la pression des industriels du Nord, avait excité à tel point le mécontentement des États du sud, qu'ils firent entendre de sérieuses menaces de sécession. L'Union fut préservée, pour cette fois, grâce aux concessions faites au dernier moment par les protectionnistes. Pendant les trente années suivantes, la politique douanière des États-Unis prit un caractère plus modéré. Mais dès que, en 1861, le départ des représentants des États rebelles du sud laissa aux représentants des États du nord toute liberté pour agir à leur guise au Congrès, un de leurs premiers actes fut l'élévation des droits de douane.

Les besoins financiers du gouvernement fédéral pendant la guerre nécessitèrent un nouveau relèvement du tarif douanier. Les hostilités finies, ces droits furent conservés, augmentant encore la protection accordée aux industries manufacturières. Lorsque les États du sud se trouvèrent de nouveau représentés au Congrès, leurs députés se joignirent à ceux des États de l'ouest pour réclamer la revision des tarifs de la guerre. Les excédents considérables de recettes qui se succédèrent pendant plusieurs années à partir de 1875 mirent leurs adversaires dans une situation difficile. Pouvait-on continuer à taxer les citoyens au delà des sommes nécessaires pour assurer la bonne marche du gouvernement? Comme personne ne songeait à attaquer la légitimité des droits sur l'alcool et sur le tabac, derniers vestiges des droits intérieurs créés pendant la guerre, le seul moyen de diminuer les recettes du Trésor était un remaniement des droits de douane. Sur ce point, tout le monde était d'accord; où les opinions différaient, c'était sur la manière d'exécuter ce remaniement. Le parti républicain, défenseur des intérêts des industriels, prétendait arriver à la réduction des recettes douanières en mettant de nouvelles entraves à l'importation par une aggra-

vation des droits; le parti démocrate voulait abaisser les droits et diminuer le nombre des articles taxés.

M. McKinley avait déjà son siège fait lorsqu'il arriva au Congrès. L'Ohio, grâce aux gisements considérables de charbon qu'il renferme, est, parmi les États de l'Union, un de ceux qui ont le plus bénéficié des progrès rapides de l'industrie américaine. Dès leurs premiers essais, les industriels de cet État ont réclamé l'aide des droits protecteurs; arrivés à la prospérité, ils ont lutté pour les faire maintenir, désireux de conserver cette source supplémentaire de bénéfices. M. McKinley, dès son enfance, a entendu autour de lui vanter les effets du protectionnisme, affirmer sa nécessité. S'affranchir des idées ambiantes est toujours difficile: il ne semble pas que M. McKinley l'ait tenté : il a accepté, sans la discuter, l'opinion de son entourage, et c'est ainsi que la politique protectionniste est devenue pour lui une « conviction profonde » qu'il n'a jamais éprouvé le besoin d'étayer sur une théorie.

M. McKinley se trouva donc amené à s'occuper particulièrement de la question douanière. Le grand champion de la protection à cette époque était William D. Kelley, représentant de l'État de Pensylvanie, membre du parti républicain; il avait la réputation de posséder une connaissance approfondie de tout ce qui avait trait au tarif, à la législation fiscale et aux questions industrielles. Pendant ses deux premiers « termes » au Congrès, M. McKinley fut son lieutenant fidèle; sous sa direction, il apprit à se reconnaître dans les multiples complications du tarif américain, et à évoluer entre les mille intérêts particuliers, souvent contradictoires, auxquels les constructeurs d'un tarif douanier sont dans l'obligation de satisfaire de leur mieux. Il montra de si grandes aptitudes à se diriger dans ce labyrinthe compliqué, et une telle ardeur dans la défense des vrais principes, que Kelley le désigna aux protectionnistes comme leur futur chef, le jour où lui-même quitterait le Congrès.

En décembre 1880, M. McKinley était nommé membre du « Comité des voies et moyens », qui a dans ses attributions l'élaboration du tarif douanier. Il devait y être renommé sans interruption jusqu'à l'époque où il quitta le Congrès.

Il émergeait maintenant de la masse confuse des représentants ordinaires; sa personnalité commençait à se dégager; il pouvait espérer figurer un jour parmi les membres influents de son parti. Il lui fallut dix ans pour réaliser cette ambition.

L'élection présidentielle de 1884 eut pour résultat le succès du candidat démocrate, M. Grover Cleveland. C'était, depuis 1861, le premier représentant de ce parti qui entrait à la Maison Blanche. Doué d'une forte personnalité et d'une volonté énergique, M. Cleveland s'efforça d'utiliser les pouvoirs qu'il tenait de la Constitution pour mettre un terme à la politique dépensière à laquelle le Congrès se laissait entraîner par la situation dangereusement prospère des finances fédérales. Il fit un usage fréquent de son droit de veto pour arrêter des bills où s'épanouissait trop à l'aise la libéralité des représentants. Mais l'important était de mettre un terme à la cause même du mal, de faire cesser ces excédents de recettes qui n'avaient aucune raison d'être. Dans son message de décembre 1887, il invita le Congrès à entreprendre cette œuvre de sagesse, indiquant l'esprit dans lequel elle devait être réalisée.

Laissant de côté toute idée de suppression ou de réduction des droits intérieurs, qui frappent l'alcool et le tabac, M. Cleveland s'attaqua au tarif existant. Il le dénonça comme la base d'une taxation « mauvaise, inégale et illogique », frappant les consommateurs pour le plus grand avantage des industriels, qui pouvaient réaliser grâce à lui des bénéfices considérables. Les répugnances de la population à voir étendre le système des droits intérieurs obligeaient le gouvernement fédéral à tirer des droits de douane un revenu important; cette nécessité n'était-elle pas une garantie suffisante pour l'industrie nationale? Le remaniement du tarif devait avoir pour objet, suivant M. Cleveland, l'abolition de tous droits d'entrée sur les matières premières nécessaires à l'industrie, et une diminution considérable des droits qui frappaient les objets de première nécessité, en particulier les vêtements ordinaires et l'outillage mécanique. Aux plaintes des manufacturiers, il répondait en montrant combien l'industrie américaine était loin de cet état d'enfance qu'elle avait invoqué pendant si longtemps comme raison d'être des droits protec-

teurs. Depuis 1865, elle avait fait des progrès considérables ; était-il sage pour elle de limiter ses regards au marché national ? Le temps n'était-il pas venu, au contraire, où elle devait se mettre en mesure de faire concurrence aux nations rivales sur les marchés extérieurs ?

Les démocrates firent voter à la Chambre des représentants où ils avaient la majorité un bill — le Mills bill — conforme aux déclarations du président, mais ce bill fut arrêté au Sénat, où les républicains étaient en majorité.

La lutte fut bientôt portée du Congrès devant le pays. L'année 1888 était une année d'élection présidentielle ; l'élection se fit sur la question douanière. Le parti démocrate fit siennes les déclarations du *tariff-message* de 1887, et choisit une seconde fois M. Cleveland pour son candidat. Les républicains répondirent à leurs adversaires en proclamant de nouveau leur attachement à la politique de la protection. Ce fut l'origine de la fortune politique de M. McKinley. A la session de 1888, il avait été chargé de défendre contre le Mills bill les vues de la minorité protectionniste ; ce choix faisait de lui le chef des partisans du protectionnisme.

En cette qualité, il alla prêcher l'évangile de la politique républicaine dans les différents États, s'efforçant de convertir à sa croyance les populations rebelles, et de gagner des votes à son parti. Il s'agissait de vaincre la répugnance des classes ouvrières et agricoles contre ce système, que l'intérêt même que lui portaient les industriels eût suffi à leur rendre suspect. Aux ouvriers, M. McKinley montrait l'intérêt capital qu'ils avaient à la prospérité de l'industrie nationale. En temps de crise, alors que celle-ci est obligée de restreindre sa production, quels sont les premiers atteints, ceux qui souffrent le plus, sinon les ouvriers ? Ne sont-ils pas, les premiers, victimes de la concurrence que les articles étrangers viennent faire aux articles américains ? Si cette concurrence est possible, n'est-ce pas uniquement parce que l'industriel européen, payant moins cher ses ouvriers, peut arriver à un prix de revient inférieur au prix de revient en Amérique ? N'est-ce donc pas, en définitive, le travail qui est le plus intéressé au maintien des droits protecteurs ? Abaissez-les, et l'industriel se verra contraint pour continuer la lutte à diminuer à son tour les

salaires, et les ouvriers seront réduits à la médiocre condition de leurs rivaux d'Europe. Si, à la rigueur, le capitaliste peut chercher un emploi plus fructueux pour son argent, ou subir patiemment une diminution de ses dividendes, l'ouvrier ne peut pas attendre pour son souper, et les États-Unis ne veulent pas que les citoyens à qui la Constitution a confié le pouvoir d'élire le Président, les sénateurs et les représentants soient dans un état de dépendance et de pauvreté.

Est-il vrai, d'autre part, que la protection soit nuisible aux intérêts des agriculteurs? En développant l'industrie nationale, la protection n'a-t-elle pas pour effet de créer de nouveaux débouchés aux produits agricoles, et ce marché voisin n'est-il pas préférable aux marchés extérieurs sur lesquels jusqu'à ce jour agriculteurs et planteurs ont dû écouler l'excédent de leurs récoltes, en supportant des frais de transport considérables?

Le système protecteur n'a-t-il pas pour base, en définitive, une des lois les plus sacrées de la nature, la loi de conservation? N'est-il pas naturel, équitable, que le producteur américain soit protégé par tous les moyens constitutionnels possibles contre le producteur étranger dont les produits viennent faire concurrence aux siens? « Ce marché est notre marché naturel. Nous l'avons créé par un siècle de lutte. Nous l'avons fait par une dépense énorme de capital, et au prix d'efforts intellectuels et physiques considérables... Le producteur étranger n'a contribué en rien à la défense ou au développement du pays. Il est exempt de toutes les obligations civiles dans la République. Le seul moyen de l'atteindre est de frapper les produits qu'il envoie sur notre marché. Pourquoi n'en userions-nous pas? » Enfin, argument suprême auquel aucun auditoire populaire américain ne pouvait rester insensible, M. McKinley, célébrant la grandeur et la prospérité des États-Unis, ne manquait pas d'en attribuer l'origine et la cause à la seule pratique du protectionnisme, à l'adhésion fidèle et continue au « système américain ». « Nous sommes à la tête de toutes les nations pour l'industrie agricole, pour l'industrie minière, pour l'industrie manufacturière. Tels sont les trophées que nous devons à vingt-neuf années de politique protectionniste. Quel autre système peut montrer de semblables témoignages de prospérité? Il n'y a pas de pays dans

le monde où l'entreprise individuelle soit si étendue et si variée, où l'esprit inventif de l'homme reçoive autant d'encouragement qu'aux États-Unis. Il n'existe pas de nation où le travail intellectuel ou physique de l'homme reçoive une rémunération analogue à celle qu'il obtient aux États-Unis. Renverser le système protectionniste, c'est arrêter les progrès de la République, c'est réduire les masses à une faible compensation pour leur travail, augmenter le labeur quotidien et réduire les salaires. C'est les rejeter de l'ambition, du courage et de l'espérance, à la dépendance, à la dégradation et au désespoir. »

La campagne de 1888 fut un véritable triomphe pour M. McKinley. Il y acquit la réputation d'un « conquérant de votes » irrésistible, et c'est en grande partie à ses efforts et à son éloquence que fut due l'élection à la présidence du candidat républicain, M. B. Harrison.

Lorsque le 51e Congrès, issu de l'élection de 1888, se réunit en décembre 1889, M. McKinley pouvait aspirer à une situation prépondérante dans la Chambre républicaine que le pays avait envoyée à Washington. Il se porta candidat aux fonctions de *speaker* (président), personnage dont la situation est regardée comme voisine en importance politique de celle du Président. Il fut battu par M. Thomas B. Reed, du Maine, mais celui-ci donna comme compensation à son rival malheureux la présidence du Comité des voies et moyens. M. McKinley se trouva ainsi appelé à présider à la confection d'un tarif douanier conforme à ses doctrines. Son œuvre aboutit à la loi douanière d'octobre 1890, à laquelle le public a donné le nom de tarif McKinley.

La loi de 1890 était l'expression de la politique de protection à outrance. Ses auteurs avaient eu en vue « la protection de tous les produits nationaux » ; aucun article étranger susceptible de concurrencer un article américain ne pouvait désormais entrer sur le territoire de l'Union sans être grevé de droits considérables. Les industriels voyaient élever les droits imposés jusqu'alors sur les produits manufacturés. Aux agriculteurs, on accordait la taxation des laines et des peaux dont l'importation atteint un chiffre élevé, et que leur qualité de matière première avait jusqu'alors fait maintenir sur la liste

des produits admis en franchise. Pour diminuer plus sûrement encore les recettes du trésor, le droit d'entrée sur le sucre était aboli ; c'était une concession aux masses populaires, mais les intérêts des planteurs étaient ménagés par la création de primes à la production, et ceux des raffineurs par le maintien d'un droit suffisant sur les raffinés pour écarter toute concurrence étrangère.

La loi McKinley, telle que l'avait conçue son auteur, n'eût contenu en somme rien d'original : elle n'eût été que l'exagération de la politique déjà familière aux Américains. Telle qu'elle fut finalement votée, cependant, elle contenait une clause nouvelle qui devait recevoir quelques années plus tard un développement considérable. A cette clause, l'apôtre de la protection n'eut que le faible mérite de se rallier lorsqu'elle fut proposée, et il semble même avoir mis à l'accepter une certaine répugnance. La paternité en revient à James G. Blaine, l'homme d'État le plus intelligent et le plus clairvoyant qu'aient eu les États-Unis depuis la guerre de Sécession. Blaine avait depuis longtemps l'ambition de voir les États-Unis nouer des relations étroites avec les républiques de l'Amérique latine. Il ne rêvait rien de moins que de voir la grande république du nord servir de guide à ses jeunes sœurs méridionales, et devenir ainsi la puissance protectrice du Nouveau-Monde presque tout entier. Ce rôle, dont la grandeur devait plaire aisément à l'imagination populaire, ne serait d'ailleurs pas sans bénéfices réels. Le moyen par lequel Blaine se proposait de faire prendre corps à son rêve était un Zollverein américain, dans lequel il était assuré que les Yankees joueraient un rôle prédominant et rémunérateur. Secrétaire d'État du président Harrison, il avait, pour faire aboutir son dessein, invité à Washington, à la fin de 1889, les représentants des États de l'Amérique latine à un grand Congrès Panaméricain. Malgré toute son habileté, Blaine ne put arriver à ses fins : les intérêts économiques des puissances représentées étaient trop opposés pour qu'il fût possible de réaliser une union douanière. Il dut se contenter de l'adoption d'un vœu pour la conclusion de traités de commerce entre les diverses républiques américaines. Or, jaloux de leur indépendance en matière douanière, les États-Unis

avaient toujours repoussé la politique de la réciprocité commerciale. Aux protectionnistes, à ceux surtout de convictions aussi profondes que M. McKinley, cette politique ne pouvait paraître qu'une brèche faite à leur système intangible. M. Blaine rencontra donc dans la Commission des voies et moyens et au Congrès une vive opposition à sa demande de ménager dans le tarif en discussion les moyens de faciliter des arrangements commerciaux avec des nations étrangères. Il fallut toute son autorité et son énergie pour arriver à faire introduire dans le tarif McKinley la clause de réciprocité qui lui donne son seul caractère original, et à la faveur de laquelle il put conclure des conventions douanières avec un certain nombre de républiques américaines et même avec des nations européennes.

Le vote du tarif de 1890 devait être le dernier acte de la carrière de M. McKinley au Congrès. Aux élections de cette année, ses adversaires avaient enfin réussi à le terrasser. Après avoir été réélu sept fois de suite dans le même district, il se voyait évincé par son concurrent démocrate. L'amertume de la défaite était cependant adoucie par le grand nombre de voix qu'il avait encore obtenues : la majorité de son adversaire n'était que de 360 voix, alors que lui-même avait eu des majorités de 1 200 voix et 1 500 voix.

La revanche ne se fit pas attendre. A la convention de juin 1891, le parti républicain choisissait M. McKinley comme candidat au siège du gouvernement de l'État d'Ohio. Après une vigoureuse campagne, il était élu avec 20 000 voix de majorité; candidat pour un second terme, en 1893, il était réélu et obtenait cette fois une majorité de plus de 80 000 voix.

Dans aucun État les fonctions de gouverneur n'offrent, en temps ordinaire, de bien grande responsabilité. La constitution de l'Ohio les réduit à un caractère presque uniquement honorifique. En privant le gouverneur du droit de veto, elle lui enlève toute action directe sur la législation, et ne lui laisse guère qu'à surveiller l'exécution des mesures adoptées par la législature. Le gouverneur n'a d'autre pouvoir que l'autorité morale attachée à ses messages. Dans les siens,

M. McKinley s'attacha principalement aux questions industrielles, si importantes dans son État. Il demanda le vote d'un certain nombre de lois de protection ouvrière, et il s'attacha à faire triompher le principe de l'arbitrage pour le règlement des différends entre patrons et ouvriers. Personnage presque uniquement décoratif en temps ordinaire, le gouverneur voit son rôle subitement grandir dans les périodes de trouble. C'est lui qui est chargé de la police de l'État; il peut convoquer la milice pour maintenir l'ordre, et au besoin demander au président de l'Union de lui donner l'aide des troupes fédérales. De son jugement, de sa prompte décision, dépend souvent le retour rapide de la tranquillité. Un recours intempestif à la force peut propager l'émeute ; un recours en temps opportun, la maintenir et la mâter. Pendant son second terme de gouverneur, M. McKinley eut à faire face à des situations difficiles. Des grèves sérieuses éclatèrent dans les régions minières de Hooking Valley et de Massillon ; il n'hésita pas à faire appel à la milice toutes les fois que la sécurité publique lui parut menacée. Durant les deux dernières années de son administration, il dut, dit-on, avoir recours aux troupes un plus grand nombre de fois que les gouverneurs qui l'avaient précédé pendant les dix années antérieures. Sa popularité ne subit de ce fait aucune atteinte. Il eût vraisemblablement pu être réélu une troisième fois, mais, la coutume voulant qu'un gouverneur ne sollicite pas plus de deux fois le renouvellement de son mandat, il se retira à la fin de 1895.

III

M. McKinley n'avait pas cessé de s'occuper de la politique générale du parti républicain qui avait vu sa situation gravement compromise par le revirement d'opinion survenu en 1892. L'ère de merveilleuse prospérité à laquelle devait donner naissance, suivant ses auteurs, l'adoption du tarif de 1890 ne s'était pas produite. Ni les agriculteurs ni les ouvriers n'en avaient retiré les bénéfices qu'on leur avait promis : le prix des produits agricoles allait toujours dimi-

nuant, les salaires demeuraient stationnaires, tandis que les articles manufacturés avaient subi une hausse sensible dont la répercussion sur les prix de détail atteignait particulièrement les classes pauvres. Ce tarif parut bientôt n'avoir été adopté que pour le seul avantage des industriels, et les électeurs déçus infligèrent, en 1892, un cuisant échec aux républicains. A ces élections, les démocrates obtenaient une majorité à la Chambre et au Sénat, et faisaient élire pour un second « terme » à la présidence leur candidat, M. Grover Cleveland. Pour la première fois depuis trente-cinq ans, ils étaient maîtres du pouvoir législatif et du pouvoir exécutif.

La campagne avait eu lieu, comme celle de 1888, sur la question douanière. Vainqueurs, les démocrates avaient le devoir de substituer au tarif protectionniste de 1890 un tarif purement fiscal, représentant les idées dont ils s'étaient faits les défenseurs. Le tarif Wilson-Gorman, de 1894, fut le résultat de leurs travaux. Jamais projet de réforme n'avorta plus piteusement. Les intérêts menacés usèrent de toutes les ressources en leur pouvoir pour entraver l'œuvre de leurs adversaires. Les gros industriels, les trusts, celui du sucre notamment, réussirent par leurs largesses à captiver les consciences indécises. De multiples amendements modifièrent le bill primitif au point de le rendre méconnaissable, et le texte final ne refléta plus que si faiblement les principes du tariff-message de 1887, adoptés solennellement par son parti, que M. Cleveland, écœuré et découragé, le laissa devenir loi sans vouloir y apposer sa signature.

Cependant l'échec de 1892 avait alarmé les républicains ; un parti se formait au milieu d'eux qui voulait voir apporter une modération prudente à la politique de protection. Si ces propositions pusillanimes avaient triomphé, c'en était fait de l'avenir politique de M. McKinley : le désaveu de la doctrine qui avait fait sa popularité lui eût fait perdre le rang qu'il occupait dans son parti, il lui eût fallu abandonner l'espoir caressé depuis quelque temps déjà de se voir choisi comme candidat à la présidence en 1896. Son enthousiasme et sa confiance rendirent le courage aux poltrons, et il fut décidé que le parti républicain combattrait encore aux élections de 1894 pour la politique de protection à outrance.

La campagne de 1894 fut menée des deux côtés avec la plus grande vigueur. M. McKinley, dont la fortune était liée au succès de son parti, y déploya une activité extraordinaire. En huit semaines, il parcourut vingt-cinq mille kilomètres, haranguant plus de deux millions d'individus. Il visita seize États et fit, dans trois cents villes, plus de quatre cents discours. Un train spécial avait été mis à sa disposition, et il s'en alla ainsi, apôtre de la bonne parole, faisant parfois jusqu'à vingt stations dans la même journée. La fatigue semblait n'avoir aucune prise sur lui. A Saint-Paul, dans le Minnesota, le même soir, il s'adressa à neuf mille personnes dans l'Auditorium, en harangua, à la sortie, cinq mille qui n'avaient pu trouver place dans la salle, et alla ensuite au Market-Hall où deux mille autres étaient réunies. A Duluth, le lendemain, il parlait, dans l'immense hangar qui sert de remise au chemin de fer, le seul vaisseau assez grand qu'on eût pu trouver, à dix mille auditeurs : hommes d'affaires, ouvriers des docks et des usines, mineurs des régions voisines. A la Nouvelle-Orléans, le Fitzsimmons-Hall, qui contient douze mille places, était déjà bondé, que cinq ou six mille personnes, hommes et femmes, s'écrasaient encore à l'extérieur sans pouvoir entrer. Partout, il soulevait un enthousiasme indescriptible, et des applaudissements frénétiques accueillaient la formule presque invariable : « Notre futur Président », par laquelle le président de la réunion le présentait au public. La crise économique de 1893, qui avait passé comme un cyclone sur l'Union, ébranlant les situations les mieux assises, multipliant les faillites, arrêtant le travail dans les usines, répandant la misère dans les milieux ouvriers, avait fait oublier la déception qui avait suivi l'application du tarif de 1890. La campagne se termina par une défaite écrasante des démocrates. C'était un triomphe personnel pour M. McKinley ; les résultats ne s'en firent pas longtemps attendre.

L'année 1896 était une année d'élection présidentielle. Le 16 juin, la Convention nationale républicaine se réunissait à Saint-Louis pour adopter la *platform* où le parti décide son attitude à l'égard des principales questions à l'ordre du jour, et choisir son candidat à la présidence. Le parti républicain

réaffirma avec de plus de vigueur que jamais son adhésion à la politique protectionniste, « le rempart de l'indépendance industrielle américaine », et promit à tous les produits américains « à ceux des mines et des champs, comme à ceux des manufactures ; au chanvre, à la laine, aussi bien qu'aux lainages, la plus ample protection ». M. McKinley était le candidat logique du parti ; il fut élu au premier vote, à une majorité considérable, candidat du parti républicain à la présidence des États-Unis.

La campagne ne devait cependant pas avoir lieu sur le terrain choisi par les républicains. La question de la protection dut céder le pas à la question monétaire que des incidents imprévus poussèrent au premier plan. Pendant la guerre de Sécession, les États-Unis avaient dû recourir au papier-monnaie. En 1873, avant le retour à la circulation métallique, le Congrès procéda à une refonte complète de la législation monétaire, qui présentait une gênante complexité. Au moment de la constitution de l'Union, les États-Unis avaient adopté le régime bimétalliste, autorisant la libre frappe de l'or et de l'argent. Par suite de l'adoption d'un rapport monétaire entre les deux métaux sensiblement différent du rapport réel, il ne fut frappé qu'un nombre insignifiant de dollars d'argent, et la monnaie blanche n'entra dans la circulation que sous la forme de monnaies divisionnaires à titre réduit. La loi de 1873, se conformant à la situation existant avant la suspension des paiements en espèces, supprima le dollar d'argent et établit en fait l'étalon d'or. Cette mesure ne souleva alors aucune objection, mais le développement de la production du métal-argent qui s'accrut avec une grande rapidité aux États-Unis à partir, précisément, de 1873, donna bientôt naissance à de nouveaux intérêts. Par suite de la fermeture successive des hôtels des monnaies européens à la libre frappe de l'argent, les propriétaires de mines aux États-Unis virent se restreindre leurs débouchés à mesure qu'augmentait leur production. Ils créèrent alors une agitation bimétalliste, demandant le rétablissement du dollar d'argent et le retour à la libre frappe du métal blanc. Ils trouvèrent un appui chez les farmers de l'Ouest, que leur situation de débiteurs vis-à-vis des États de l'est rendait favorables à la *cheap money*, la monnaie bon

marché. Les partisans du métal-argent réussirent à arracher par deux fois au Congrès, en 1878 et en 1890, des lois ordonnant l'achat par le trésor fédéral d'une certaine quantité de métal-argent. Cette imprudente législation monétaire produisit une véritable inflation de monnaie dépréciée et amena la crise violente de 1893, qui ne fut arrêtée que par l'abrogation des lois de 1878 et de 1890.

Jusqu'alors, les deux grands partis politiques avaient évité de se prononcer sur cette question. Ils avaient adopté une attitude expectante, prêchant le bimétallisme international, et se bornant à demander, en attendant sa réalisation, l'emploi des deux métaux aux États-Unis dans la mesure la plus large possible, sans dépasser les limites qui pourraient altérer la parité des valeurs entre eux. Mais, en 1896, cette attitude ne put plus être conservée. A la Convention nationale du parti démocrate, les partisans de la libre frappe de l'argent réussirent à avoir la majorité, et ils firent voter une plate-forme réclamant « la frappe libre et illimitée de l'or et de l'argent au rapport légal de 16 à 1, sans attendre l'aide d'aucune autre nation ». Pour affirmer l'importance que le parti attachait à cette question, ils choisissaient pour leur candidat à la présidence un nouveau venu dans le monde politique, M. William J. Bryan, qui avait soulevé l'enthousiasme de la Convention par son discours passionné en faveur du métal-argent et ses véhémentes apostrophes contre les financiers de l'est auxquels il reprochait de vouloir, pour leur avantage personnel, « crucifier les États-Unis sur une croix d'or ».

Le parti républicain, voyant qu'il n'aurait rien à gagner à une attitude indécise, se prononça pour l'étalon d'or: il répondait ainsi aux désirs des industriels et des financiers qui forment son état-major et une partie considérable de ses troupes. Si l'attitude du parti sur cette question avait été décidée avant la réunion de sa Convention nationale, il est fort possible que M. McKinley n'eût pas été choisi pour candidat à la présidence. Rien ne le désignait spécialement pour représenter son parti dans la lutte sur la question monétaire : en 1878, puis en 1890, il avait voté les compromis qui avaient abouti aux lois Bland et Sherman, et s'était contenté de suivre l'opinion moyenne du parti. Il s'était tou-

jours déclaré favorable au double étalon, quoiqu'il ne crût possible de revenir au monnayage libre et illimité de l'argent aux États-Unis qu'après une entente internationale relativement au bimétallisme. Peut-être est-ce à cette raison qu'il faut attribuer la décision qu'il prit de rester à Canton pendant la campagne électorale. Ce fut le tour du candidat démocrate de couvrir des kilomètres pour aller évangéliser les masses populaires et travailler à les convertir à la foi bimétalliste. M. McKinley ne demeura pas muet cependant durant cette période. Canton devint pour le parti républicain un véritable lieu de pèlerinage. En quatre mois, sept cent cinquante mille fidèles allèrent porter au candidat républicain les vœux et l'assurance de loyauté des électeurs d'une trentaine d'États, et, sans se déplacer, M. McKinley prononça plus de trois cents discours, où il mêla à la défense du protectionisme celle de l'étalon d'or.

La question monétaire produisit une scission dans les deux vieux partis : quelques républicains appartenant aux États de l'ouest allèrent se joindre aux démocrates. Dans le parti démocrate, la scission fut encore plus profonde : un grand nombre de membres de ce parti, citoyens des États de l'est et du centre refusèrent d'accepter le principe de la libre frappe de l'argent, et prêtèrent leur appui à leurs anciens adversaires. Aux élections, les républicains remportèrent une victoire éclatante. M. McKinley était élu par 7 000 000 de voix et recevait 271 votes électoraux, tandis que M. Bryan n'obtenait que 6 500 000 voix et 176 votes électoraux. Tous les États situés dans la région entre l'Atlantique, les rivières Potomac et Ohio et le Missouri, qui renferment à eux seuls plus de 50 p. 100 de la population et plus de 64 p. 100 de la richesse du pays, effrayés par la perspective du trouble financier qu'amènerait l'adoption de la frappe libre de l'argent, avaient voté pour le parti défenseur de la « saine monnaie ».

Le 4 mars 1897, M. McKinley prêtait serment à la Constitution, comme président des États-Unis, et M. Grover Cleveland lui transmettait le pouvoir exécutif.

Rien ne faisait prévoir lorsque M. McKinley entra à la Maison Blanche que sa présidence marquerait le commence-

ment d'une ère nouvelle pour l'histoire des États-Unis. Dans son message d'inauguration, exposé général des vues politiques du Président au peuple américain, il insistait surtout sur les questions de politique intérieure: sur la nécessité de mettre fin aux déficits annuels, ininterrompus depuis 1893, et sur les réformes qu'appelait la législation monétaire. Il ne faisait allusion que d'une manière indirecte à la question cubaine, depuis de si longues années cause de mésintelligence entre les États-Unis et l'Espagne. Dans son dernier message au Congrès, en décembre 1896, M. Cleveland avait déclaré que les États-Unis ne pourraient conserver indéfiniment leur attitude passive devant le conflit qui menaçait de s'éterniser entre l'Espagne et sa colonie, et dont la continuation aurait pour résultat la ruine complète de la perle des Antilles. Plus calme était le langage de son successeur. M. McKinley rappelait combien avait toujours été pacifique la politique extérieure des États-Unis, avec quel soin ils avaient suivi les sages conseils de Washington d'éviter toute intervention dans les affaires intérieures des gouvernements étrangers. Répondant aux sentiments belliqueux de quelques parties de la population, il disait: « Nous n'avons pas besoin de guerres de conquêtes; nous devons éviter la tentation de toute agression territoriale. On ne doit recourir à la guerre qu'après avoir épuisé tous les moyens possibles de solution pacifique; la paix est préférable à la guerre dans presque toutes les circonstances. » Rappelant le traité d'arbitrage qui venait d'être signé entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, et qui attendait depuis deux mois déjà sa ratification au Sénat, il déclarait que « l'arbitrage est la véritable méthode de règlement des différends entre nations aussi bien que des différends entre particuliers ». Deux mois plus tard, le Sénat repoussait le traité d'arbitrage anglo-américain conclu sous la présidence de M. Cleveland, et, moins d'un an après, les États-Unis déclaraient la guerre à l'Espagne sans que M. McKinley eût fait le moindre effort pour recourir à la procédure de l'arbitrage dont il avait semblé faire un si grand cas.

Mais, avant de s'inquiéter de la question cubaine, le président eut à s'occuper de rétablir l'équilibre dans les finances

fédérales. Il convoqua donc le Congrès en session extraordinaire dès le 15 mars, pour aviser au moyen d'assurer au trésor le supplément de recettes qui lui étaient nécessaires. Ce moyen, quel pouvait-il être, sinon, ainsi que l'avait indiqué M. McKinley dans son adresse inaugurale, « le rétablissement de cette législation protectionniste qui a toujours été le plus ferme appui du trésor », et à laquelle la population tout entière, au dire du président, venait, par son dernier vote, de donner une fois encore son adhésion. Assurément, le souci de ramener le bon ordre dans les finances fédérales, le désir de voir relever son œuvre personnelle détruite en 1894, sa confiance profonde dans les avantages de la politique protectionniste, expliquent la hâte de M. McKinley à voir le Congrès voter un nouveau tarif douanier conforme à ses vues. Mais, à la vérité, des intérêts égoïstes aussi étaient en jeu, qu'il fallait satisfaire.

Une campagne électorale est chose coûteuse. On a évalué les frais de celle de 1896, pour les deux partis, à soixante-quinze millions de francs au moins. Plus encore qu'en 1888 et 1892, les industriels des États du nord, du centre et les grands trusts avaient contribué en 1896 à alimenter les fonds de guerre du parti républicain. Ils comptaient bien que cette législation protectionniste, dont le parti qu'ils soutenaient était le défenseur, les ferait rentrer et au delà dans leurs débours. La partie gagnée, ils réclamaient le paiement de leur créance ; il fallait s'exécuter. La chose ne souleva, d'ailleurs, aucune difficulté, les élections de 1896 ayant donné la majorité aux républicains à la Chambre et au Sénat. Le 24 juillet, le tarif Gorman-Wilson avait vécu; M. McKinley signait avec empressement le tarif Dingley qui le remplaçait, le plus extravagant qu'aient jamais eu les États-Unis. Il aggravait sur nombre de points la loi de 1890 elle-même, développait encore la taxation des matières premières, et, enfin, par suite des nécessités budgétaires, maintenait le droit d'entrée sur le sucre qui, supprimé en 1890, avait été rétabli en 1894. Par contre, le tarif Dingley reproduisait, en l'étendant, la clause de réciprocité introduite pour la première fois dans la loi douanière de 1890, clause que les démocrates avaient eu le tort d'abroger.

M. McKinley ne s'était rallié à cette clause, nous l'avons

vu, qu'avec une certaine répugnance : en 1897, il demanda au Congrès de l'insérer dans le nouveau tarif. Ce changement d'attitude était le résultat du développement de l'industrie américaine : certaines branches industrielles s'étaient tellement accrues que le marché national était devenu trop étroit pour elles ; il leur fallait maintenant chercher des débouchés à l'étranger. Les autres nations, à l'exception de la Grande-Bretagne, étant protégées, comme les États-Unis, par des barrières douanières, force était bien, si on voulait voir s'abaisser celles-ci, de donner quelque chose en échange. La loi de 1897 autorisa donc le président à signer des arrangements commerciaux et à négocier des traités de commerce, concédant des réductions de droit. M. McKinley a profité largement de la liberté qui lui a été donnée; il a signé des arrangements commerciaux avec la France, le Portugal, l'Allemagne, l'Italie et l'Angleterre, pour ses colonies des Antilles. Il a également conclu un traité de commerce avec la France ; mais ce traité doit, pour entrer en vigueur, être ratifié par le Congrès, et celui-ci ne l'a pas encore examiné.

Le président a mis moins d'empressement à réclamer du Congrès l'amélioration de la législation monétaire. A peine installé, il envoyait en Europe trois missionnaires chargés de faire une dernière tentative pour provoquer une entente relativement au monnayage du métal-argent. La mission Wolcott dut rentrer à Washington sans avoir réussi : il fallait renoncer à l'espoir de réaliser le bimétallisme international. L'agitation argentiste continuait cependant ; pour y mettre un terme et empêcher désormais toute équivoque sur la question monétaire, le Congrès a enfin voté au mois dernier une loi déclarant le dollar-or unité étalon de valeur et donnant au secrétaire du Trésor les moyens financiers nécessaires pour maintenir les diverses espèces de monnaies des États-Unis, monnaies d'argent et monnaies de papier, à une parité de valeur avec cet étalon.

Des événements bien plus importants que ces mesures de législation intérieure avaient, entre le vote de ces deux lois, appelé l'attention sur l'administration de M. McKinley. Au mois de juin 1897, le président avait envoyé au Sénat, en

demandant à ce corps de le ratifier, un traité annexant la République de Hawaï aux États-Unis. Dans son message transmettant le traité, le président se bornait à dire : « Ceci n'est pas une véritable annexion ; ce n'est que la continuation, sous une forme plus étroite, des rapports déjà existants entre deux populations étroitement unies par les liens du sang. » C'était une explication bien sommaire pour justifier l'abandon de la politique traditionnelle des États-Unis. La mesure proposée souleva d'ailleurs une vive opposition.

La proximité des îles Hawaï de leur côte du Pacifique avait amené les États-Unis, dès 1842, à déclarer qu'ils s'opposeraient à l'ingérence, sous une forme quelconque, d'une puissance européenne dans le gouvernement de ces îles. En 1875, un traité de réciprocité commerciale était signé entre les deux pays. Cette dérogation exceptionnelle des États-Unis à leur politique de tarifs autonomes était due à ce fait que le seul article d'exportation des îles était le sucre, et que les plantations sucrières étaient tout entières dans les mains des capitalistes américains. Quelques années plus tard, en 1884, les États-Unis se faisaient donner le droit d'établir une station de charbon et de réparations pour leurs vaisseaux de guerre à Pearl-Harbor, dans l'île de Oahu, le meilleur port de l'archipel. En fait, depuis plus d'un quart de siècle, les États-Unis ont exercé sur ces îles une véritable domination occulte. L'élément américain y avait rapidement acquis une grande prépondérance, non par le nombre de ses représentants, qui forment à peine 3 p. 100 de la population, mais par sa puissance financière, et il aspirait à supplanter le gouvernement indigène. En janvier 1893, une révolution renversait la reine Liliuokalani, qui abdiquait, et un gouvernement provisoire était créé, à la tête duquel se plaçaient les principaux membres de la colonie américaine. M. Harrison, alors président, accepta l'offre que lui fit ce gouvernement d'annexer les îles aux États-Unis, et il conclut avec ses agents un traité en ce sens. Mais le Sénat ne l'avait pas encore ratifié lorsque M. Cleveland, en mars 1893, devint président. Il retira le traité, refusant de poursuivre une semblable politique. Il eût voulu voir rétablir dans l'archipel l'ancien gouvernement, mais le Sénat reconnut, en 1894, la République Hawaïenne.

L'arrivée au pouvoir de M. McKinley ranima l'espoir du parti annexionniste, qui réussit à rallier le nouveau président à ses vues. Celui-ci pouvait invoquer l'intérêt des États-Unis à s'assurer la possession définitive de cet archipel, qui occupe une position stratégique prépondérante dans le Pacifique ; mais, en réalité, des intérêts privés étaient en jeu, qui aspiraient à cette solution et travaillaient à la hâter. Le *sugar trust*, et quelques autres riches capitalistes intéressés dans la culture sucrière, craignaient qu'un revirement d'opinion n'amenât un jour l'abrogation du traité de réciprocité et les privât ainsi d'avantages financiers considérables. L'annexion les mettait à l'abri de cette éventualité ; l'archipel des Hawaï devenu territoire ou État américain, ses produits échapperaient désormais au tarif douanier continental. C'est pourquoi ils repoussaient avec une telle ardeur l'idée d'un simple protectorat, qui eût rencontré moins d'opposition au Sénat.

La session extraordinaire s'acheva sans qu'une solution eût été prise au sujet des Hawaï. La question cubaine demeurait également en suspens, mais, en ce qui la concernait, M. McKinley parut bientôt vouloir se départir de la sage politique qu'il avait préconisée dans son adresse inaugurale. Le général Woodford, nommé par la nouvelle administration ministre à Madrid, fut chargé de demander au gouvernement espagnol de fixer une date à laquelle il pouvait espérer que l'ordre depuis si longtemps troublé à Cuba serait enfin rétabli, et de lui dire nettement que cette date devait être aussi rapprochée que possible. Les consuls américains à Cuba recevaient l'ordre d'informer leur gouvernement de la situation dans l'île. Le gouvernement des États-Unis ne dissimulait plus qu'à peine son intention d'intervenir directement. L'opinion publique, exaspérée par une presse inconsciente ou coupable, demandait de hâter l'intervention américaine en faveur des insurgés cubains. « *Free Cuba* » — Cuba libre — le mot d'ordre des exaltés commençait à faire tourner les têtes. Les masses populaires voyaient dans une guerre contre l'Espagne une croisade sainte entreprise pour rendre à la liberté des milliers d'opprimés trop faibles pour secouer eux-mêmes le joug de maîtres rapaces et cruels. Les nom-

breux financiers, industriels, marchands, dont l'insurrection cubaine lésait les intérêts regardaient ces manifestations comme un moyen d'intimider le gouvernement espagnol. Et derrière ce sentimentalisme respectable et ces intérêts, des manœuvres louches se tramaient, dont les auteurs voyaient dans Cuba libérée un champ favorable à de vastes et lucratives spéculations. L'Espagne ne pouvait cependant se résigner à se déclarer vaincue. A la communication du ministre américain, elle répondit en proposant aux révoltés de sages mesures d'autonomie.

En faisant part au Congrès de ces propositions, dans son message de décembre 1897, M. McKinley déclarait qu'il était « de toute honnêteté de donner à l'Espagne une chance raisonnable de réaliser ses espérances et de prouver l'efficacité du nouvel ordre de choses qu'elle venait d'inaugurer ». La patience du président ne fut pas de longue durée. Dans le courant de janvier, la flotte de l'Atlantique recevait l'ordre de se rendre aux Dry Tortugas, îles situées à l'ouest de la Floride, à proximité de Cuba, et, le 20, le cuirassé *le Maine* était envoyé à la Havane, sous le prétexte d'une visite amicale. Trois semaines après, ce navire était détruit par une explosion épouvantable, qui faisait plus de 250 victimes. Ce déplorable accident mit le comble à l'exaspération de la population américaine. Devant cette tempête, le président faiblit. Le 11 avril, il envoyait un message spécial au Congrès lui demandant de lui donner les moyens « de prendre les mesures nécessaires pour mettre fin aux hostilités entre le gouvernement espagnol et le peuple de Cuba, et assurer dans l'île l'établissement d'un gouvernement stable » et de l'autoriser « à employer dans ce but les forces militaires et navales des États-Unis ». Le Congrès répondit par une résolution conjointe en faveur de la reconnaissance de la république cubaine et demandant à l'Espagne de renoncer à son autorité sur l'île de Cuba. Le 20 avril, le président approuvait cette résolution et la faisait communiquer au ministre d'Espagne à Washington. Celui-ci demandait immédiatement ses passeports. La guerre était virtuellement déclarée.

M. McKinley avait-il entrevu que cette guerre, faite pour rendre Cuba « libre et indépendante », serait en réalité pour

les États-Unis une guerre de conquête et qu'elle allait les lancer dans une voie politique toute nouvelle pour eux? Ses messages n'en laissaient rien paraître, et s'il a prévu ces conséquences et qu'il se soit tu, lourde est la responsabilité qu'il a prise.

La destruction de ses flottes du Pacifique et de l'Atlantique, la reddition de Santiago, obligèrent l'Espagne, après trois mois de lutte, à demander la paix. Le président réclama d'elle, au nom des États-Unis, l'abandon de toute souveraineté sur Cuba, et l'évacuation immédiate de cette île; la cession aux États-Unis de Porto-Rico, et d'une île dans l'archipel des Ladrones. Quant aux Philippines, à l'époque de la signature des conditions préliminaires de paix, — à Washington, le 12 août, — la flotte américaine était devant Manille, mais cette ville n'avait pas encore succombé; il fut décidé que les États-Unis occuperaient la ville, la baie et le port de Manille en attendant la conclusion du traité de paix qui déterminerait l'autorité sous laquelle l'archipel serait placé à l'avenir. Lors de la discussion du traité, cette clause souleva une grave difficulté. Le président enjoignit aux représentants américains de réclamer la cession de ces îles, offrant à l'Espagne, en compensation, une somme de cent millions de francs. L'Espagne protesta, affirmant qu'elle n'avait nullement entendu renoncer à sa souveraineté sur les Philippines. Elle demanda de soumettre à l'arbitrage l'interprétation de l'article contesté : force lui fut d'accepter les conditions des vainqueurs. Le traité de paix signé à Paris le 10 décembre était ratifié par le Sénat américain le 6 février 1899; M. Mac Kinley y apposait sa signature quelques jours après.

A la faveur de la guerre contre l'Espagne les annexionnistes avaient pu enfin triompher de l'opposition qui empêchait de réunir au Sénat le nombre de voix nécessaires pour ratifier le traité d'annexion des Hawaï. Désespérant de réunir la majorité des deux tiers prescrite par la Constitution, ils avaient tourné la difficulté en présentant au Congrès une résolution conjointe reproduisant les termes mêmes du traité déjà voté par le Sénat hawaïen. La résolution n'avait besoin pour être adoptée que de la simple majorité.

Ses auteurs invoquèrent les intérêts de la défense nationale, la folie qu'il y aurait de ne pas s'assurer une station stratégique de cette importance, et ils réussirent à la faire voter par la Chambre et le Sénat. Le 7 juillet 1898, le président la signait : Hawaï était désormais terre américaine.

L'année suivante, la rupture, d'un commun accord, du tridominium anglo-germano-américain sur le groupe des Samoa permit à M. McKinley d'acquérir pour la marine américaine une nouvelle station navale, cette fois dans le Pacifique sud. L'île du Tutuila, qui possède un excellent mouillage, le port de Pago-Pago, utilisé depuis plusieurs années déjà comme dépôt de charbon par les États-Unis, devenaient leur propriété.

Ces nombreuses acquisitions permettaient aux États-Unis d'être à l'avenir maîtres dans le Pacifique. En cas d'hostilités, cependant, l'isthme de Panama, en empêchant le passage rapide de leurs flottes d'un océan à l'autre, serait pour eux une gêne considérable. Elle a été ressentie, quoique à un faible degré, pendant la guerre espagnole. M. McKinley n'a cessé de rappeler au Congrès la nécessité du percement de l'isthme, et il a fait lui-même ce qui était en son pouvoir pour faciliter la construction d'un canal interocéanique. Par un ancien traité qui remonte à 1850, les gouvernements de Washington et de Londres s'étaient engagés réciproquement à ne pas construire sous leur contrôle exclusif de canal dans l'Amérique centrale. Cette sorte de condominium éventuel froissait les Américains, qui voulaient posséder le canal en toute propriété, le considérant comme leur « troisième frontière maritime ». Le président profita des embarras où la guerre du Transvaal mettait l'Angleterre pour obtenir d'elle l'abrogation de cette clause gênante. Le traité Hay-Pauncefote, signé le 4 février 1900, qui remplaçait le traité Clayton-Bulwer, permettait aux États-Unis de construire seuls le canal, stipulant simplement que sa neutralité serait régie par les règles établies pour le canal de Suez. Le président, en envoyant ce traité au Sénat, déclarait qu'il lui paraissait impossible d'obtenir de plus grandes concessions de l'Angleterre. Le Sénat refusa cependant de le ratifier, soutenu en cela par une grande partie de la population qui veut que les

États-Unis ne consentent aucune servitude sur le canal, et proteste contre l'exhumation d'un traité que les modifications survenues depuis 1850 ont rendu caduc.

Ce dernier acte clôt pour le moment l'œuvre de M. Mac Kinley. Le domaine des négociations diplomatiques lui appartient en propre; il s'y est montré actif et audacieux. Au lendemain de la guerre, la population a applaudi aux résultats qu'il avait obtenus, et le Congrès a ratifié toutes ses acquisitions. A ceux qui demandaient, pendant les négociations définitives de la paix avec l'Espagne, l'abandon des Philippines, objectant que la République américaine s'engageait dans une voie dangereuse qui pouvait lui réserver bien des surprises, il a répondu en invoquant la grande notion du devoir. « Notre drapeau a été planté sur les deux hémisphères, et il y flotte, symbole de liberté et de justice, de paix et de progrès. Qui l'enlèvera aux populations qu'il abrite sous ses plis protecteurs? Qui osera l'abaisser?... Jusqu'à présent, nous avons accompli notre devoir. Est-ce maintenant, quand les résultats de la victoire sont écrits dans un traité de paix, que nous nous détournerons timidement des devoirs imposés à notre pays par ses propres actes? » Ces devoirs, quels sont-ils, sinon ceux qu'ont invoqués tous les peuples qui se sont laissé entraîner dans notre siècle par la politique coloniale? Apporter à des populations faibles et déshéritées la protection d'une nation puissante qui les couvre de son égide et les aide à s'élever dans la voie de la civilisation et du progrès : beau prétexte, trop beau, pour être entièrement vrai.

En réalité, M. McKinley impérialiste est le complément logique de M. McKinley protectionniste : dans ces deux rôles, il est toujours le porte-parole des intérêts industriels américains. C'est pour favoriser l'industrie qu'en 1888 il faisait campagne pour un tarif ultra-protectionniste; c'est pour lui assurer de nouveaux débouchés, lorsque certaines de ses branches s'aperçurent que le marché national devenait trop étroit pour elles, qu'il modifia sa politique protectionniste et accepta le principe des arrangements commerciaux; c'est la même idée qui lui a fait planter dans les deux hémisphères le pavillon étoilé. Les États-Unis suivent l'exemple de leur

ancienne métropole. Elle leur a enseigné qu'un peuple qui exporte et veut s'assurer un large marché extérieur doit, avant toutes choses, se rendre maître de la mer. Devenus puissance exportatrice, les États-Unis prennent leurs précautions pour l'avenir. Cuba, les Philippines, ce sont des marchés où l'on pourra toujours s'assurer, d'une manière directe ou indirecte, des avantages commerciaux particuliers. Pearl-Harbor, Guam, Manille, Tutuila, ce sont des stations navales qui permettront de dominer le Pacifique, de jouer un rôle prépondérant dans cette question d'Extrême-Orient qui sera le grand problème politique du XXe siècle, d'exiger des puissances européennes, si elles ont la témérité de dépecer la Chine, qu'elles n'en excluent pas les produits américains et, si cela devient nécessaire, donneront aux États-Unis la possibilité de prendre leur part du gâteau. Porto-Rico est la forteresse qui domine le golfe du Mexique, neutralise la Jamaïque et garde l'entrée du canal interocéanique du côté de l'Atlantique, comme Hawaï en garde l'entrée du côté du Pacifique. Mais avoir des stations navales ne suffit pas; aussi M. McKinley a-t-il poussé à l'accroissement de la marine militaire et demandé maintes fois le vote de subsides pour la marine marchande.

A voir ainsi groupés les résultats de la politique de deux années, et combien ils se complètent harmonieusement, l'idée s'impose que, depuis longtemps déjà, un plan se tramait dans l'ombre, à l'exécution duquel la question cubaine a fourni le prétexte. Grâce à elle, on a pu entraîner la population, vaincre sa répugnance pour la guerre, lui faire accepter comme une simple conséquence une politique de conquête qu'elle eût sûrement repoussée si on la lui avait présentée dans toute sa nudité. M. Cleveland avait opposé son veto à cette politique, refusant de faire le premier pas en annexant Hawaï. L'arrivée de M. McKinley à la présidence, la dictature exercée par le parti républicain grâce à sa majorité dans les deux chambres du Congrès, l'ont rendue possible : on en a hâté la réalisation. Donnera-t-elle les avantages que ses auteurs en espèrent? l'avenir le dira. En attendant, les États-Unis ont à résoudre quelques questions embarrassantes.

Ils ont à pourvoir au gouvernement de leurs nouvelles pos-

sessions, et cela n'est pas sans entraîner des difficultés au point de vue constitutionnel. Les auteurs de la Constitution avaient prévu l'accroissement continental des États-Unis. Ils n'avaient pas pensé qu'ils deviendraient puissance coloniale, et que la noble République qu'ils fondaient aurait un jour, tout comme les vieilles puissances aristocratiques d'Europe, des citoyens et des sujets. Mais la solution de ces difficultés appartient au Congrès; M. McKinley n'a abordé que très prudemment ce sujet dans ses messages, et il a signé sans difficulté les deux bills qui lui ont été soumis en avril et en mai derniers, concernant la situation politique et le gouvernement civil de Porto-Rico et de Hawaï.

Le gouvernement de Hawaï a été organisé comme un territoire, afin de donner satisfaction aux planteurs, qui voient ainsi leur sucre garanti à l'avenir contre toute imposition de droits à son entrée sur le sol des États-Unis. Les citoyens hawaïens sont donc devenus citoyens américains, et le nouveau territoire aura comme les autres un représentant au Congrès. On a conservé pour l'administration intérieure les organes créés par la constitution hawaïenne de 1894. Porto-Rico, au contraire, a été traitée comme une colonie. Le gouvernement sera exercé par un gouverneur, assisté d'un conseil exécutif, dont les membres, de même que le gouverneur, seront nommés par le président, et par une chambre de délégués élus. Les habitants de Porto-Rico seront seulement citoyens de l'île ; ils éliront un commissaire résident, qui représentera à Washington le gouvernement insulaire.

A Cuba, que leurs troupes occupent encore, les États-Unis n'ont pas toujours été d'accord avec les insurgés qu'ils ont aidés à conquérir la liberté, et ceux-ci ont trouvé parfois un peu rude l'amitié de leurs libérateurs. Après deux longues années, cependant, on s'apprête à créer un gouvernement civil, et dans quelques jours se réunira à la Havane une assemblée élue chargée d'élaborer la Constitution cubaine. Le point difficile est de savoir comment seront réglés les rapports futurs entre les États-Unis et l'île, que les premiers persistent à regarder comme leur pupille, et sur laquelle ils entendent bien exercer un protectorat étroit.

Aux Philippines, M. McKinley a déjà envoyé deux com-

missions chargées de se rendre compte sur place des besoins et des ressources de l'archipel. Comme pour Porto-Rico, on projette une forme de gouvernement colonial, mais le Congrès n'en a pas encore abordé la discussion. On continue à se battre dans l'Archipel : les Philippins refusent de se soumettre à ceux qui veulent les asservir après s'être servis d'eux pour détruire l'autorité espagnole, en leur promettant la liberté. La résistance inattendue rencontrée aux Philippines a été pour le président et son entourage la source de grosses préoccupations, et elle a failli coûter à M. McKinley sa réélection à la présidence.

IV

Le 20 juin dernier, la Convention nationale républicaine se réunissait à Philadelphie pour choisir le candidat du parti à l'élection présidentielle de novembre. La candidature de M. McKinley fut adoptée par acclamation. Le parti approuvait sans réserve la politique suivie par lui. Les républicains se refusaient à abandonner les territoires nouvellement conquis.

Quelques jours après, le 5 juillet, le parti démocrate tenait à son tour sa Convention nationale, à Kansas City. La plate-forme adoptée dénonçait avec véhémence l'impérialisme, et M. Bryan était élu une seconde fois candidat du parti.

Les débuts de la campagne furent apathiques; les politiciens, malgré les multiples ressources de leur esprit inventif, ne parvenaient pas à exciter la population. M. McKinley, retenu par le décorum que lui imposent ses fonctions, était réduit au silence; M. Roosevelt, le gouverneur de New-York, candidat à la vice-présidence, l'ancien colonel des fameux *rough-riders* de la guerre cubaine, le remplaçait sur l'estrade populaire, courant à son tour l'Union en tous sens pour gagner les votes des électeurs indécis. Pendant les dernières semaines, cependant, la fièvre électorale saisit la population, surexcitée, grisée par les innombrables discours des orateurs des deux partis, par les mille moyens ingénieux ou grotesques employés pour la séduire, l'hypnotiser, l'emballer en faveur de McKinley ou de Bryan.

L'hésitation des électeurs était bien naturelle. Réélire McKinley, leur disaient sur tous les tons les orateurs démocrates, c'est sanctionner la politique impérialiste, approuver la violation de la Constitution consommée par les républicains, lancer les États-Unis dans une voie pleine de périls. « Nous affirmons, — disait la plate-forme démocrate, — qu'aucune nation ne peut longtemps rester à la fois république et empire, et nous avertissons le peuple américain que l'impérialisme à l'extérieur conduira promptement et inévitablement au despotisme à l'intérieur. »

La défense de M. McKinley sur ce terrain était difficile. Ses partisans ne pouvaient cacher les charges que la politique poursuivie par lui devait faire peser sur le pays. N'avait-il pas dû demander déjà l'augmentation de l'armée permanente, l'accroissement de la marine? Comment soutenir sérieusement qu'on n'avait pas élargi encore, et singulièrement, l'interprétation de la Constitution? On avait abandonné la vieille doctrine que « la Constitution suit le drapeau », pour donner au Congrès une autorité despotique sur des territoires qu'aucun lien ni physique, ni de race ne rattache à l'Union et où l'élément américain ne sera jamais qu'en minorité.

Les républicains se défendaient en invoquant l'exemple des autres nations, la nécessité pour les États-Unis de ne pas demeurer stationnaires, les obligations morales que leur impose envers des peuples faibles leur état de richesse et de haute civilisation. Et ils s'efforçaient de présenter leur politique sous un aspect modeste. On les appelait impérialistes; à coup sûr ce grand mot ne leur était pas applicable : que faisaient-ils, sinon assurer prudemment l'expansion naturelle de l'Union? Sans l'attitude encourageante des démocrates à leur égard, il y a longtemps qu'Aguinaldo et ses partisans auraient mis bas les armes, et que le calme serait rétabli aux Philippines.

Mais la guerre du Transvaal et la question chinoise vinrent causer de nouveaux embarras à M. McKinley. Le gouvernement de M. Krüger avait adressé un appel aux États-Unis pour demander leur intervention auprès de l'Angleterre. En tout autre temps, le président eût parlé sans crainte en faveur de cette poignée de braves luttant jusqu'à la mort pour la

défense de leur liberté, mais il était lié. Pouvait-il froisser le gouvernement anglais dont l'attitude sympathique pendant la guerre espagnole lui avait permis d'exécuter son plan sans encombre? Il dut donc laisser écraser les Boers sans faire entendre une parole de protestation, oubliant, comme les nations d'Europe, l'adhésion qu'il avait donnée au nom de son pays au traité de La Haye. En Chine, peu désireux d'entreprendre une nouvelle expédition, M. McKinley conservait une attitude expectante, et se proposa pour être l'intermédiaire entre la Chine et les puissances européennes, espérant bien que ce rôle d'honnête courtier ne serait pas sans profit.

Heureusement pour M. McKinley, la situation de ses adversaires était également embarrassée. Malgré les objurgations des membres du comité-directeur de son parti, M. Bryan avait exigé la réaffirmation dans la plate-forme de l'adhésion au principe de la libre-frappe de l'argent, et cette attitude effarouchait le monde des affaires qui redoutait de courir une seconde fois l'aventure à laquelle le pays avait heureusement échappé en 1896. Même l'attitude de M. Bryan à l'égard de la politique extérieure n'était pas sans ambiguïté. Il avait demandé aux sénateurs démocrates de n'apporter aucune modification au traité de paix avec l'Espagne, et c'est grâce à son intervention que l'opposition faite aux clauses concernant l'annexion de territoire avait été surmontée. Il n'entendait pas abandonner les îles conquises; tout ce qu'il voulait, c'était substituer à l'administration directe aux Philippines, le protectorat; il reconnaissait d'ailleurs la nécessité de retenir une station navale dans ces îles, et faisait choix pour cette station de la baie de Manille. Les électeurs pouvaient se demander si l'entente sur ce point serait aisée avec les Philippins, et si, au fond, la politique extérieure des démocrates différerait autant qu'ils voulaient bien le dire de celle des républicains.

Ces ambiguïtés, autant que la prospérité industrielle et commerciale de ces dernières années, témoignée par l'élévation des prix, l'augmentation des salaires, les chiffres extraordinaires des exportations, ont servi M. McKinley et décidé les électeurs hésitants à se rallier à sa candidature.

Le vote du 6 novembre assure sa réélection. Le chiffre des

suffrages populaires exprimés pour les candidats en présence n'est pas encore connu ; le nombre de voix acquis à M. McKinley dans le collège présidentiel est de 292 voix. C'est vingt et une voix de plus qu'il n'obtenait il y a quatre ans. L'élection présidentielle définitive n'aura lieu qu'en janvier prochain, mais les délégués que les électeurs viennent de choisir recevant, en vertu de la coutume, un mandat impératif, le vote final ne laisse place à aucune surprise. M. McKinley présidera donc pendant quatre années encore aux destinées du peuple américain.

Porter un jugement sur un homme alors que sa carrière n'est pas encore achevée est difficile et embarrassant. L'étude de la vie et des actes de M. McKinley jusqu'à ce jour permet du moins de se former une opinion sur lui. L'homme privé nous échappe, mais ses adversaires, comme ses admirateurs, sont unanimes à reconnaître qu'il est irréprochable. Comme homme politique, M. McKinley ne nous paraît pas avoir une bien grande envergure, et il ne mérite certainement pas le surnom de « Napoléon américain », qu'une vague ressemblance avec le grand conquérant lui a fait donner autrefois. Son succès a été dû à sa fidélité à son parti, d'abord, chose importante en Amérique, où la plus grande discipline est exigée par les chefs, puis, en soutenant une politique ultra-protectionniste, il s'est trouvé défendre des intérêts privés considérables. Il s'est fait inconsciemment, et en croyant de bonne foi ne travailler que pour son pays, le soutien des trusts et des richissimes industriels auxquels sa politique assurait des bénéfices considérables. Ce sont eux qui ont soutenu sa candidature en 1896, qui ont alimenté les coffres du parti républicain cette année pour assurer sa réélection. Un grand industriel de l'Ohio, Marcus A. Hanna, homme nouveau dans la politique, il y a quatre ans, a dirigé du côté républicain les deux dernières campagnes présidentielles. M. McKinley a été le prisonnier de ce groupe, et des indiscrets ont laissé entendre, et la chose paraît fort vraisemblable, que, sous sa présidence, « l'homme à la barre » — *the man at the helm* — recevait la direction à suivre plutôt qu'il ne la donnait lui-même.

Quoi qu'il en soit, sa première présidence marquera une époque dans l'histoire des États-Unis ; son nom sera lié au souvenir de leur avènement comme « puissance mondiale ». Serait-il vrai que cette évolution fût inévitable ? Après avoir peuplé les immenses territoires qui s'étendent de l'Atlantique au Pacifique, la nation américaine se devait-elle de porter sur d'autres rivages le drapeau étoilé ? Ces intérêts égoïstes que nous avons vus à l'œuvre n'ont-ils agi que comme de simples ferments, se bornant à hâter cette évolution, et à faciliter le développement de ces idées, latentes chez tous les peuples ? L'histoire fera-t-elle gloire à M. McKinley d'avoir, en homme d'État prévoyant et sagace, jeté les bases d'une Plus-grande-Amérique ? Lui reprochera-t-elle, au contraire, de n'avoir pas eu le courage de s'élever contre des idées dangereuses, d'avoir sacrifié la paix de son pays aux désirs de lucre et d'ambition d'une petite poignée d'hommes ? L'avenir répondra à ces questions. Il serait d'autant plus imprudent de vouloir préjuger sa réponse, que, dans les quatre années pendant lesquelles il va encore demeurer à la Maison Blanche, M. McKinley pourra accentuer ou modérer sa politique et en modifier grandement le caractère.

ACHILLE VIALLATE

CHANTS D'AUTOMNE

I

PENSÉES DU SOIR

Accoude-toi ce soir, mon âme, à la fenêtre :
Déjà la nuit s'approche à pas silencieux,
La divine douceur des choses nous pénètre,
Et l'on ne pense plus, mais comme on rêve mieux!

Le soleil, disparu derrière la colline,
Laisse traîner au ciel des reflets orangés,
Et la brise qui naît dans le jour qui décline
Pousse vers l'occident des nuages légers.

L'angélus grave et doux, plein de tendres reproches,
Frissonne longuement dans le cristal de l'air,
Et parfois, se mêlant aux voix pures des cloches,
Des vols blancs de ramiers passent dans le soir clair.

Et, devant la beauté du couchant qui rougeoie,
Tous mes espoirs brisés renaissent plus fiévreux :
Ne vais-je pas enfin connaître un peu de joie?
Mon Dieu! qu'il serait bon de me sentir heureux!

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement sous ce titre : *L'Aube*.

Cette heure a tant de paix, toute cloche qui tremble
Agite de frissons si doux le cœur humain,
Le bonheur aujourd'hui passe si près qu'il semble
Que je pourrais l'atteindre en étendant la main.

Et pourtant je ne sais quel trouble vain m'obsède!
J'entends les eaux chanter et les branches frémir.
Tout palpite. Les fleurs s'ouvrent dans l'ombre tiède :
Mon âme ne peut-elle enfin s'épanouir?

Pour avoir trop souvent, lâchement égoïste,
Laissé mon propre cœur se plaindre dans mes vers,
Faut-il qu'à tout instant désormais je m'attriste
De toute la tristesse éparse en l'univers?

Ou bien, aurais-je tant rêvé l'inaccessible,
Dédaignant la joie humble et simple, qu'à présent
Il entre dans ma vie une part d'impossible,
Et ne saurais-je plus goûter d'un cœur paisible
La tranquille douceur de la nuit qui descend?

II

REGRET D'AVRIL

Voici qu'avril vient de renaître :
D'autres songent à leurs amours ;
Mais quelle est au fond de mon être
Cette voix qui pleure toujours?

D'où vient qu'en tous lieux, à toute heure,
Malgré le printemps et l'été,
Cette voix dolente qui pleure
Et qui s'obstine ait persisté?

Quel est ce regret monotone,
Si vague, si triste, si doux?
Pourquoi cette plainte?... L'automne,
L'automne serait-il en nous?

III

AU CŒUR DE LA FORÊT

J'ai suivi, recherchant l'ombre opaque et la paix,
L'étroit sentier qui fuit sous les chênes épais,
Puis, me trouvant au cœur de la forêt déserte,
Je me suis arrêté dans l'obscurité verte.
Rien ne frissonne. L'air est calme absolument.
Chaque feuille qui tombe est un événement,
Et les rameaux, que nulle brise ne balance,
M'enveloppent de solitude et de silence.
Peu à peu toutefois, dans ce calme profond,
Je distingue le sourd bruissement que font
Les êtres inconnus qui rôdent sous la mousse.
J'aime tout ce qui vit, qui palpite et qui pousse.
Je découvre en mon cœur des respects infinis
Pour les insectes, pour les fleurs et pour les nids
J'entends sourdre la vie, et j'éprouve à l'entendre
Je ne sais quelle joie inexprimable et tendre.
Et que de fois, mon Dieu! me suis-je dit combien
Il serait doux et bon de ne penser à rien,
D'écouter, étendu sous les branches obscures,
Frémir le vague instinct des moindres créatures,
De laisser s'entr'ouvrir mon cœur, de me livrer
Tout entier au bonheur d'être et de respirer,
D'attendre qu'en mon âme une part s'insinue
De toute cette vie inquiète, inconnue
Qui s'éveille et s'émeut dans l'ombre çà et là!...
Et je ressens un peu, ce soir, de tout cela.

IV

L'HEURE GRAVE

Les douces heures ralenties
Sourient et meurent tour à tour.
L'automne passe. L'autre jour,
Les hirondelles sont parties.

Et la gravité du moment
Est bonne à l'âme qui s'oublie,
Et j'aime sa mélancolie
Favorable au recueillement.

J'ai longtemps laissé ma pensée
Flotter sur l'aile du désir;
Mais, ce soir, je veux ressaisir
Toute mon âme dispersée.

Ce soir, la grande paix du ciel
Me verse sa douceur suprême.
Je veux, en rentrant en moi-même,
Rentrer dans l'ordre universel.

Les parfums, les couleurs, les roses
Ont trop souvent su me charmer :
Si j'allais oublier d'aimer
Pour avoir aimé trop de choses !

Aussi je veux m'examiner
Dans la paix de cette heure tendre,
Puisqu'il faut savoir se reprendre
Avant de pouvoir se donner.

V

L'ADIEU

C'est le dernier reflet de l'automne. Demain
La brise effeuillera les roses du chemin.
L'âme obscure des fleurs passe en tiédeurs soufflées,
Et l'adieu du soleil traîne par les allées.
Aussi, viens, lente, lasse et frileuse. Les cieux
Mirent leur clarté pâle au miroir de tes yeux,
Et le charme attendri de ce beau soir te donne
Je ne sais quelle grâce adorable d'automne.
Ne parlons plus. Restons côte à côte. Des voix
Meurent dans le lointain; l'heure rêve; nos doigts
S'entremêlent un peu tremblants de douces fièvres...
Et je baise ce soir l'automne sur tes lèvres.

VI

RÊVERIE

Dans le calme du soir divin,
Tu rêves, tu rêves sans fin,
Et moi je t'observe en silence.

Parfois au fond de tes yeux gris
Un rayon passe, et tu souris
Toute fraîche d'inconscience.

Tu sembles ne penser à rien.
Oh! reste ainsi. Je sais combien
Les heures d'extase sont brèves...

Et laisse-moi, silencieux,
Regarder fleurir dans tes yeux
Le jardin secret de tes rêves.

VII

PAYSAGE FROID

Là-bas, visible à peine au bord du coteau noir,
Un village s'endort dans le trouble du soir.
Le triste vent d'hiver, traîneur de feuilles mortes,
Pleure le long des murs et fait trembler les portes,
Et les hommes au coin du feu restent blottis,
Sentant que la nature a pitié des petits.
Au dehors, une antique église où des lumières
Meurent, des potagers adossés aux chaumières,
D'étroits jardins, plantés d'arbres nus, que parfois
Entourent humblement des barrières de bois,
De vieux hangars, fermés de planches et de toiles,
Frissonnent vaguement sous le ciel sans étoiles.
Et l'ombre cependant peu à peu s'épaissit.
Elle monte, lugubre et lente; et comme si
Certains soirs, devinant la détresse où nous sommes,
Les choses partageaient les angoisses des hommes,
Les maisons, que la nuit a l'air de rapprocher,
Se resserrent dans l'ombre autour du vieux clocher.

VIII

VOYAGES

Tristesse des départs! Tristesse des voyages!...
Le train file à travers la nuit. Les paysages
Se succèdent en un déroulement sans fin.
Des arbres fuient; des monts se dressent; un ravin
Se creuse; une forêt bruit, lugubre, immense...
Puis indéfiniment la plaine recommence,
Et, tristes, des étangs s'allongent sous les cieux.

Tout à coup, au milieu d'un champ morne mes yeux
Qu'attire dans la nuit une pâle lumière,
Voient en passant l'intérieur d'une chaumière.
Et cette vision d'êtres dont je surprends
La vie intime émeut mon âme. — Enfants, parents
De retour de l'école ou rentrés des prairies,
Se rassemblent autour des assiettes fleuries.
Je les vois réunis, doux, confiants, heureux,
Oubliant qu'au dehors la nuit plane sur eux.
Je compare leur humble existence à la nôtre,
Et la vie, aperçue ainsi, m'apparaît autre.
J'en découvre si bien le sens grave et sacré
Que plus tard, bien souvent, je me rappellerai
Ces êtres entrevus à travers la fenêtre...
Et je les aimerai toujours sans les connaître.

Et le train fuit. Ici des canaux, des chemins,
Me révèlent l'effort et le travail humains.
Ici des toits moussus, blottis sous la ramée,
Laissent monter encor des rubans de fumée.
De toutes ces maisons, vagues sous le ciel lourd,
Des hommes sortiront demain au petit jour,
Pour faucher la luzerne ou labourer la friche.
Et je songe à la vie obscure, mais si riche,
De tous ceux qui sont nés et qui mourront ici.
Que d'amours, que de deuils dont je n'eus point souci

Comme je suis petit, comme la terre est grande!
Ces vignes, ces vergers, ces blés, je me demande
Qui les sema, qui les planta, qui les tailla...
Et je voudrais pleurer, ce soir, de tout cela.

O tristesse! Départs! Retours! Adieux! Attentes,
La nuit, dans les grands halls, pleins d'ombres palpitantes,
Où des voyageurs las regardent, effarés!
Tristesse de voir fuir les coteaux et les prés,
De se perdre en un coin, d'être une chose morte
Qu'une force invincible, inconsciente, emporte
Vers la ville, là-bas, qui nous guette, Paris!
Tristesse des réveils dans le petit jour gris!
En ai-je assez connu, mon Dieu, de ces voyages?
D'abord, on suit aux cieux la fuite des nuages,
On se redit les vers des poètes aimés,
Puis on reste à rêver longtemps, les yeux fermés.
On revoit le village et la petite gare
D'où l'on partit un jour, si naïf. On compare
L'homme qu'on rêva d'être et celui que l'on est.
Ce soir, tout mon passé se ranime et renaît
Dans la lucidité de ma longue insomnie.
Je me sens seul, perdu dans la nuit infinie,
Je sens que chaque instant m'éloigne encor des miens.
Puis, mon rêve flottant ailleurs, je me souviens
Que d'autres sont heureux dans leur humble chaumière,
Et je revois longtemps la petite lumière...

Quel est le tourbillon qui nous emporte ainsi?
Faut-il donc toujours fuir, sans arrêt, sans merci,
Toujours partir, toujours marcher, sans jamais prendre
Le temps de réfléchir, de vivre et de comprendre?
Dans tous les lieux du monde où j'ai frémi d'émoi
Dois-je laisser un peu de moi-même après moi,
Faut-il que lentement mon cœur se désagrège,
Qu'il s'émiette toujours davantage, et pourrai-je,
Après tant de retours, d'adieux et de départs,
En réunir un jour tous les morceaux épars?

ANDRÉ DUMAS

MONTES LE MATADOR

— Oui! je vais mieux, et le docteur dit que je l'ai échappé belle, une fois de plus, — comme si j'y tenais!... Et, tout le temps qu'a duré la fièvre, vous êtes venu tous les jours me voir, à ce que dit ma nièce, et vous m'avez apporté cette boisson fraîche qui chassait le feu de mes veines et me permettait de dormir. Vous pensiez aussi, je suppose, comme le docteur, que j'allais vous échapper, ah! ah!... et que vous n'entendriez jamais le vieux Montes vous conter ce qu'il sait des courses de taureaux — ce que vous ne savez pas... Ou, peut-être, c'était par bonté? Cependant, pourquoi, vous, étranger et hérétique, seriez-vous bon pour moi? Dieu sait!... Le docteur prétend qu'il ne reste guère de vie dans ma carcasse; vous devez quitter l'Espagne cette semaine, avant la fin de la semaine, avez-vous dit, n'est-ce pas?... Eh bien! alors, je ne vois pas d'inconvénient à vous conter mon histoire.

» Il y a trente ans, j'avais bien souvent envie de la dire, mais je ne connaissais personne à qui me fier. Quand cette marotte fut passée, je me promis que jamais je ne la divulguerais; mais, comme vous allez partir au loin, je veux bien vous la dire, si vous jurez par la Vierge que vous ne la répéterez à personne, du moins jusqu'à ce que je sois mort. Vous allez le jurer, n'est-ce pas, assez facilement? Tout le

monde le ferait! Mais, du moment que vous partez, peu importe... D'ailleurs, vous ne pouvez rien faire maintenant; personne n'y peut rien, nul jamais n'aurait pu rien y faire! Et puis, ils ne voudraient pas vous croire si vous le leur disiez, les imbéciles...

» Mon histoire vous en apprendra plus sur les courses de taureaux que n'en savent Frascuelo, Mazzantini, ou bien — oui! — Lagartijo lui-même... Est-ce qu'il n'y avait pas des Frascuelo et des Mazzantini de mon temps? Des douzaines! Avec de l'entraînement et de la pratique, et en le tenant à l'écart du vin et des femmes, vous aviez un Frascuelo par millier de laboureurs. Mais un Montes ne se trouve pas tous les jours, même en cherchant dans toute l'Espagne... A quoi servirait de se vanter? Je n'ai jamais eu de gloriole quand j'étais à l'œuvre : l'acte accompli parle — plus fort que les mots... Pourtant, je crois que personne n'a jamais pu égaler mon travail, car j'ai lu dans un journal, une fois, le récit d'une chose que j'ai faite souvent, et celui qui l'avait écrit prétendait que c'était incroyable. Ah! ah! incroyable pour les Frascuelo et les Mazzantini et les autres, qui savent tuer un taureau et qu'on appelle *espadas*... Oh! oui, des taureaux si éreintés qu'ils ne peuvent lever la tête... Vous ne vous doutiez pas, quand vous me parliez de Frascuelo et de Mazzantini, que je les connaissais. Je connaissais tout d'eux avant que vous m'en parliez... Je sais ce qu'ils font, bien que je n'aie pas remis les pieds dans une arène depuis plus de trente ans... Bon! je vais vous conter ça, je vais vous conter ça — si j'en ai encore la force.

Le vieillard prononça ces derniers mots à voix basse, comme se parlant à lui-même; puis il se renfonça dans son fauteuil et resta un moment silencieux.

Il me faut dire maintenant quelques mots à mon sujet et parler des circonstances qui m'avaient amené à rechercher Montes.

Je parcourais l'Espagne depuis un certain temps. Dès le premier abord, j'avais éprouvé pour le pays et les habitants une vive sympathie, et nul ne peut aimer l'Espagne et les Espagnols sans s'intéresser aux courses de taureaux, tant ce

genre de sport est caractéristique de ce peuple et, en soi-même, excitant. Je m'étais mis à l'étudier très sérieusement, et, lorsque j'en vins à connaître les meilleurs toréadors, Frascuelo, Mazzantini et Lagartijo, et que je les entendis parler de leurs services, je commençai à comprendre quelle habileté et quel courage, quelle sûreté d'œil, de main et de cœur ces jeux demandent. C'est en m'intéressant aux choses de ce sport que j'appris l'existence de Montes. Il avait laissé un nom si fameux que, trente ans après qu'il eut quitté la scène de ses triomphes, on parlait encore fréquemment de lui. On se le serait rappelé plus avantageusement, sans doute, si les faits qu'on lui attribuait avaient été moins ahurissants. C'est Frascuelo qui m'apprit que Montes vivait encore et qu'il habitait Ronda.

— Montes ? Mais je peux vous renseigner sur Montes. Vous voulez dire le vieil *espada* qui avait, dit-on, coutume de tuer le taureau dès la première charge dans le cirque — comme si quelqu'un pouvait faire ça !... Oui, je peux vous parler de lui. Il a dû être fort habile, car un vieil *aficionado* que je connais jure qu'aucun de nous ne serait digne d'être de sa *cuadrilla*. Toutes ces vieilles gens sont comme ça... et je ne crois pas la moitié de ce qu'ils racontent sur Montes .. Je veux bien qu'il ait été assez bon à son époque, mais il y a aujourd'hui des toréadors tout aussi adroits que ceux de jadis. Je me suis trouvé à Ronda, il y a quatre ans, et je suis allé voir Montes. Il habite seul, hors la ville, une jolie petite maison, n'ayant pour prendre soin de lui qu'une femme, une de ses nièces... Vous savez qu'il est né à Ronda. Il n'a pas voulu causer avec moi : il m'a regardé et s'est mis à rire, le vaniteux petit bancroche !

— Vous ne croyez pas, alors, en dépit de ce qu'on dit, qu'il était meilleur que Lagartijo ou Mazzantini, par exemple ?

— Non, je ne le crois pas... Sans doute, il a dû en savoir plus long qu'eux, et ça n'est pas bien difficile, car ni l'un ni l'autre n'en sait bien long... Mazzantini est un bon *matador* parce qu'il est très grand et très fort, ce qui lui donne l'avantage. Pour cela aussi, les femmes l'aiment, et, quand il rate son coup et recommence, on lui pardonne... Il n'en était pas de même à mes débuts. Il y avait encore des *aficionados*

alors, et, si vous faisiez quelque faute, on se mettait à vous bafouer et vous étiez bientôt obligé de quitter l'arène sous les huées. Maintenant, la foule n'y connaît plus rien et elle ne veut plus suivre ceux qui savent... Lagartijo? Oh! il est très vif et très hardi, et les femmes et les enfants aiment ça aussi, mais il est ignorant et il ne connaît rien des taureaux. Quoi! il a été blessé plus souvent dans ses cinq ans que moi dans mes vingt! C'est là une assez jolie preuve... Montes a dû être très habile, car il est de très petite taille et je ne pense pas qu'il ait jamais été d'une grande force physique; de plus, il était boiteux, presque dès le début, m'a-t-on dit. Je ne doute pas qu'il ait pu enseigner leur métier à Mazzantini et à Lagartijo, mais ça ne veut pas dire grand'chose... Il a dû gagner beaucoup d'argent, pour avoir pu vivre retiré depuis lors. Et dans ce temps-là, ou même quand j'ai commencé, on n'était pas payé comme on l'est maintenant.

C'est tout ce que je savais de Montes quand, au printemps de 188..., je me rendis à cheval de Séville à Ronda, et, m'éprenant à première vue de la petite ville, je décidai de m'arrêter quelque temps à l'auberge de Polos. Ronda est bâtie, pour ainsi dire, sur un plateau isolé, fort élevé au-dessus de la mer et entouré de montagnes plus hautes encore. C'est un des lieux les plus singuliers et les plus pittoresques du monde. Une rivière l'encercle presque entièrement et, en maints endroits, les falaises descendent à pic, comme un mur de trois ou quatre cents pieds de haut, du plateau jusqu'au fleuve. Rien de surprenant, par conséquent, si les Maures ont gardé Ronda après avoir perdu jusqu'au dernier pouce de terrain dans le reste de l'Espagne. Mes quartiers ainsi établis à Ronda, je fis, à pied surtout, des excursions quotidiennes dans les montagnes environnantes. Un paysan, avec lequel j'avais causé un instant, et qui m'indiquait un raccourci pour rentrer dans la ville, s'arrêta tout à coup et dit, en indiquant du doigt une petite cabane perchée sur un épaulement de la montagne devant nous :

— De là-bas, vous pourrez voir Ronda... C'est la maison où Montes, le grand *matador*, est né! ajouta-t-il, non sans un peu d'orgueil évidemment.

Ma conversation avec Frascuelo me revint aussitôt en mé-

moire, et je me mis dans la tête de faire la connaissance de Montes et d'avoir quelques entretiens avec lui. Le jour suivant, j'allai à sa maison, située juste hors la ville, en compagnie de l'*alcalde*, qui, après m'avoir présenté, nous quitta. Au premier coup d'œil, l'homme m'intéressa. Il était petit — cinq pieds, trois ou quatre pouces ($1^{m},60$ environ) — bien proportionné et solidement musclé. Il me parut avoir dans les veines du sang maure. Son teint était très sombre et sa peau tannée; les traits accentués, le nez pointu et fureteur, les narines étonnamment mobiles, le bas du visage fermement dessiné et résolu. Sa chevelure et sa moustache épaisse étaient d'un blanc de neige, ce qui, avec les rides profondes du front, du coin des yeux et de la bouche, lui donnait un air d'extrême vieillesse. Il semblait aussi se mouvoir avec une certaine difficulté, sa claudication, comme il me l'a dit plus tard, étant compliquée de rhumatisme. Lorsqu'on regardait ses yeux, cette apparence de vieillesse s'évanouissait. Ils étaient larges et noirs, et plutôt allongés qu'arrondis : rien de merveilleux, aurait-on pu dire au premier abord. Mais, quand il s'animait, ses yeux soudainement devenaient ronds et intensément lumineux. L'effet était saisissant. On aurait cru que toute la puissante vitalité de l'homme s'était réfugiée dans ces globes étincelants et prodigieux : ils rayonnaient de courage, d'énergie et d'intelligence. Puis, dès que son humeur se calmait, la lueur quittait ses yeux qui reprenaient leur aspect ordinaire, tandis que sa vieille petite figure, ridée et ratatinée, revêtait à nouveau son ordinaire expression, rusée, irritable et lasse.

Il y avait tant à lire sur cette face, tant de courage, tant de mélancolie, tant de pénétrante intelligence que, malgré une réception rien moins que flatteuse, je retournai mainte et mainte fois à la petite maison. Un jour, la nièce m'annonça que Montes était dans son lit, et, d'après la description qu'elle me fit de son mal, je supposai qu'il souffrait d'une attaque de malaria. Mon hypothèse fut confirmée par le docteur qui le soignait et que je connaissais. Naturellement, je fis ce que je pus pour le vieillard, et c'est à cause de cela qu'après sa guérison, il me reçut avec bonté, et se décida enfin à me raconter l'histoire de sa vie.

— Autant que je commence par le commencement, dit Montes. Je suis né près d'ici, il y a environ soixante ans... Vous pensiez que j'étais plus vieux que cela. Ne le niez pas. J'ai vu votre surprise!... Mais c'est la vérité : de fait, je ne crois pas avoir encore soixante ans. Mon père était un paysan qui possédait en propre quelques acres de terrain et une chaumière.

— Je sais cela, fis-je, je l'ai aperçue l'autre jour.

— Alors, vous avez pu voir sur le flanc opposé de la colline le pâturage à bestiaux qui était la principale propriété de mon père... C'était un bon, un très bon pâturage... Ma mère était d'une classe plus élevée que mon père : elle était la fille du pharmacien de Ronda; elle savait lire et écrire, et elle lisait, je me rappelle, toutes les fois qu'elle pouvait en trouver l'occasion, ce qui n'était pas fréquent avec ses quatre enfants à soigner — trois filles et un garçon — et la maison à tenir. Nous l'adorions tous: elle était si gentille! Et puis elle nous contait des histoires merveilleuses, Mais je crois que j'étais son favori. Vous savez, j'étais le plus jeune et le seul garçon, et les femmes sont comme ça. Mon père était dur — du moins je l'imaginais — et je le craignais plus que je ne l'aimais; les filles s'accordaient mieux avec lui. Il ne causait jamais avec moi, comme il causait avec elles... Ma mère voulait m'envoyer à l'école et me voir devenir prêtre. Vers l'âge de six ans, elle m'avait appris à lire et à écrire. Mais mon père ne voulait pas en entendre parler. « Si tu m'avais donné trois garçons et une fille, je me souviens qu'il lui dit une fois, tu aurais pu faire ce que tu aurais voulu de celui-ci. Comme il n'y a qu'un garçon, il doit travailler et m'aider. »

» Aussi, quand j'eus mes neuf ans, je commençai à descendre au pâturage et à garder les taureaux tout le long du jour. Car, bien que le troupeau fût petit — vingt têtes environ seulement — il fallait constamment le surveiller. On gardait les vaches dans un enclos tout près de la maison; c'était ma tâche de m'occuper des taureaux dans le pâturage d'en bas. Naturellement, j'avais un petit cheval, car en Espagne on approche difficilement de pareils taureaux et ils ne peuvent être menés par un homme à pied... Je crois que vous ne comprenez pas; mais c'est assez simple. Les taureaux de mon père étaient

de bonne race, sauvages et forts; on les prenait toujours pour le cirque et on lui en donnait de bons prix. Il s'arrangeait généralement, chaque année, pour vendre trois *novillos* et deux taureaux de quatre ans. Et il n'y avait pas de marchandage, pas d'ennui. L'argent était toujours là pour cette qualité d'animaux... Toute la journée j'étais sur mon petit cheval ou prêt à monter dessus, gardant les taureaux. Si l'un d'eux s'éloignait par trop, je devais courir après et le ramener. Mais dans la grande chaleur du jour ils ne bougeaient guère, et je profitais de ces moments-là pour apprendre les leçons que ma mère me donnait.

» Ainsi se passa une couple d'années. Naturellement, pendant ce temps, j'arrivai à connaître passablement nos taureaux. Mais c'est une remarque de mon père qui me révéla d'abord que chaque taureau avait un caractère individuel, et qui me fit les étudier de près... Je devais avoir alors environ douze ans, et, cet été-là, j'en appris plus que dans les deux années précédentes. Mon père, bien qu'il ne m'en laissât rien voir, dut remarquer que j'avais acquis plus d'adresse à manier les taureaux, car, une nuit que j'étais couché, je l'entendis qui disait à ma mère : « Le petit bonhomme est aussi bon que n'importe qui, maintenant. »

» J'éprouvai quelque fierté de sa louange, et, depuis ce temps-là, je me mis en devoir d'apprendre tout ce que je pouvais sur nos taureaux... Peu à peu, je vins à connaître chacun d'eux beaucoup mieux que je ne réussis plus tard à connaître les hommes et les femmes!... Les taureaux, trouvai-je, étaient tout à fait pareils à des hommes, seulement plus simples et meilleurs : certains étaient d'un naturel doux et traitable ; d'autres étaient ombrageux et rusés. Il y en avait un noir qui était sauvage et farouche, mais bon au fond, tandis qu'il y en avait un, presque aussi noir, avec des cornes légères, efflanqué, auquel je ne me fiais jamais. Les autres taureaux ne l'aimaient pas, je le voyais bien, ils avaient tous peur de lui. Il était astucieux et méfiant et ne se mêlait jamais au troupeau ; il allait toujours paître seul, à l'écart, mais il était courageux pourtant. Cela, je le savais aussi bien que ses compagnons.

» Il fut vendu, ce même été, avec le noir, pour le cirque

de Ronda. Un dimanche soir, lorsque mon père et ma sœur aînée revinrent des arènes, — ma mère ne voulait jamais aller voir *los toros*, — ils étaient dans un état de surexcitation extraordinaire et ils commencèrent à raconter à ma mère comment l'un de nos taureaux avait attrapé le *matador* et l'avait lancé en l'air, et comment les *chulos* avaient eu toutes les peines du monde à dégager le *matador*. Alors je m'écriai : « Je sais lequel ! c'était Judas. » Car c'est ainsi que je l'avais baptisé, et, quand j'aperçus le regard surpris de mon père, je continuai tout confus : « Oui, le taureau aux cornes blanches. Juan, le noir, n'aurait pas été assez malin. » Mon père répondit seulement : « Le gamin a raison. » Mais ma mère m'attira contre elle et m'embrassa comme si elle avait craint... Pauvre mère ! je crois encore maintenant qu'elle prévoyait ou devinait quelque chose de ce qui devait arriver plus tard...

» Ce fut l'été suivant, je pense, que mon père s'aperçut pour la première fois de tout ce que je savais sur les taureaux. Voici dans quelle circonstance. Il avait beaucoup plu au printemps et, par conséquent, le pâturage était maigre, ce qui naturellement rendait les taureaux turbulents. Pendant l'été, le temps fut sans cesse incertain — des périodes de chaleur suivies d'ouragans — si bien que les animaux devinrent fort irritables. Un jour, il y avait de l'orage dans l'air, je me rappelle, ils me donnaient beaucoup de tourment, et cela m'ennuyait, car j'avais envie de lire. J'en étais à un récit très intéressant, dans le livre que ma mère m'avait donné le jour de la vente de nos taureaux. C'était une histoire sur Cervantes... Ah ! vous connaissez l'homme, — je veux dire le grand écrivain... mais c'était un grand homme aussi. L'histoire contait que, quand il échappa aux Maures, là-bas, à Alger, et revint à Cadix, une veuve vint le trouver pour savoir s'il avait rencontré son fils qui était aussi prisonnier, et, quand elle apprit que Cervantes avait vu son fils dans les chaînes, elle se lamenta sur les malheurs et la misère qui l'accablaient, tellement qu'à la fin Cervantes lui dit : « Allons, mère, ayez bon espoir, dans un mois votre fils sera ici avec vous. » Puis, le récit continuait : — comment Cervantes retourna en esclavage et combien le dey était heureux de le

ravoir, car il était très capable... Il demanda alors au dey que, puisqu'il était revenu de son plein gré, il voulût bien renvoyer à sa place le fils de la veuve, et le dey y consentit... Ce Cervantes était un homme...

» Eh bien, je lisais cet épisode et j'en croyais jusqu'au dernier mot, comme aujourd'hui encore, — car nul homme d'esprit ordinaire ne saurait inventer une histoire pareille, — et j'étais de plus en plus ému et désirais connaître tout ce qui concernait Cervantes. Je ne pouvais lire que lentement et avec difficulté, et j'avais peur que le soleil ne vînt à se coucher avant que j'arrive à la fin. Tandis que je lisais aussi laborieusement que je le pouvais, mon père descendit à pied et me surprit. Il détestait me voir lire, — je ne sais pas pourquoi, — et il se mit en colère et leva la main sur moi; mais j'évitai le coup en m'éloignant de lui. Il ramassa l'aiguillon et enfourcha mon petit cheval pour ramener un taureau qui s'était écarté. J'ai pensé depuis qu'avant de descendre au pâturage, il avait dû éprouver quelque gros ennui, car, bien qu'il sût parfaitement comment il fallait s'y prendre avec les taureaux, il ne le montra guère alors. Mon cheval était trop faible pour le porter aisément, mais il fit cependant comme s'il avait été bien monté. Ainsi que je l'ai dit, les taureaux étaient affamés et irrités, et mon père aurait dû le voir et ramener le taureau tranquillement et avec une grande patience. Mais non! il ne voulut pas lui permettre de tondre l'herbe un seul instant. A la fin, la bête se tourna contre lui. Mon père abaissa bel et bien l'aiguillon à la hauteur des épaules du taureau, qui continua de même, et le cheval put à peine se garer à temps: En un moment, le taureau avait fait demi-tour et se préparait à une nouvelle attaque, Mon père resta ferme sur le petit cheval et abaissa l'aiguillon. Je savais que c'était inutile et il le savait bien aussi; mais, comme il était en colère, il ne voulait pas céder. Aussitôt je me précipitai au-devant du taureau, l'appelant et montant lentement vers lui, tandis qu'il secouait la tête et piétinait le sol. Il était fort courroucé, mais il faisait parfaitement la différence entre nous et il me laissa m'approcher tout près de lui, sans se jeter sur moi; après quoi, il secoua la tête pour me montrer qu'il était fâché, et se mit bientôt à paître tranquillement. Au bout d'un

instant, je le laissai et revins vers mon père. Il était descendu de cheval et, pâle et tremblant il dit : « Es-tu blessé? — Non, répondis-je en riant, il ne voulait pas me faire de mal. Il a simplement montré sa mauvaise humeur. — Il n'y a pas dans toute l'Espagne, déclara mon père, un seul homme qui aurait pu faire cela! Tu en sais plus long que moi, plus long que n'importe qui! »

» Après cela, il me laissa faire tout ce que je voulais, et les deux années qui suivirent furent fort heureuses. D'abord, eut lieu le mariage de ma seconde sœur; puis vint le tour de l'aînée, et elles furent toutes deux bien mariées. Les taureaux se vendaient à bon prix, et mon père avait moins de besogne, puisque je pouvais m'occuper seul de tout le troupeau... Ce furent deux bonnes années! Ma mère semblait m'aimer de plus en plus chaque jour; elle me louait d'apprendre toutes les leçons qu'elle me donnait, et j'avais de plus en plus le temps d'étudier, à mesure que le troupeau me connaissait mieux... Mon unique chagrin était de n'avoir jamais vu les taureaux dans le cirque. Mais, quand je m'aperçus que mon père m'y aurait conduit volontiers et que c'était ma mère qui ne tenait pas à m'y voir aller, j'en pris mon parti, car je l'aimais tant!... Alors, tout d'un coup, je connus le chagrin. C'était à la fin de l'hiver, quelque semaines avant que j'eusse mes quinze ans, — je suis né en mars, je crois. — En janvier, ma mère avait pris froid, et, comme son état empirait, mon père alla chercher le docteur; puis son père et sa mère vinrent la voir, mais rien n'y fit. En avril, elle mourut... Je pensais que je mourrais aussi.

» Après sa mort, mon père commença à grogner et à se plaindre de la nourriture, du ménage, de tout. Rien de ce que faisait ma sœur n'était bien... Je crois qu'elle finit par se marier, dans le courant de l'été, parce qu'elle ne pouvait supporter ses reproches constants. En tout cas, elle tomba bien mal, sur un propre à rien qui avait deux fois son âge et qui la maltraitait continuellement... Un mois ou deux après cela, mon père, qui devait avoir cinquante ans, se remaria avec une jeune femme, la fille d'un laboureur qui n'avait pas un *douro*... Il me prévint de ses intentions, car la maison, disait-il, avait besoin d'une femme. Je suppose qu'il avait

raison. Mais j'étais trop jeune alors pour me préoccuper de telles choses, et j'avais eu trop d'affection pour ma mère : quand je vis la nouvelle femme de mon père, je ne l'aimai pas, et nous ne fîmes pas bon ménage ensemble...

» Pourtant, avant cela, au commencement de l'été qui suivit la mort de ma mère, j'assistai pour la première fois à une course de taureaux. Mon père voulut m'y emmener, et ma sœur aussi : j'y allai donc. Je n'oublierai jamais ce jour-là. Les *chulos* me firent rire : ils sautillaient tellement et prenaient, si inutilement, tant de soin de leur personne ! Mais les *banderilleros* m'intéressèrent. Leur travail nécessitait de l'adresse et du courage ; cela, je le vis du premier coup. Mais, quand ils eurent planté deux fois les *banderillas*, je sus comment ils faisaient, et j'étais convaincu que je pouvais faire tout aussi bien et mieux. Car le troisième ou le quatrième *banderillero* commit une faute. Il ne savait même pas de quel œil le taureau le regardait, de sorte qu'il s'effraya et ne réussit pas à bien planter les *banderillas* : à vrai dire, l'une resta pendue à l'épaule, et l'autre ne piqua pas. Quant aux *picadores*, ils ne m'intéressèrent pas du tout. Il n'y avait dans leur travail ni adresse ni science. C'était pour la foule, qui aime voir le sang et ne comprend rien. Alors vint le tour de l'*espada*. Ah ! cela me sembla beau ! Il savait son métier, pensais-je d'abord, et son travail exigeait de la science, de la dextérité, du courage, de la force — tout. J'étais vivement surexcité, et, quand le taureau, frappé au cœur, tomba sur les genoux et que le sang jaillit de ses naseaux et de sa bouche, j'applaudis et acclamai jusqu'à extinction de voix. Mais, avant la fin des courses, ce premier jour-là, je vis plus d'un *matador* commettre des erreurs. D'abord je croyais que je me trompais, mais bientôt la suite me donnait raison. Car un *matador* n'attendit même pas que le taureau fût d'aplomb quand il risqua son coup et le manqua... Ah ! je vois que vous ne savez pas ce que ça veux dire, — « le taureau d'aplomb » !

— Mais si, je devine en partie, mais je ne saisis pas exactement le sens. Voulez-vous me l'expliquer ?

— Eh bien, c'est très simple. Voyez-vous, aussi longtemps que le taureau se tient un sabot devant l'autre, ses omoplates se touchent presque, comme quand vous rejetez les bras en

arrière et que vous bombez la poitrine : c'est-à-dire, elles ne se rencontrent pas, mais l'espace qui les sépare n'est pas aussi régulier et, par conséquent, pas aussi large que quand les pieds de devant sont d'aplomb. Or, l'espace entre les omoplates n'est à aucun moment trop large, car il faut frapper de toutes vos forces pour que l'épée entame une peau épaisse d'un pouce, et traverse un bon pied de muscles, de tendons et de chair, pour aller jusqu'au cœur. Le coup n'est pas non plus un coup droit. Puis, il y a l'épine dorsale à éviter. Et l'espace qui sépare l'épine dorsale des épais cartilages des omoplates n'a jamais plus d'un pouce et demi, de sorte que si vous réduisez cet espace, ne fût-ce que d'un demi-pouce, vous augmentez considérablement vos difficultés. Et ce n'est pas là votre but !... Eh bien, tout ce que je viens de vous dire, je le devinai du premier coup. Aussi, quand je voyais que les pieds de devant du taureau n'étaient pas absolument d'aplomb, je savais que le *matador* était soit un maladroit, un manœuvre, ou alors très adroit et très fort. Une fois, il donna la preuve qu'il était un maladroit, car son épée glissa sur l'omoplate, et le taureau, relevant la tête, l'attrapa presque avec ses cornes. Alors, je sifflai et conspuai l'homme. Et tous les gens me regardèrent. Ce boucher s'y reprit cinq fois avant de réussir à tuer l'animal, et, à la fin, le plus ignorant même des spectateurs comprit que j'avais eu raison de le siffler. C'était un de vos Mazzantini, je suppose. »

— Non, dis-je. J'ai vu Mazzantini manquer deux fois son coup, mais jamais cinq. Ça, c'est trop !

— Eh bien, repartit tranquillement Montes, à celui qui essaie une fois et rate, il ne devrait jamais plus être permis de rentrer dans le cirque. Mais continuons. Cette première journée m'apprit que je pouvais être un *espada*. Le seul doute qui subsistait dans mon esprit avait trait à la nature des taureaux. Serais-je capable de comprendre de nouveaux taureaux, des taureaux provenant de troupeaux différents et de races différentes, aussi bien que je comprenais les nôtres ?... En rentrant, ce soir-là, je voulus en causer avec mon père; mais il trouvait que les courses avaient été très bonnes, et quand je me hasardai à lui indiquer les fautes qui avaient été commises par les *matadores*, il se mit à rire et, me pre-

nant le bras, il dit : « Il te faudra du biceps, avant que tu puisses tuer un taureau avec une épée — même si on te le tenait solidement attaché. »

» Mon père était très fier de sa taille et de sa force. Ce qu'il me disait paraissait raisonnable, et j'en vins à douter de moi. Alors, il amena la conversation sur ce que gagnaient les *matadores*. On leur donnait, disait-il, une fortune pour chaque journée de course. La paye même des *chulos* me semblait extravagante, et ce qu'un *banderillero* recevait devait être suffisant, selon moi, pour l'enrichir... La nuit, je repensai à tout ce que j'avais vu et entendu, et je m'endormis rêvant que j'étais un *espada*, le meilleur d'Espagne, riche et marié à une jolie fille aux cheveux d'or — comme rêvent les gamins.

» Le jour suivant, j'entrepris de m'exercer avec nos taureaux. D'abord, j'en taquinai un jusqu'à ce qu'il se mît en colère et me courût dessus : alors, comme un *chulo*, je fis un bond de côté. Après que j'eus pratiqué ce jeu plusieurs fois, j'essayai de ne m'écarter que le plus tard possible et seulement juste autant qu'il était nécessaire : car j'eus bientôt découvert le jeu de cornes propre à chacun de nos taureaux. Plus vieux est le taureau et plus lourds deviennent son cou et ses épaules, et, par conséquent, la courbe décrite par un vieux taureau est beaucoup plus petite que celle d'un jeune. Ce même matin, avant d'en finir avec cet exercice, je savais qu'avec nos taureaux, du moins, je pouvais battre tous les *chulos* que j'avais vus le jour précédent. Après cela, je me mis à calmer le taureau, ce qui fut quelque peu difficile, et, dès que j'eus réussi, je revins auprès de mon cheval pour lire et songer.

» Le lendemain, je m'amusai à jouer au *banderillero*, et je m'aperçus aussitôt que ma connaissance de l'animal était d'une importance extrême, car je savais toujours de quel côté bondir pour éviter la charge du taureau. Je savais de quelle façon il voulait frapper, à la manière dont il baissait la tête. Planter parfaitement les *banderillas* eût été pour moi un jeu d'enfant, du moins avec nos taureaux.

» Le travail du *matador* était plus difficile à expérimenter. Je n'avais pas d'épée. D'ailleurs, le taureau que je prétendais

tuer n'était pas assez fatigué et ne voulait pas rester tranquille. Pourtant, je m'obstinai à essayer. Ce jeu avait pour moi une fascination particulière... Quelques jours plus tard, muni d'un semblant de *capa*, j'attirai un taureau loin des autres. Alors je jouai avec lui jusqu'à ce qu'il fût fatigué. D'abord, je fis le *chulo* et j'évitai ses attaques d'un pouce ou deux seulement ; puis le *banderillero* : j'échappai à son coup de cornes et, au même moment, je le frappai au cou avec deux bâtons. Quand il fut fatigué, je m'approchai avec la *capa* et je vis que je pouvais faire de lui ce que je voulais, le tenir courbé ou d'aplomb, à mon gré. Car je sus en un instant que, règle générale, le taureau court sur la *capa* et non sur l'homme qui la tient. Il y a des taureaux, pourtant, qui sont assez malins pour charger l'homme.

» Pendant des semaines, je continuai ces exercices, si bien qu'un jour mon père manifesta sa surprise de l'apparence décharnée et misérable de nos taureaux. Pardi ! le pâturage nous servait de cirque depuis si longtemps !

» Après cela, je me risquai à faire le *matador* — le seul rôle qui avait quelque intérêt pour moi — sans fatiguer au préalable les taureaux. Alors commença une longue série d'expériences nouvelles qui, à force, firent de moi ce que je devins, — un véritable *espada* ; mais il serait difficile de vous les décrire.

» Car l'empire sur les animaux sauvages vient pour ainsi dire à l'homme par sauts et par bonds. Tout d'un coup, on s'aperçoit qu'on peut obliger un taureau à faire quelque chose qu'on n'aurait pu la veille. Tout cela, c'est affaire de connaissance intime de la nature de l'animal. De même que le berger reconnaît, m'a-t-on dit, entre mille, la physionomie d'un de ses moutons, — moi, pourtant je ne peux voir aucune différence entre des têtes de moutons qui sont toutes également stupides, — j'en vins de même à connaître les taureaux, à savoir parfaitement quels étaient la nature et le tempérament de chacun d'eux. C'est justement parce que je ne puis mieux vous expliquer comment j'acquis cette partie de ma science que je vous ai si longuement narré mes premiers pas. Mille autre détails qui m'étaient plus familiers que je n'ai pu vous le dire, se retrouveront à mesure que j'avance-

rai dans mon récit, et vous y croirez ou non, selon que cela vous dira.

— Oh ! répondis-je, vous m'avez expliqué toutes ces choses si nettement et vous avez jeté tant de clarté sur un si grand nombre de points obscurs pour moi que je croirai tout ce que vous me direz.

Le vieux Montes continua, comme s'il n'avait pas entendu ma protestation.

— Les trois années qui suivirent furent pour moi intolérables ; ma belle-mère me rendait mon antipathie avec usure et elle trouvait cent façons de me vexer et de me tourmenter, sans rien faire dont je pusse me plaindre. Au printemps de ma dix-neuvième année, je déclarai à mon père que j'avais l'intention d'aller à Madrid pour devenir *espada*. Quand il vit qu'il ne pouvait me persuader de rester, il me permit de partir. Nous nous quittâmes, et je m'en allai à pied vers Séville. « Pendant quelques semaines, je m'engageai aux arènes pour des besognes diverses, telles que donner à manger aux taureaux, aider à les séparer et ainsi de suite, et là je fis une connaissance qui devint plus tard un ami. Juan Valdera était de la *cuadrilla* de Girvalda, *matador* du type ordinaire. Juan venait d'Estramadure, et tout d'abord nous pouvions à peine nous comprendre ; mais il était bienveillant et insouciant, et je me pris pour lui d'une vive affection. C'était un bel homme, élancé, fort, élégant, avec des cheveux courts, sombres et ondulés, la moustache brune et de grands yeux noirs. Il m'aimait, je suppose, parce que je l'admirais et parce qu'aussi je ne me lassais jamais de l'entendre raconter ses bonnes fortunes, même avec de grandes dames. Naturellement, je lui fis part de mon désir d'entrer dans le cirque, et il me promit de m'aider à trouver une place à Madrid, où il connaissait maint personnage influent. « Tu pourras t'en tirer avec la *capa* ou même comme *banderillero*, me disait-il avec condescendance, mais tu n'iras jamais plus loin. Tu sais, pour être *espada* comme je le deviendrai, il faut avoir la taille et la force. » Et il cambrait son beau torse en émettant cette opinion.

» J'acquiesçais avec humilité, croyant sans doute que mon père et lui avaient raison, et je me demandais si j'aurais

jamais assez de force pour l'emploi d'*espada*. Bref, je mis de côté un peu d'argent et je réussis à me rendre à Madrid, tard dans la saison, trop tard pour les courses. Méditant mon affaire, je me décidai à chercher de l'ouvrage chez les forgerons, et enfin j'en trouvai. Comme je l'avais pensé, ce travail me fortifia beaucoup, et, au début de ma vingtième année, avec l'aide de Juan, je fus pris à l'essai, un dimanche, comme *chulo*.

II

« Je m'imaginais, continua Montes après une pause, que j'aurais dû être nerveux et agité pour ce premier dimanche, mais je ne le fus pas. J'étais seulement fort désireux de bien faire, afin d'être engagé pour le reste de la saison. Le forgeron, Antonio, chez lequel j'avais travaillé m'avait avancé de l'argent pour mon costume, et Juan m'avait mené chez un tailleur et s'était occupé de tout ; et ma dette envers Antonio et le tailleur me pesait. Bref, ce dimanche-là, ce fut d'abord un insuccès. Je suivis le cortège comme tout le monde ; puis, avec les *chulos*, je pris ma *capa* ; mais, lorsque le taureau s'élança sur moi, au lieu de me sauver comme les autres, j'enroulai la *capa* autour de moi, et, juste au moment où ses cornes allaient me toucher, je m'écartai d'un demi-pas à peine. Les spectateurs m'applaudirent, il est vrai, et je m'imaginais avoir fort bien fait, jusqu'à ce que Juan vînt vers moi et me dit : « Il ne faut pas parader comme ça. D'abord, tu te feras tuer à ce jeu-là, et puis vous autres, avec la *capa*, vous êtes ici pour harceler le taureau, pour le fatiguer afin que nous, les *matadores*, nous puissions le tuer. »

» C'était ma première leçon de jalousie professionnelle. Après cela, je me mis à détaler comme les autres, mais sans grand cœur à l'ouvrage. C'était selon moi inutile et stupide. De plus, d'après l'acrimonie et le dédain de Juan, je me sentais à peu près sûr de ne pas obtenir un engagement durable. Peu à peu, cependant, mon ardeur s'éveilla à mesure que je m'exerçais, et, lorsque entra le cinquième ou sixième taureau, je me résolus à le faire courir. C'était une bonne et

brave bête de taureau : je vis cela du premier coup. Il restait au milieu du cirque, excité, mais nullement en colère malgré toutes les *capas* qu'on agitait autour de lui. Aussitôt que vint mon tour, je courus à sa rencontre, beaucoup plus près de l'animal que les autres n'avaient cru prudent de s'avancer, et je le provoquai en secouant la *capa*. Immédiatement, il se précipita dessus; je le laissai me donner à travers l'arène une longue chasse, à laquelle je mis fin en m'arrêtant et le laissant s'acharner sur la *capa* que je tenais écartée de moi de la longueur à peine de mon bras. Pendant ce temps, je ne me retournai même pas pour lui faire face. Je savais qu'il s'acharnerait sur la *capa*, et non sur moi; mais la foule se leva et m'acclama comme si la chose était extraordinaire. Alors je fus certain que je serais engagé, et j'étais heureux. Seulement, Juan me déclara, quelques minutes après : « Tu te feras tuer, mon garçon, un de ces jours, si tu t'essaies à ce jeu-là. Ta vie sera courte, si tu commences par te fier au taureau. »

» Mais peu m'importait ce qu'il disait. Je croyais que c'était de sa part un avertissement amical et je ne me souciais que d'être engagé d'une façon permanente. Et, comme c'était à prévoir, les courses terminées, le directeur m'envoya chercher. Il fut plein de bienveillance et me demanda où j'avais travaillé auparavant. Je lui dis que c'était mon premier essai. « Ah! dit-il, s'adressant à un gentilhomme qui était avec lui. Je le savais bien, *señor duque*, un pareil courage provient toujours d'un... manque d'expérience, si je puis dire. — Non, répliqua le gentilhomme, que je sus plus tard être le duc de Medina Celi, le meilleur *aficionado* et l'un des hommes les plus nobles d'Espagne. Je n'en suis pas bien sûr. Pourquoi — continua-t-il, s'adressant à moi — êtes-vous resté le dos tourné au taureau ? — *Señor*, répondis-je, c'était un brave taureau, nullement furieux, et j'étais certain qu'il s'en prendrait à la *capa* sans faire la moindre attention à moi. — Eh bien, répliqua le duc, si vous savez cela et que vous n'ayez pas peur de risquer votre vie sur votre science, vous irez loin. Il faudra que je cause avec vous, quelque jour, quand j'aurai plus de temps. Vous pouvez venir me voir. Faites passer votre nom. je me souviendrai. »

» Il me fit un signe de tête, salua de la main le directeur et sortit.

» Le directeur me fit signer sur-le-champ un engagement pour la saison et me donna une avance de cent douros sur ma paye. Quelle soirée nous passâmes après cela, Juan, le tailleur, le forgeron et moi! Combien heureux et fier j'étais d'avoir pu acquitter mes dettes et d'avoir encore soixante douros dans ma poche après avoir régalé mes amis! Si Juan ne m'avait pas vexé de temps en temps par la façon dont il parlait de ma témérité, je leur aurais dit tout ce que je savais — mais je me tus. Je leur confiai seulement que j'étais engagé avec un salaire de cent douros par mois. « Penses-tu? fit Juan; allons, dis la vérité... cinquante? — Non, répétai-je, c'est cent. » Et je sortis l'argent. « Eh bien, cela prouve seulement ce que c'est que d'être de petite taille, jeune et imprudent. Et me voilà, moi, avec six ans d'expérience, second dans la *cuadrilla* de Girvalda et je n'ai guère davantage. »

» Pourtant, malgré tous ces petits mécomptes, en dépit même du fait que Juan dut partir de bonne heure pour aller retrouver « une charmante créature », comme il disait, cette soirée fut une des plus heureuses que j'aie jamais passé.

» Pendant la saison d'été, je travaillai tous les dimanches, et ma faveur s'accrut auprès des *Madrileños* et des *Madrileñas*; — avec celles-ci, pourtant, ce n'était pas à la façon de Juan. J'étais timide et jeune; de plus, j'avais dans l'esprit l'image d'une femme et je ne voyais personne qui lui ressemblât. Aussi, je continuai à étudier les taureaux, apprenant tout ce que je pouvais des différentes espèces et les observant dans le cirque. Puis, j'envoyais de l'argent à ma sœur et à mon père, et j'étais heureux.

» L'hiver, je demeurai une grande partie du temps avec Antonio. Chaque jour je travaillais pendant quelques heures pour me fortifier, et il finit, je crois, par savoir que j'avais le désir de devenir *espada*. En tout cas, dès après mes premiers succès avec la *capa*, il fut persuadé que j'arriverais à faire tout ce que je voudrais. Il répétait souvent que Dieu lui avait donné la force, et à moi l'intelligence, et qu'il eût souhaité seulement de pouvoir échanger quelque peu de sa force

contre un peu de mon intelligence. Antonio n'était pas d'un esprit très brillant, mais il avait bon cœur et bon caractère, il était dur à la besogne et ce fut le seul ami que j'aie eu... Que Notre-Dame donne le repos à son âme!

» Au printemps, quand le directeur me fit demander, je lui dis que je désirais être *banderillero*. Il parut surpris, m'expliqua que j'avais réussi avec la *capa* et qu'il valait mieux m'en tenir à cela pour au moins une saison encore. Mais je n'en démordis pas; alors il me demanda si je m'étais déjà exercé avec les *banderillas*, et où? Le directeur ne voulut jamais croire que je n'avais paru dans aucune arène avant de venir à Madrid. Je l'assurai que je me sentais sûr de pouvoir faire le travail. « De plus, ajoutai-je, j'ai besoin d'un salaire plus élevé », — ce qui n'était pas vrai, mais l'argument lui sembla décisif et il m'engagea à deux cents douros par mois, avec cette condition que, si les spectateurs l'exigeaient, je reprendrais parfois la *capa*.

» Il ne me fallut pas longtemps pour montrer aux *aficionados* de Madrid que je pouvais me servir des *banderillas* aussi bien que de la *capa*. Je les plantais où et quand je voulais. Car je m'aperçus, pendant cette saison, qu'il était facile de diriger à mon gré le taureau. Vous savez comment, avant de lui planter les dards, le *banderillero* doit exciter le taureau à lui courir dessus, cela pour que l'animal baisse bien la tête; il fait quelques pas en courant vers le taureau, en partie afin que la bête ne sache pas à quel moment relever la tête, et en partie afin de se jeter de côté plus facilement quand il est lancé à une bonne vitesse. Eh bien, à maintes reprises, je fis baisser la tête au taureau, et, marchant sur lui, je plantais les *banderillas;* à l'instant où il relevait violemment ses cornes, je m'écartais juste assez pour éviter le coup. C'était là un tour infiniment plus difficile que tout ce que j'avais fait avec la *capa*, et j'assurai ainsi ma réputation parmi les *aficionados* et auprès des *espadas* aussi, mais le troupeau ignorant des spectateurs préférait mon jeu de *capa*. La saison s'écoulait. Je fis maintes fois la fête avec Juan et, de temps à autre, je lui donnai de l'argent, parce que les femmes lui faisaient toujours dépenser plus qu'il n'avait. A partir de ce moment-là aussi, j'envoyai cinquante douros

par mois à ma sœur et autant à mon père, Car, avant la mi-saison, mon salaire fut porté à quatre cents douros par mois et mon nom était toujours mis sur les affiches. De fait, j'étais riche et le favori du public...

» Le temps passait; ma troisième saison à Madrid arriva, et ce fut le commencement de la fin. Personne jamais n'avait été plus content que moi lorsqu'on annonça que *los toros* reprendraient dans une quinzaine. Le dimanche d'ouverture, je suivais insouciant le cortège à côté de Juan, bien que j'eusse pu marcher immédiatement derrière les *espadas* si je l'avais voulu, quand soudain il me poussa du coude et dit : « Regarde là-haut! au second rang; voilà un visage pour toi. » Je levai les yeux et vis une jeune fille qui était le portrait de mes rêves, seulement beaucoup plus beau.

» Sans doute, je dus m'arrêter, car Juan me tira par le bras et dit : « Es-tu fou? Allons, avance. » J'avançai, — le cœur, le cerveau et le corps en vérité fous d'amour. Quel visage! Une chevelure dorée l'encadrait comme les anciens portraits, mais les grands yeux étaient noirs, les lèvres écarlates, et elle portait la mantille comme une reine.

» Je continuai à marcher ainsi qu'en rêve, inconscient de ce qui se passait autour de moi, jusqu'au moment où j'entendis Juan qui disait : « Elle nous observe. Elle a vu que nous l'avions remarquée. Très bien, ma jolie, nous serons bientôt bons amis. — Mais, comment cela? questionnai-je, stupide. — Comment? répliqua-t-il railleur. Je vais simplement envoyer quelqu'un savoir qui elle est, et, alors, tu pourras lui envoyer un *palco* pour dimanche prochain et solliciter de faire sa connaissance... et le tour est joué. Je suppose que c'est sa mère qui est assise derrière elle, continua-t-il; je me demande si l'autre jeune fille qui se trouve à côté d'elle est sa sœur. Elle semble aussi belle que la blonde et plus facile à conquérir, je parie! C'est étonnant comme toutes les timides me gobent! » Et il lança de nouveau quelques œillades.

» Je ne répondis rien et je ne regardai pas non plus du côté où elle était assise; mais, ce jour-là, je travaillai comme jamais encore je n'avais travaillé. Alors, pour la première fois, je fis quelque chose qui, depuis, n'a jamais été refait

par personne. Le premier taureau était une bête pas méchante — je connaissais l'espèce. Aussi, dès que les spectateurs eurent réclamé *El Pequeño,* « le Petit, » — c'était le surnom qu'on m'avait donné, — je pris une *capa* et, lorsque le taureau me poursuivit, je m'arrêtai brusquement, lui fis face et enroulai la *capa* autour de moi. L'animal était à six pas de moi quand mon regard, rencontrant ses yeux, lui fit ralentir sa course ; mais, avant qu'il fût complètement arrêté, ses cornes étaient à moins d'un pied. Le public m'applaudit et m'acclama comme s'il ne devait plus s'arrêter. Alors je levai les yeux. Elle avait dû m'observer, car elle prit la rose rouge de ses cheveux et la lança dans ma direction, en criant : « *Bien! Muy bien, el Pequeño!* »

» Au moment où je ramassai la rose et, l'ayant portée à mes lèvres, la cachai dans ma poitrine, je compris tout ce que la vie peut donner de joie triomphante!... Alors je me mis en tête de montrer tout ce que je pouvais faire, et tout ce que je fis ce jour-là enthousiasma le public. Enfin, je plantai les *banderillas,* debout devant le taureau qui, deux fois, coup sur coup, essaya en vain de me frapper, et la foule me fit une ovation telle que, même lorsque j'eus en saluant rejoint mes camarades, dix minutes s'écoulèrent avant que la course pût reprendre... Je n'avais pas osé jeter un nouveau regard. Non! Je voulais garder dans la mémoire l'expression qu'avait eue son visage au moment où elle m'avait lancé sa rose.

» Cette même après-midi, quand les courses furent terminées, nous nous retrouvâmes. Juan avait arrangé les choses et il parlait avec aisance tour à tour à la mère, à la fille et à la nièce, tandis que je gardais le silence. Nous allâmes tous, je me souviens, à un restaurant de la *Puerta del Sol,* et nous dînâmes ensemble. La mère raconta qu'elle venait du Nord. Alvareda était le nom de leur famille ; sa fille s'appelait Clemencia, et sa nièce Liberata. J'écoutais et j'entendais tout, mais j'ouvrais à peine la bouche, tandis que Juan causait et leur disait tout ce qui le concernait et ce qu'il comptait faire et devenir. Pendant que Clemencia était absorbée par la conversation, je la contemplais à loisir. Juan, je me rappelle, les invita toutes trois pour *los toros* du dimanche suivant,

leur promettant le meilleur *palco* des arènes. Il apprit, aussi, en quel endroit elles habitaient : une petite rue parallèle à l'*Alcala*, et les assura de notre visite pendant la semaine.

» Alors elles se levèrent, et, tout en allant à la porte, Liberata ne quittait pas Juan des yeux, tandis que Clemencia babillait avec lui et le taquinait. « Voilà qui est bien, dit Juan en se tournant vers moi, dès qu'elles furent parties. Je ne sais plus laquelle est la plus tentante, de la nièce ou de Clemencia ! Peut-être la nièce ; elle vous regarde avec des yeux si suppliants ! Et celles qui expriment tant de choses avec leurs yeux sont toujours les meilleures. Je me demande si elles ont de l'argent. On pourrait en trouver de pires qui auraient une bonne dot. — Est-ce là ton opinion ? demandai-je en hésitant. — Oui, répondit-il ; pourquoi ? — Parce que, dans ce cas, laisse-moi Clemencia. Certes, tu pourrais faire sa conquête, si tu voulais. Il n'y aurait pas de différence pour toi, mais pour moi !... Si je ne l'épouse pas, je ne me marierai jamais. — Oh ! oh ! fit-il, comme tu y vas ! Mais je peux faire plus que cela pour toi... Et, d'ailleurs, la nièce me plaît mieux. »

» Ainsi, l'affaire fut décidée entre nous. Maintenant, si je pouvais vous conter tout ce qui est arrivé, je le ferais. Mais beaucoup de choses m'échappèrent alors, dont je me souvins plus tard, et maints faits, qui étaient alors pour moi aussi clairs qu'un coup de cloche, sont devenus maintenant très confus. Je sais seulement que Juan et moi les rencontrions souvent, que Juan faisait la cour à la nièce, et que moi, de temps en temps, j'adressais quelques paroles embarrassées à Clemencia.

» Les uns après les autres, les dimanches passèrent, et nous en vînmes, Clemencia et moi, à nous connaître très bien. Elle ne bavardait pas comme toutes les femmes : je ne l'en aimais que davantage et, quand je m'aperçus qu'elle était très fière, cela me plut ainsi. Elle me charmait. Pourquoi ? Je ne pourrais le dire. Je voyais peu à peu ses défauts, mais ces défauts mêmes me paraissaient séduisants. Son orgueil était immense ! Je me rappelle qu'un dimanche, après les courses, j'entrai par hasard dans un restaurant où je la trouvai installée avec sa mère. J'étais en costume et portais à

la main un gros bouquet de roses qu'une dame m'avait jeté dans l'arène. Aussitôt que je vis Clemencia, j'allai vers elle, et, — vous savez que c'est le privilège des *matadores* en Espagne, même s'ils ne connaissent pas la dame, — détachant une rose du bouquet, je le lui offris comme à la plus belle des belles. Venant des contrées plus réservées du nord, elle ignorait la coutume et parut à peine contente. Quand je lui eus expliqué l'usage, elle s'écria que c'était monstrueux : elle ne permettrait jamais à un simple *matador* de prendre une pareille liberté, à moins qu'elle ne le connût et l'estimât, Juan lui fit en riant quelques remontrances ; je me taisais. Je savais quelles qualités requéraient nos exercices et je ne pensais pas qu'il fût nécessaire de les défendre... Je crois que, pendant cette saison, je finis par m'apercevoir que son nom, Clemencia, ne convenait pas très bien à son caractère. En tout cas, elle avait du courage et de l'orgueil, c'était certain... Presque au début de notre amitié, elle voulut savoir pourquoi je ne devenais pas *espada*. « Un homme sans ambition, prétendit-elle, c'est comme une femme sans beauté. »

» Cette saillie me fit sourire et je lui dis que mon ambition était de bien faire mon travail et que l'avancement viendrait sans doute en temps voulu. Car l'amour que j'avais pour elle semblait avoir tué l'ambition en moi... Mais non ! elle ne pouvait s'estimer satisfaite, bien que Juan lui eût dit que ma position était déjà plus brillante que celle de la plupart des *espadas* : « Il fait avec la *capa* et les *banderillas* des choses qu'aucun *espada* en Espagne n'oserait imiter. Et c'est là une situation suffisamment belle. D'ailleurs, pour être *espada*, il faut la taille et la force. »

» Ces paroles semblèrent la convaincre, mais j'en étais un peu ennuyé, et comme, peu après, nous marchions côte à côte, je lui dis : « Si vous voulez me voir travailler comme *espada*, il ne tient qu'à vous. — Oh ! non, répondit-elle à demi insouciante, si vous ne pouvez pas le faire, ainsi que Juan le prétend, pourquoi essayeriez-vous ? Échouer est pire que manquer d'ambition. — Bien, répondis-je, vous verrez. »

» Puis je pris mon courage à deux mains et je continuai : « Si vous m'aimiez, je deviendrais le premier *espada* du

monde, la saison prochaine. » Elle se tourna vers moi et me regarda curieusement. « Certes, je voudrais bien, si vous le pouviez. — Écoutez, dis-je, je vous aime comme le prêtre aime la Vierge : ordonnez-moi d'être *espada* et je le serai pour l'amour de vous. — C'est ce que tous les hommes disent. Mais l'amour ne rend pas un homme grand et fort. — Non ! pas plus que la taille et la force ne remplacent le cœur et l'esprit. M'aimez-vous ? C'est là toute la question. — J'ai de l'affection pour vous ; quant à vous aimer !... L'amour, dit-on, vient après le mariage. — M'épouseriez-vous ? — Soyez *espada* et revenez me le demander ! » conclut-elle en riant.

» Le lendemain même, j'allai trouver le duc. Les domestiques ne voulurent me laisser entrer qu'en apprenant mon nom et l'invitation que le duc m'avait faite. Il me reçut avec bienveillance. Je lui fis part de ce que je désirais. « Mais, dit-il, vous êtes-vous déjà servi d'une épée ? Sauriez-vous ? Vous comprenez bien que nous ne voulons pas perdre notre meilleur homme de *capa* et de *banderillas*, pour obtenir simplement un *espada* de second ordre. — *Señor duque*, j'ai fait avec les *banderillas* mieux que je n'avais fait avec la *capa* ; croyez-moi, je ferai mieux avec l'*espada* qu'avec les *banderillas*. — Petit démon, je vous crois, répliqua-t-il en riant ; et maintenant, voyons les moyens. Tous les emplois d'*espada* sont occupés ; ce sera difficile... Mais la reine m'a demandé de diriger les courses à partir de juillet et alors je vous laisserai courir la chance. Cela vous va-t-il ? En attendant, continuez à nous étonner avec la *capa* et les *banderillas*, afin qu'on ne puisse pas m'accuser de folie quand je mettrai votre nom en premier sur l'affiche. »

» Je le remerciai du fond du cœur, comme je le lui devais bien, et, après un bout de conversation, je partis pour aller apprendre la nouvelle à Clemencia. « J'en suis contente, dit-elle simplement. A présent, Juan pourra vous aider. » Je la regardai, surpris. « Oui, continua-t-elle avec un peu d'impatience, il est entraîné à cet exercice : il peut, à coup sûr, vous enseigner beaucoup... »

» Je ne répondis pas un mot. Elle était sincère, je le voyais bien, mais elle était du Nord et ne connaissait rien de...

« C'est ainsi que sont les femmes », me dis-je à moi-même. « Sans doute, continua-t-elle, vous êtes adroit avec la *capa* et les *banderillas*, et maintenant, comme le duc l'a dit, il vous faut travailler plus que jamais pour mériter votre chance. » Puis elle me demanda nonchalamment : « Pourriez-vous nous amener le duc et nous le présenter un de ces jours ?... J'aimerais le remercier. »

» Et moi, pensant que cela signifiait nos fiançailles, je fus heureux et je promis. Je me rappelle que je le priai de venir une fois dans la loge et qu'il fut, certes, aimable, mais nullement cordial comme il était toujours quand je me trouvais seul avec lui ; il dit à Clemencia que j'irais très loin, qu'une femme devrait être heureuse de m'avoir pour mari, et ainsi de suite. Au bout d'un instant, il s'en alla. Mais Clemencia fut fâchée après lui et prétendit qu'il prenait des airs, et, en vérité, je ne l'avais pas encore vu si froid ni si réservé, et je ne pouvais, par conséquent, rien dire pour sa défense...

» Bref, pendant tout ce mois de mai, je travaillai comme je ne l'avais jamais fait... Le directeur m'informa que je débuterais comme *espada* le premier dimanche de juillet, et il semblait en être content. Deux ou trois des meilleurs *espadas* vinrent m'annoncer qu'ils avaient appris la nouvelle et qu'ils seraient heureux de m'accueillir parmi eux. Tout cela me stimulait et je faisais de mieux en mieux. Je me procurai les vieilles estampes de Goya, notre grand peintre, — vous savez, celui dont les œuvres sont au Prado ; — je faisais tout ce que les vieux *matadores* avaient fait et j'inventais de nouveaux tours d'adresse. Mais rien ne prenait aussi bien que ma passe avec la *capa*.

» Un dimanche, je me rappelle, je l'avais réussie avec six taureaux, l'un après l'autre, et le peuple ne cessait de m'acclamer et de m'applaudir. Mais le septième était une mauvaise bête, et, naturellement, je n'essayai pas la passe. Ensuite, Clemencia me demanda pourquoi et je lui donnai la raison. Car, vous voyez, je ne savais pas encore que les femmes estiment le plus ce qu'elles comprennent le moins. Le mystère est tout pour elles. Comme si l'explication d'une chose la rendait plus facile !... Un homme gagne des batailles décisives parce qu'il saisit le moment exact et s'en sert : l'explication

est simple, l'exploit est difficile. Il faut avoir le génie de savoir quel est le bon moment, c'est tout. Mais les femmes ne voient pas que seuls les hommes sans talent exagèrent les difficultés de ce qu'ils font. Les grandes personnalités trouvent leur œuvre facile et le disent, et vous constaterez toujours que les femmes font peu de cas des hommes supérieurs et estiment à l'excès les médiocres. Clemencia pensait réellement que je devais apprendre le jeu de l'épée avec Juan. Ah! les femmes sont d'étranges créatures... Enfin, après ce dimanche-là, elle revint sans cesse à la charge pour que je fisse la passe de la *capa* avec tous les taureaux .« Si vous ne le faites pas, répétait-elle, vous perdrez la chance de devenir *espada*. »

» Quand elle vit que je me contentais de rire sans m'occuper de ce qu'elle débitait, elle s'obstina de plus en plus. « Si le public arrive à savoir que vous ne le pouvez qu'avec certains taureaux, il n'aura qu'une piètre idée de vous. Faites-le avec tous, il ne pourra rien dire. — Non, répondis-je. — Si vous m'aimez, vous ferez ce que je vous demande. »

» Comme je ne me conformais pas à son désir (qui était pure démence), elle affecta une grande froideur à mon égard et se moqua de moi; puis elle m'importuna de nouveau si bien que je cédai presque. Véritablement, je ne savais pas, à cette époque, jusqu'où je pourrais aller, car chaque jour je paraissais acquérir plus d'autorité sur les taureaux.

» Enfin, un dimanche arriva, le premier de juin, je crois, ou le dernier de mai. Clemencia, avec sa mère et sa cousine, occupait le meilleur *palco* : — le directeur maintenant ne me refusait plus rien... J'avais exécuté la passe de la *capa* avec trois taureaux, l'un après l'autre, lorsque le quatrième entra. Aussitôt qu'il parut, je sus qu'il était mauvais — rusé, je veux dire — et avait la rage noire au cœur. Mes camarades s'écartèrent pour me laisser faire la passe, mais, je ne voulus pas : je me sauvai comme eux, le laissant s'acharner après la *capa*. Le public m'aimait et il m'applaudissait tout autant, s'imaginant que j'étais fatigué. Mais soudain Clemencia cria : « La *capa* sur les épaules!... la passe de la *capa!*... »

» Je levai la tête vers elle : elle se pencha sur le devant du *palco*

et répéta ses paroles. Alors, la fureur me prit, une exaspération contre sa folie et son manque de cœur. Je la saluai, et, me retournant, je provoquai le taureau avec la *capa* : au moment où il s'élançait en baissant les cornes, je jetai la *capa* autour de moi et restai immobile. Je ne regardai même pas l'animal, je savais que c'était inutile. Il m'attrapa ici, à la cuisse, et je fus lancé en l'air. Le choc me fit perdre connaissance. Quand je revins à moi, on m'emportait hors du cirque et tous les spectateurs étaient debout. Du regard, je cherchai son *palco*, et je m'aperçus qu'elle n'était pas debout et qu'elle tenait un mouchoir sur sa figure. D'abord je crus qu'elle pleurait, je fus ému et il me tardait de lui dire : « Qu'importe ! je suis heureux. » Mais elle écarta son mouchoir et je vis qu'elle ne pleurait pas. Il n'y avait pas une larme dans ses yeux. Elle paraissait simplement surprise, choquée, peut-être un peu anxieuse... Elle supposait, sans doute, que je pouvais faire des miracles, ou plutôt elle ne se souciait guère si j'étais blessé ou non...

» Je repris tous mes sens dans mon lit, où je passai un grand mois. Le docteur dit au duc, qui était venu me voir, cette même après-midi, que le choc n'avait pas produit de lésions graves, mais que je resterais boiteux, car les cornes du taureau avaient déchiré les muscles, les détachant de l'os. « C'est un miracle qu'il n'ait pas eu d'hémorragie mortelle ! Maintenant il s'en tirera ; mais c'est bien fini de jouer avec les taureaux !... » Pourtant, j'avais plus d'expérience que le docteur, et, sans discuter avec lui, je dis seulement au duc : « *Señor*, une promesse est une promesse ; je suis *espada* dans les courses que vous donnerez en juillet. — Oui, mon pauvre garçon, si vous le désirez et si vous le pouvez... Comment avez-vous pu faire une pareille faute ? — Je n'ai pas commis de faute, *señor* ! — Vous saviez que vous seriez blessé ? » Je fis un signe de tête, il me regarda un moment, puis il leva la main. Il comprenait tout, sûrement, mais il ne m'en dit rien...

» Alors Juan vint me voir dans la soirée, et, le lendemain, ce fut Clemencia et sa mère. Clemencia était peinée, je le vis bien, et elle me demanda de lui pardonner. Comme si j'avais eu quelque chose à pardonner quand elle était là, debout, si svelte et droite, avec son visage comme une fleur et ses yeux

suppliants!... Bientôt je fus capable de me lever et de traîner la jambe en m'aidant d'une béquille... A mesure que j'allais mieux, Clemencia venait moins fréquemment, et, quand elle venait, jamais sa mère ne nous quittait. Je savais ce que cela signifiait! Elle avait enjoint à sa mère de ne jamais s'éloigner: car, encore que la vieille n'estimât personne digne de sa fille, elle aurait eu cependant pitié de moi et nous aurait laissés seuls — quelquefois. Elle avait un cœur de femme... Mais non, pas une fois seuls! Alors je voulus tenacement guérir, afin de leur montrer à tous, me disais-je, qu'un Montes boiteux valait encore mieux que n'importe quel autre. Et mon état s'améliorait, assurait le docteur, avec une rapidité surprenante... Un matin, vers la fin de juin, je dis au domestique du duc — qui m'envoyait tous les jours des fruits et des fleurs — que je désirais beaucoup voir son maître. Et le duc vint me voir, ce même jour.

» Je le remerciai d'abord de toutes ses bontés à mon égard et je lui demandai ensuite : « *Señor*, m'avez-vous affiché comme *espada*? — Non, mais je le puis encore, répliqua-t-il; pourtant, si j'étais à votre place, j'attendrais jusqu'à la saison prochaine! — *Señor duque*, ça presse, dis-je, croyez-moi. Faible comme je le suis, je me servirai de l'épée. » Et il répondit à ma pensée : « Ah! elle se figure que vous ne le pouvez pas, et vous voulez lui prouver le contraire. Je ne prendrais pas cette peine-là, si j'étais vous. Enfin! ne nous abusons pas, ni vous ni moi; nous avons encore trois ou quatre jours devant nous : alors je reviendrai vous voir, et, si vous persistez dans votre intention de courir cette course, c'est accordé, je vous en donne ma parole. »

» Quand il quitta la pièce, j'avais des larmes dans les yeux, mais j'étais content, certes, et plein de confiance. Ils verraient!... A part Antonio le forgeron, quelques personnes que je ne connaissais pas et le domestique du duc, nul n'était venu me voir depuis plus d'une semaine... Trois jours après, j'écrivis au duc pour le prier de remplir sa promesse, et, le lendemain même, Juan, Clemencia et sa mère vinrent ensemble me rendre visite. Ils voulaient savoir ce que cela signifiait : mon nom était en tête de ceux des *espadas* sur les affiches placardées dans tout Madrid et annonçant les courses

pour le dimanche suivant, et le duc avait ajouté au-dessous cette mention : « A la demande spéciale de S. M. la reine ». Je répondis seulement qu'en effet je devais travailler ce jour-là, et je remarquai que Clemencia évitait mon regard.

» Quel jour ce fut! Ce dimanche-là, je veux dire... La reine était dans sa loge avec le duc auprès d'elle, quand notre cortège les salua ; les vastes arènes étaient combles jusqu'aux derniers rangs, et *elle*, elle était dans le meilleur *palco* que j'avais pu obtenir. Mais je m'efforçais de ne pas penser à elle, et véritablement mon cœur semblait mort. Cependant je sais maintenant que même alors je travaillais pour lui plaire... Quand le premier taureau entra et que les hommes commencèrent à le harceler avec la *capa*, le public se mit à me réclamer à grands cris : « *El Pequeño ! El Pequeño ! El Pequeño !* » et il ne voulut pas laisser continuer les exercices... Je m'avançai, boitant, dans mon costume d'*espada*, et pris une *capa* à l'un des hommes ; je provoquai le taureau, et il s'élança sur moi, la bonne bête ; je surpris son regard et je jugeai que ça irait bien, aussi je lançai la *capa* autour de moi et tournai le dos à l'animal. Je vis tous les spectateurs, haletants, se lever, et le duc se pencher un instant sur le rebord du *palco*, puis, quand le taureau se fut arrêté et que les applaudissement éclatèrent, je rendis la *capa*, et, après avoir salué, je regagnai le groupe des *espadas*. Aussitôt, le peuple me baptisa d'un nouveau surnom : *el Cojo* ! « le boiteux ». Et il me fallut revenir saluer à plusieurs reprises, et la reine me jeta un étui à cigarettes en or. Je l'ai encore, le voilà... Pas une fois, je ne levai les yeux vers Clemencia, et pourtant je l'apercevais sans cesse. Elle ne me jeta pas sa rose, ce jour-là!... Alors, vint le moment où il me fallut tuer le taureau. La *muleta* dans la main gauche, je fis quelques pas vers l'animal, l'épée nue dans la main droite, sans supercherie. Je le tenais à l'œil, et il tourna son regard vers moi. « Pauvre bête, pensai-je, tu es plus heureuse que celui qui va te tuer ! » Il baissa la tête et ses grands yeux durs et tristes, et je le frappai droit jusqu'au cœur. Il s'agenouilla à mes pieds et, presque sans un frisson, roula mort par terre. Au moment où je m'éloignai, enveloppant l'épée dans la *muleta*, le peuple retrouva la voix : « Bravo, le boi-

teux, bravo!... » Quand je quittai le cirque, ce jour-là, j'étais le premier *espada* d'Espagne. C'est le duc qui l'avait dit, et il s'y connaissait...

» Le dimanche suivant était la dernière journée de courses de la saison; mais, cette seconde fois, je fis mieux encore que la première, et je fus engagé pour la saison prochaine, comme premier *espada*, avec un salaire de cinquante mille douros. J'en plaçai quarante mille, d'après le conseil du duc: — j'ai vécu sur l'intérêt depuis lors; — et je gardai pour moi les dix autres mille.

III

» J'étais résolu à ne jamais retourner voir Clemencia, et je tins parole pendant quelques semaines. Un jour, Juan m'avertit que Clemencia souffrait de mon absence. « Elle est fière, dit-il, tu le sais bien, fière comme le diable : elle ne viendra pas te trouver et ne t'enverra pas chercher; mais elle t'aime. Il n'y a pas de doute, elle t'aime. Je m'y connais, et je n'ai jamais vu de femme aussi pincée pour un homme. De plus, elles sont pauvres, maintenant, elles ont mangé presque tout ce qu'elles avaient; toi, tu es riche, tu pourrais les aider. »

» Cela me donna à réfléchir. J'étais sûr qu'elle ne m'aimait pas. C'était assez évident! Elle n'avait même pas bon cœur : sans quoi, elle serait venue me consoler et me distraire lorsque j'étais alité et blessé — à cause de sa folle obstination. Non! il ne valait certes pas la peine de souffrir encore pour elle. C'était bien clair... Mais si elle avait besoin de moi, si elle était réellement pauvre!... Oh! cela, je ne pouvais le permettre : j'irais la voir... « En es-tu bien sûr? », demandais-je à Juan. Après qu'il m'eut de nouveau affirmé la chose, je lui dis : « Elles auront ma visite demain! »

» Et, le lendemain, j'y allai. Clemencia me reçut comme d'habitude; elle était trop fière pour me faire remarquer ma longue absence, mais sa mère voulut savoir pourquoi j'étais resté si longtemps sans venir... De ce moment-là, la vieille sembla me témoigner un peu d'affection. Je lui répondis que

j'étais encore souffrant, ce qui était la vérité — et que j'avais eu beaucoup à faire. « Quelque belle dame s'est toquée de vous, sans doute! » dit Clemencia, railleuse, si bien que je ne pus croire qu'elle eût désiré me voir. « Non, répondis-je en la regardant en face, on ne trouve pas l'amour si on ne le cherche pas... quelquefois, pas même alors qu'on le cherche — quand on est petit et boiteux comme moi!... »

» Peu à peu les anciennes relations reprirent d'elles-mêmes. J'étais devenu plus sage, et je l'observais maintenant avec des yeux pénétrants, comme je ne l'avais jamais fait auparavant. Je m'aperçus qu'elle avait changé... que, de quelque façon subtile, elle était devenue différente. Elle était plus aimante avec moi, mais en même temps son caractère s'accentuait plus fortement que jamais. Je me souviens d'avoir remarqué chez elle une particularité qui m'avait échappé jusqu'alors : son admiration des qualités purement physiques de l'homme était maintenant ouvertement avouée. Les soirs où nous allions au théâtre, ce qui nous arrivait souvent, je m'apercevais que les acteurs de belle prestance avaient un attrait pour elle. Jusqu'alors, je ne m'en étais pas aperçu. Elle m'avait paru être plutôt indifférente à l'égard des avantages physiques, à part une sorte de vague goût féminin pour les hommes grands et forts. Mais maintenant elle critiquait leurs formes. Elle avait changé, assurément...

D'où cela venait-il? Je ne pouvais le deviner! Pauvre fou que j'étais! Je ne savais pas alors qu'une femme vraiment bonne ne se soucie que rarement ou jamais des qualités simplement corporelles chez un homme. Depuis peu, elle parlait en excellents termes des hommes de l'Espagne méridionale; avant cela, elle prétendait admirer les femmes du Midi, mais faire peu de cas des hommes. Maintenant elle admirait les hommes aussi; ils avaient, affirmait-elle, le cœur plus chaud, ils avaient en eux plus d'amour et de passion, et ils étaient avec les femmes plus doux que ceux du Nord... J'espérais vaguement qu'elle disait cela à mon intention, que son cœur commençait à battre pour moi, et j'étais heureux et fier, encore que tout cela parût trop beau pour être vrai.

» Un jour d'octobre, je leur fis une visite avec Juan, et nous les trouvâmes occupées à faire leurs malles. Il leur fal-

lait s'en aller, dirent-elles, afin de prendre un appartement moins cher. Juan me regarda, et, sous un prétexte quelconque, je m'arrangeai pour qu'il emmenât Clemencia dans une autre pièce. Alors je parlai à la mère. Clemencia serait bientôt ma femme, comme je l'espérais. En tout cas, je ne pouvais permettre qu'elle manquât de rien. Je lui apporterais mille douros le lendemain, et elles ne devraient plus songer à quitter leur confortable installation... La vieille se mit à pleurer, disant que j'étais bon, que Dieu avait fait peu d'hommes comme cela, et ainsi de suite. Le lendemain, je lui donnai l'argent et cela se passa entre nous, Clemencia n'en sut rien... Je me rappelle que vers cette époque, au début de l'hiver de cette année-là, je commençai à voir plus clairement ses défauts, et je remarquai aussi qu'elle se transformait de bien des façons. Son caractère s'était modifié. Il avait été égal, bien que passionné : il était devenu capricieux et irritable. Elle avait beaucoup changé. Car maintenant elle me laissait l'embrasser sans protester, et quelquefois presque comme si elle n'avait pas senti mes lèvres, tandis qu'auparavant elle en faisait toute une affaire. Si je lui demandais quand nous allions enfin nous marier, elle répondait nonchalamment : « Bientôt, sans doute ! » comme toujours, mais sa manière était tout à fait différente. Une fois même, elle eut un gros soupir en me répondant... Certainement elle était changée. Mais pourquoi ? Je ne pouvais m'en rendre compte. J'observais Clemencia sans aucune méfiance, certes, mais elle restait pour moi quelque peu étrange, — une sorte d'énigme, — depuis qu'elle s'était montrée si cruelle lors de ma blessure. Et, en partie à cause de ce sentiment, en partie à cause de mon grand amour pour elle, je remarquais les moindres choses... Pourtant, je la pressais encore de fixer une date pour notre mariage ; je me figurais qu'aussitôt que nous serions mariés et qu'elle aurait un enfant à soigner et à chérir, tout irait bien pour nous deux. Pauvre fou que j'étais !

» En avril, il fit beau, cette année-là, à Madrid, je me rappelle, — et vous savez combien il y fait froid, sur ce plateau, et combien âpre y est le vent, qui, comme disent les *Madrileños*, ne soufflerait pas une chandelle, mais qui tue

un homme; — Clemencia commença à pâlir et à devenir nerveuse. Je n'y comprenais rien; la pitié renforçant l'amour en moi, je la suppliai de me dire quand elle voulait se marier, et, un jour, elle se tourna vers moi et je vis qu'elle était blême en me répondant : « Après la saison, peut-être! »

» Alors, je fus satisfait, et cessai de l'importuner. De bonne heure, en mai, les courses reprirent : — l'époque de ma splendeur. J'avais recouvré toutes mes forces, et plus que jamais je me sentais sûr de moi-même. De plus, j'éprouvais le besoin d'accomplir quelque haut fait pour mériter mon bonheur, et, à l'une des premières courses, à laquelle assistaient la reine, le duc et Clemencia, je tuai le taureau avec l'épée aussitôt qu'il fût amené et avant qu'il eût été fatigué. Depuis ce jour-là, je fus l'idole du peuple. Je ne pouvais passer dans la rue sans être acclamé, et une foule me suivait partout où j'allais et des nobles m'invitaient chez eux et les dames faisaient grand cas de moi. Mais je ne m'en souciais guère, car, pendant tout ce temps-là, Clemencia était bonne pour moi et j'étais heureux.

» Un jour elle me demanda soudain pour quelle raison je ne faisais pas de Juan un *espada*; je lui répondis que je lui avais offert la première place dans ma *cuadrilla*, et qu'il n'avait pas accepté. Elle riposta que c'était assez naturel, puisque je l'avais dépassé, mais que je pouvais bien aller trouver le duc pour qu'il fît de lui un *espada*. Je répliquai en riant que le duc ne pouvait pas fabriquer des *espadas*, mais seulement Dieu et leurs parents! Elle fronça les sourcils et dit qu'elle ne m'aurait jamais cru capable d'une aussi mesquine jalousie. Je lui déclarai sérieusement que je ne pensais pas que Juan pût réussir comme *espada*, que, sans cela, je ferais tout mon possible pour qu'il le devînt. Alors elle mit ses bras autour de mon cou, disant que c'était digne de moi et qu'elle l'annoncerait à Juan. Après cela, je n'avais rien de mieux à faire que l'embrasser... J'en parlai à Juan et il me dit qu'il pensait être capable de travailler au moins aussi bien que Girvalda, et que, si je lui obtenais l'emploi, il n'oublierait jamais ma bonté. J'allai voir le directeur, et lui exposai ce que je désirais. D'abord, il refusa, alléguant que Juan n'avait aucun talent et qu'il ne réussirait qu'à se faire tuer.

Comme j'insistais, il prétendit que tous les *espadas* étaient engagés et argua d'autres excuses de ce genre, si bien qu'à la fin je déclarai que je ne travaillerais plus à moins qu'il ne permît à Juan de courir la chance. Alors il céda, non sans maugréer beaucoup...

» Deux dimanches après cela, Juan entra pour la première fois dans l'arène comme *espada*. Il était parfait dans ce rôle : jamais on ne vit homme de plus superbe tournure et il resplendissait dans son costume bleu brodé d'argent. Sa mère était, ce jour-là, dans la loge de Clemencia. Au moment où les courses allaient commencer, et juste comme nous nous séparions, Clemencia me prit à part et me dit : « Vous veillerez à ce qu'il ait un succès, voulez-vous ? — Oui, bien sûr, répondis-je, ne vous tourmentez pas. Tout ira bien. »

» Et il en fut ainsi, quoique... si elle n'eût pas parlé, je crains fort qu'il n'en eût été autrement. Je me rappelai ma promesse et, quand je vis que le taureau destiné à Juan était vicieux, je demandai à un autre *espada* de le tuer et j'eus ainsi pour Juan un taureau facile, que je pris bien soin de faire fatiguer complètement avant de lui dire que l'instant était venu. Juan n'était pas poltron, — non ! mais il n'avait pas le courage particulier qu'il faut en pareille affaire. L'esprit du *matador* doit s'élever à la hauteur du danger, et l'esprit de Juan ne s'élevait pas du tout. Il était pâle, mais déterminé à faire de son mieux. Je le voyais bien. Aussi je lui dis : « Allons, vas-y ! Ne perds pas de temps, ou il va reprendre haleine : c'est le moment ; je reste près de toi comme si j'étais de ta *cuadrilla*. » Et je restai près de lui, et, si je n'y avais pas été, ça aurait mal tourné pour Juan. Oui, dès le premier jour, ça aurait mal tourné...

» Naturellement, nous passâmes la soirée ensemble. La señora Alvareda prétendit que c'était une véritable *tertulia* ; mais Clemencia restait silencieuse avec ses grands yeux sombres perdus dans ses pensées, et la señorita Liberata et moi nous n'étions guère plus bavards, tandis que Juan parlait pour tout le monde — et pour lui. Autant il avait été déprimé avant l'épreuve, autant maintenant il exultait à l'excès, oubliant tout à la fois non seulement sa nervosité, mais aussi qu'il s'y était pris à deux fois pour abattre le tau-

reau. Il avait raté son premier coup, et, au second coup, bien qu'il eût fait tomber le taureau sur ses genoux, il n'avait pas atteint le cœur. Mais Juan était enchanté: il ne se lassait pas de décrire le taureau et de quelle façon il l'avait frappé, pendant que sa mère l'écoutait avec adoration.

» Il était plus de minuit quand nous quittâmes nos amis, et Juan, tandis que nous retournions vers mon logis, ne parla d'autre chose que du salaire qu'on lui offrirait. J'étais mal à l'aise; il avait bavardé d'une façon si continue que j'avais à peine pu échanger un mot avec Clemencia, elle avait juste trouvé le temps de me dire qu'elle avait la migraine... Juan voulut monter avec moi: il désirait savoir si j'irais le lendemain trouver le directeur afin de lui obtenir un engagement régulier. A la fin, je me débarrassai de lui, en lui disant que j'étais épuisé de fatigue et qu'il valait beaucoup mieux laisser le directeur venir lui réclamer ses services. Ainsi nous finîmes par nous séparer... Quand il fut parti, je restai quelque temps à me demander pourquoi Clemencia était si pâle... Sûrement aussi, elle maigrissait... Et quelles pensées avaient amené sur sa figure cette expression distraite?

» Le lendemain matin, je m'éveillai tard et j'avais tant à faire que je résolus de remettre à l'après-midi ma visite à Clemencia; mais, dans l'intervalle, le directeur m'avait parlé de Juan comme d'un maladroit, et, quand j'eus pris sa défense, il consentit enfin à l'engager pour les quatre dimanches suivants. C'était là un résultat meilleur que je ne l'espérais et, dès que je fus libre, j'allai annoncer à Juan la bonne nouvelle. Je rencontrai sa mère sur la porte de la rue, où elle causait avec quelques femmes; elle me suivit dans le *patio* pour me dire que Juan était sorti. « Ça ne fait rien, dis-je indifférent, j'ai de bonnes nouvelles pour lui et je vais monter jusqu'à sa chambre pour l'attendre. — Oh! non, fit-elle, vous ne pouvez pas, il ne faut pas: Juan serait fâché. »

» Là-dessus, j'éclatai de rire. « Juan serait fâché? Ah! non! ça, c'était amusant, quand nous avions vécu ensemble comme deux frères pendant des années, et que nous n'avions pas de secrets l'un pour l'autre!... » Mais elle s'obstina et finit par s'échauffer et s'animer étrangement... Alors je me dis: « Te

voilà bien encore! ces femmes ne comprennent rien. » Aussi je partis, la priant de m'envoyer Juan aussitôt qu'il serait rentré... Elle sembla soudain énormément soulagée et se répandit en excuses... De fait, sa manière avait tellement changé qu'après avoir fait cent pas en descendant la rue, je ne pus m'empêcher de m'en étonner. Soudain mon étonnement se transforma en soupçons : Juan n'était pas sorti... Qui était avec lui que je ne devais pas voir?

» Comme je m'arrêtais involontairement, j'aperçus de l'autre côté de la rue un homme qui me saluait. J'allai à lui et lui dis : « Mon ami, je suis Montes, le *matador*. Est-ce que cette maison est à vous? » Il me répondit que oui et que tout le monde à Madrid me connaissait. « Prêtez-moi, pendant une heure, une chambre au premier étage, lui demandai-je : *cosa de mujer*, — affaire de femme, — vous comprenez? »

» Il me conduisit au premier et me montra une chambre des fenêtres de laquelle j'apercevais l'entrée de la maison de Juan. Je le remerciai, et, quand il m'eut laissé, je m'installai près de la fenêtre, à fumer et à réfléchir... Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier?... Qu'est-ce que Clemencia pouvait bien avoir à faire avec Juan?... Elle avait obtenu de moi qu'il s'essayât comme *espada*... elle m'avait chargé de veiller sur lui... Il était méridional, et elle s'était prise d'affection pour les méridionaux : « Ils étaient passionnés et doux avec les femmes... » Malédiction sur elle!... Puis sa pâleur, ses absences d'esprit!... Je pensais à tout cela, et chaque chose, dans mon souvenir, reprenait sa vraie place, et ce qui avait été mystérieux devenait clair, mais je me refusais encore à accepter l'évidence de la raison. Non! j'attendrais, pour voir! Alors... Bientôt ma tranquillité me revint... Mais les autres pensées reparurent encore, — comme ces mouches qui tourmentent les bêtes pendant l'été, — et de nouveau je les écartai, — et de nouveau elles m'assaillirent.

» Tout à coup, j'aperçus la mère de Juan qui s'avançait dans la rue, s'efforçant de donner à toute son allure un air inattentif... Avec une feinte indifférence, elle regarda de droite et de gauche, comme si elle cherchait quelque commère... Au bout d'un moment, elle se reglissa dans le *patio* avec un

certain mystère dans sa décision soudaine et sa hâte... Alors, sortit une forme que je connaissais bien et qui, d'un pas égal et digne, sans détourner les yeux, descendit la rue... C'était Clemencia, ainsi que mon cœur m'en avait prévenu... Je l'aurais reconnue n'importe où, même si, juste sous la fenêtre d'où je l'épiais, elle n'avait pas rejeté en arrière sa mantille avec cette grâce altière de geste que j'avais admirée cent fois. Comme elle tournait la tête pour se rendre compte si sa mantille la drapait convenablement, j'aperçus sa figure et je remarquai qu'elle était tirée et fixe, comme torturée par la souffrance... Cela me fit rire de contentement... Elle disparut.

» Cinq minutes plus tard, Juan s'avança sur le seuil de la porte, en costume d'*espada*, — il devait dormir avec, maintenant! — et la cigarette aux lèvres... Je me sentis triste et plein de pitié. Nous avions été si bons amis!... Je ne lui avais jamais voulu que du bien!... Et il était un tel sot!... Je comprenais tout; je savais, comme si on me l'avait prouvé, que leur intimité datait de l'époque où j'avais été blessé et alité... Ne me croyant plus capable de rien, et n'ayant jamais eu pour moi d'affection réelle, Clemencia avait alors suivi son inclination et essayé de conquérir Juan. Elle avait réussi assez facilement, mais pas jusqu'à se faire épouser... Plus tard, elle m'obligea à faire de Juan un *espada*, espérant contre tout espoir qu'il l'épouserait quand sa nouvelle position l'aurait rendu riche. Les raisons pour lesquelles il s'était mis à me tromper?... Tout d'abord, l'argent que je donnais à la mère, ce qui le soulagea de la nécessité de les aider; ensuite..., sans mon influence, il ne pouvait espérer devenir *espada*. Ah! les ignobles bêtes!... Soudain la jalousie s'empara de moi, à la pensée de son admiration pour les beaux mâles, et je la vis dans ses bras! La pitié, la tristesse et la colère disparurent, et, en pensant à lui, au moment où, l'allure crâne, il passait sous ma fenêtre, je me mis à rire tout haut. Pauvres petits imbéciles! Moi aussi, je savais tromper!

» Il avait tourné le coin de la rue. Je descendis et remerciai l'homme pour son obligeance. « Puisque vous avez été si aimable, lui dis-je, il faut que vous assistiez aux courses,

dimanche prochain, dans un *palco*. Venez me demander, je n'oublierai pas. »

» Il me remercia avec d'interminables phrases, disant qu'il n'avait jamais manqué un dimanche depuis qu'il m'avait vu travailler avec la *capa*, trois ans auparavant. Je pris congé de lui, en riant, pour rentrer chez moi, où je savais que Juan m'avait précédé.

» Lorsque j'entrai, il se leva pour venir au-devant de moi, avec du doute ou de la crainte dans son attitude. Mais j'eus un rire de bonne humeur, assez gai pour faire illusion, même à un acteur aussi consommé que lui, et je lui appris la nouvelle. « Engagé! m'écriai-je avec une tape amicale sur l'épaule. Le directeur t'engage pour quatre dimanches, quatre! à coup sûr. »

» Ces derniers mots me firent rire plus fort encore — avec jubilation... Pourtant, craignant d'exagérer mon rôle, je m'assis tranquillement et l'écoutai, un certain temps, exprimer sa fatuité satisfaite. Quand il me quitta pour aller trompetter la nouvelle de café en café, il me fallut chasser le mépris que j'avais pour lui en évoquant l'autre image, en me forçant à les voir dans les bras l'un de l'autre. Je repris ainsi tout mon calme et je sortis pour me rendre chez ma fiancée.

» Elle était rentrée et me reçut comme d'habitude, mais avec plus de prévenances qu'elle n'en avait ordinairement pour moi. « Elle éprouve quelque remords de me tromper », me disais-je, lisant dans son âme comme dans un livre ouvert... Je lui annonçai l'engagement de Juan et elle laissa échapper ces mots : « Je voudrais bien avoir su cela plus tôt! »

» Mais je parus ne rien remarquer. Cela m'amusait de voir combien peu fine elle était et combien j'avais été aveugle... Et je me jouai d'elle, comme auparavant elle s'était maintes fois jouée de moi. « Il ira loin, ce Juan, disais-je, il ira loin maintenant qu'il s'est mis en route. Oui, très loin, en peu de temps... » Et je riais en moi-même du double sens de mes paroles, pendant qu'elle tournait vers moi des yeux étonnés. « Ses anciennes amours, continuai-je, se lamenteront de la distance qui bientôt le séparera d'elles. Oh! oui, Juan ira

loin, et il les laissera toutes derrière lui. » Une ombre passa sur sa figure et j'ajoutai bien vite : « Personne ne lui enviera son succès. Il est si beau, si aimable, si généreux, si loyal ! » Alors elle éclata en sanglots : je m'approchai d'elle et lui demandai, comme avec un soupçon : « Eh bien ! mais qu'est-ce que vous avez, Clemencia ? »

Entre ses sanglots, elle me dit qu'elle ne savait pas ce qu'elle avait, qu'elle se sentait toute bouleversée, toute mal à l'aise, nerveuse ; elle avait un grand mal de tête. « Mal de cœur ! » ricanai-je tout bas, et je lui conseillai d'aller s'étendre sur son lit : du repos lui ferait du bien. Je promis de revenir le lendemain. Au moment où je quittais la pièce, elle me rappela et, mettant ses bras autour de mon cou, elle me pria d'être patient avec elle ; elle devait être bien ennuyeuse, mais elle me dédommagerait bientôt... Je la réconfortai, la pauvre sotte, et m'en allai.

Le temps passait. Chaque jour — depuis que je voyais clair — m'apportait quelque nouvel amusement : car, en dépit de leurs feintes, je ne les voyais heureux ni l'un ni l'autre. J'étais au courant de tout... Je devinais que Juan, aimant sa liberté, lui conseillait de me faire des avances, et je jugeais combien mal elle jouait son rôle ! Autrefois, tout cela m'eût échappé. Et je riais de moi-même encore plus que d'eux... Puis je m'amusais aussi de voir que Liberata était devenue méfiante... Elle ne croyait plus aveuglément aux protestations de Juan... De temps en temps, avec une âpreté féminine, elle plantait le couteau de son doute et de sa crainte dans le cœur de Clemencia. « Ne trouvez-vous pas, insinuait-elle, que Clemencia pâlit et maigrit ? C'est l'amour, vous savez. Elle devrait se marier bien vite !... »

» Pendant tout ce temps, elle me maudissait dans son cœur, croyant que j'étais un niais, tandis que je riais de moi-même. Cette comédie me plaisait infiniment, car je tenais les ficelles et je savais que je pouvais baisser le rideau et couper court à ce jeu quand je le voudrais... La mère de Clemencia, elle aussi, s'efforçait parfois de m'amuser, vaquant aux soins de l'intérieur, les yeux troubles, mais l'estomac satisfait des conforts du présent... Elle aussi croyait qu'il valait la peine, de me jeter parfois de la poudre aux yeux,

quand la peur la prenait, — entre les repas. — Cela me plaisait moins! Quand elle essayait de me duper, l'inconcevable stupidité de ma confiance aveugle me devenait une torture...

» Je voyais fort peu la mère de Juan... Pourtant, je l'aimais assez... Elle était honnête, au moins, et la fourberie lui était difficile... Juan était son idole; tout ce qu'il faisait lui semblait parfait, et ce n'était pas sa faute si elle ne s'apercevait pas qu'il était comme un puits corrompu... Juan était tout aussi amical avec moi, sans qu'il restât rien maintenant de son ancienne condescendance... Il ne laissait plus voir son envie par de perpétuelles allusions à ma chance. Depuis qu'il avait été mis à l'épreuve, il semblait m'accorder autant de respect que sa fatuité lui en permettait. Il ne se targuait plus, comme auparavant, de sa taille et de sa force... Une fois, cependant, — c'était, je crois, le vendredi soir, — il complimenta Clemencia de mon grand amour pour elle et fit quelques plaisanteries sur notre mariage. Alors, je compris que le moment était venu de laisser tomber le rideau et d'amener un dénouement.

» Le samedi, j'allai aux arènes et ordonnai qu'on garnît mon *palco* de fleurs. De là, je me rendis chez le duc. Il me reçut comme toujours, avec bienveillance; il remarqua que j'avais l'air souffrant et me demanda si je me ressentais toujours de l'ancienne blessure. « Non, répondis-je, non, *señor duque*, et si je suis venu aujourd'hui, c'est simplement pour vous remercier encore une fois de toutes vos bontés. »

» Après une pause, le duc me dit (je me rappelle chaque mot) : « Montes, il y a quelque chose là-dessous... Voyez-vous, il ne faut jamais adorer une femme : les meilleures n'aiment pas cela, elles sentent, je suppose, qu'elles ne le méritent pas, et, à mesure qu'elles se rapprochent du commun, elles veulent un maître... Mes cheveux ont blanchi à apprendre cela, Montes; une femme peut être belle et cependant n'avoir pas de cœur et... n'être pas bonne. Pourtant un homme serait insensé de refuser des noix parce que celle qui semblait belle était vide. — Vous parlez sagement, *señor duque*, dis-je, et j'ai été bien fou. Je souhaite qu'il ne vous arrive jamais rien de fâcheux, mais la sagesse et la folie aboutissent à la même fin. »

» Après l'avoir quitté, j'allai chez Antonio pour le remercier et je lui remis une enveloppe qu'il ne devait ouvrir que dans huit jours. Cette enveloppe renfermait trois lettres : la première pour lui, la deuxième destinée à la mère de Juan et la troisième à la mère de Clemencia, et chacune contenait trois mille douros. Comme elles m'avaient trompé pour de l'argent, c'est de l'argent qu'elles auraient avec mon mépris. Ensuite, je revins aux arènes, et, levant la tête vers mon *palco*, je vis que le devant avait été garni de fleurs blanches et rouges : je souris. « Du blanc pour la pureté et du » rouge pour le sang, me dis-je : le cadre qui convient. » Et je rentrai chez moi, où je dormis comme un enfant.

» Le lendemain, dans l'arène, je tuai les deux premiers taureaux, l'un dès sa première charge, l'autre après le jeu ordinaire... Puis un autre *espada* me remplaça ; ensuite, ce fut le tour de Juan. Tandis que le taureau soufflait un moment, je jetai un regard vers le *palco*. Elles étaient là, toutes : Clemencia les mains jointes sur les fleurs, les yeux dilatés et fixes ; sa mère, à demi assoupie derrière elle ; à côté de Clemencia, la señorita Liberata, avec ses joues roses, et, penchée sur son épaule, la mère de Juan. Juan, cette fois, était plus nerveux qu'il ne l'avait été le dimanche précédent. Lorsque son taureau entra dans le cirque, il me questionna vite : « Penses-tu qu'il soit bien facile ? » Comme je lui répondis, avec indifférence, que tous les taureaux étaient faciles, sa nervosité sembla s'accroître encore. Le taureau étant prêt, il se tourna vers moi, passant fiévreusement sa langue sur ses lèvres sèches : « Tu restes près de moi, n'est-ce pas, Montes ? » Je lui demandai en riant : « Resterai-je près de toi comme tu es resté près de moi ? — Oui, certes, nous avons toujours été bons amis. — Je serai aussi dévoué pour toi que tu l'as été pour moi ! » fis-je.

Je me plaçai à sa droite et examinai le taureau. C'en était un bon : je ne pouvais tomber sur un meilleur. Dans ses yeux, je vis une ardeur résolue et une froide rage : il ne céderait jamais. J'exultais, et, tenant son regard sous le mien, je lui promis sa vengeance. Tout en baissant ses cornes devant la *muleta*, il me regardait encore et je le regardais ; quand je sentis que Juan avait pointé son épée et qu'il était sur le point

de frapper, je levai la tête avec un mouvement de côté, comme si j'avais été le taureau ; la brave bête fit le même mouvement. Alors... alors toute l'arène sembla tourbillonner de joie avec moi, et pourtant j'avais entendu le cri, et vu la foule se dresser...

» Un peu plus tard, j'allai chez les dames Alvareda ; la mère vint m'ouvrir ; elle pleurait et les larmes ruisselaient au long de ses joues grasses et huileuses. Elle me dit que Clemencia s'était évanouie et qu'on avait dû la ramener chez elle ; que Juan était mort éventré ; que sa mère avait perdu la tête ; que c'était une pitié, lui, un si bel homme, si bon et si généreux ; que *los toros* ne devrait pas être permis et — comme je passais devant elle, plein de dégoût — que Clemencia était dans sa chambre à pleurer.

» Je montai au premier et entrai. Elle était assise là, les coudes sur la table et ses cheveux tombant autour de sa figure et dans son dos : elle me considéra, de ses yeux immobiles. Comme je fermais la porte, et, croisant les bras, la dévisageais, elle se dressa et recula lentement jusqu'au mur, et son regard s'effara de surprise et d'horreur ; puis, sans remuer les lèvres : « C'est vous... Vous l'avez tué... Je le vois dans vos yeux ! » Et mon cœur, sous mes bras, bondit de joie, et je répondis, du même murmure en l'imitant : « Oui, c'est moi ! »

» Au moment où je prononçai ces mots, elle s'élança vers moi, pleine de rage et de haine, et répandit sur moi un torrent d'injures et d'outrages. Elle vomissait ses invectives, comme du vrai fond de son âme : j'étais vil et bas et lâche, j'étais une bête nourrie d'immondices, j'étais... Dieu sait quoi ! Et lui, c'était un homme superbe, fort et bon, avec la figure d'un Dieu, et la plus belle carrure du monde... Et j'avais cru qu'elle pouvait m'aimer, moi, le roquet, laid et boiteux, quand il était là... Elle éclata de rire... Elle n'aurait jamais voulu laisser mes lèvres toucher les siennes si ce n'eût été que sa mère avait quelque amitié pour moi, et pour lui plaire à lui. Et maintenant, je l'avais tué, lui, mon meilleur ami ! Oh ! c'était odieux !... Puis elle se frappa la tête avec les poings, demandant comment il se pouvait que Dieu, Dieu, Dieu me permît de tuer un homme dont le petit doigt valait mille vies comme la mienne !

» Alors je me mis à rire et lui dis : « Vous vous trompez. C'est vous qui l'avez tué, et pas moi. C'est vous qui avez fait de lui un *espada*. C'est vous ! »

» Pendant que je parlais, ses yeux s'agrandirent et sa bouche s'ouvrit... elle parut faire un effort pour parler, mais elle n'eut qu'un gémissement... et elle tomba en avant, la figure sur le plancher.

» Je sortis de la chambre comme sa mère entrait. »

Montes alors se tut. Puis, après une pause, il reprit :

» J'ai su par la suite qu'elle était morte, le lendemain matin, d'une fausse couche... Cette même nuit, je quittai Madrid et vins ici, où j'ai vécu depuis lors, si l'on peut appeler cela vivre... Pourtant, parfois, à peu près satisfait, sauf une chose... Le remords ! Oui ! »

Le vieillard se redressa, tandis que ses grands yeux étincelants de passion tenaient mon regard :

Le remords... d'avoir laissé le taureau le tuer ! J'aurais dû lui déchirer la gorge de mes propres mains. »

FRANK HARRIS

Traduit de l'anglais par HENRY D. DAVRAY.

LES ÉVÊQUES DE FRANCE

ET LES PROTESTANTS

— 1698 —

Le préambule de l'acte par lequel Louis XIV déclarait l'Édit de Nantes révoqué et aboli dans toute l'étendue du royaume portait que l'exécution de cet édit était désormais devenue inutile, « la meilleure et la plus grande partie de ses sujets de la religion prétendue réformée ayant embrassé la religion catholique ». Quelques mois plus tard, Bossuet célébrait à son tour, dans l'oraison funèbre de Le Tellier, la grandeur de l'œuvre accomplie : « Vous avez affermi la foi, disait-il au roi, vous avez exterminé les hérétiques... Par vous l'hérésie n'est plus. » La « réunion » paraissait alors si universelle, si définitive, que le douzième et dernier article de l'Édit de Révocation, considérant comme quantité négligeable les religionnaires qui n'avaient pas encore abjuré, leur laissait une véritable liberté de conscience et stipulait « qu'en attendant qu'il plaise à Dieu les éclairer comme les autres, ils pourraient demeurer dans les villes et lieux du royaume, y continuer leur commerce et jouir de leurs biens sans pouvoir être troublés ni empêchés sous prétexte de leur religion ».

On sait quel prompt démenti les événements donnèrent à ces prévisions. Non seulement les protestants émigrés ne rentrèrent point en France en embrassant la religion catholique comme le nouvel édit les y autorisait, non seulement de nou-

veaux exodes se produisirent, dans des proportions inconnues jusque-là, mais ceux-là même qui, par crainte ou par intérêt, avaient d'abord abjuré, s'empressèrent de profiter de la nouvelle situation qui leur était faite pour s'abstenir dès lors de toute participation aux exercices de la religion catholique et retourner en foule à leur première croyance. Le dernier article de l'Édit de Révocation, destiné à ménager de façon insensible la conversion de quelques religionnaires endurcis, produisait donc des effets tout contraires. Non moins que les mesures de persécution elles-mêmes et pour des raisons différentes, il creusait un abîme, dans le sein même du royaume, entre les anciens catholiques et ceux qui, sous le nom de *nouveaux réunis*, de *nouveaux convertis*, de *mal convertis*, de *nouveaux mal convertis*, devaient dès lors et jusqu'à la Révolution être pour l'Église et pour l'État une source de violentes controverses et de graves préoccupations.

L'unité de foi et l'unité de culte, si ardemment désirées, si hautement célébrées, se trouvaient donc, du fait même de l'Édit, plus compromises que jamais et, à la déception causée par un pareil résultat, se joignait l'embarras d'y apporter un remède efficace. On ne pouvait, en effet, sans proclamer la vanité des efforts tentés jusque-là, tolérer la nouvelle attitude prise par les religionnaires ; on ne pouvait d'autre part entreprendre de la modifier violemment sans rompre les engagements sanctionnés par l'Édit de Révocation et sans aboutir, comme le déclarait Vauban, « ou à exterminer les prétendus nouveaux convertis comme des rebelles, ou à les bannir comme des relaps, ou à les enfermer comme des furieux, projets exécrables contraires à toutes les vertus chrétiennes, morales et civiles ».

Ce fut pourtant à ce dernier moyen que l'on eut d'abord recours. Dès les premiers mois de l'année 1686, de nouveaux édits furent promulgués, d'une rigueur telle qu'ils semblaient devoir triompher de toute résistance : les femmes des nouveaux convertis ainsi que les veuves qui persisteraient dans la religion réformée ne pourraient disposer de leurs biens par testament ; les enfants des nouveaux convertis, de cinq à seize ans, devaient être enlevés à leurs parents et confiés à d'anciens catholiques ; si des religionnaires, après avoir abjuré,

mouraient dans leur ancienne croyance, le procès devait être fait à leurs cadavres, qui seraient traînés sur la claie et jetés à la voirie; enfin, la peine de mort était prononcée contre tout ministre qui serait trouvé dans le royaume, ainsi que contre quiconque « serait surpris faisant des assemblées ou quelque autre exercice de religion que la catholique, apostolique et romaine ». Mais, dès cette même année, le roi, effrayé du zèle déployé dans l'accomplissement de ses instructions, recommandait lui-même d'y apporter des adoucissements. La guerre qui suivit et au cours de laquelle les puissances surent habilement exploiter l'agitation causée en France par la Révocation, le désir d'arrêter autant que possible le flot de l'émigration et d'autre part la crainte que des concessions ne fussent interprétées comme un acte de faiblesse et une sorte de désaveu, contribuèrent encore à augmenter pendant cette période l'incohérence et les contradictions des mesures prises à l'égard des religionnaires.

En 1698, au lendemain de la guerre et treize ans après l'Édit de Révocation, la question des nouveaux convertis restait aussi embarrassante qu'au premier jour. C'est alors que, sur la proposition de Pontchartrain et les instances de madame de Maintenon, le roi décida de consulter, sur la conduite à suivre, les principaux évêques et intendants du royaume. Ce n'était pas, comme le demandait si éloquemment Vauban, la suppression de l'édit de 1685; c'était du moins l'aveu que cet édit n'avait pas donné tous les résultats qu'on en attendait. Le fait d'admettre, de provoquer même la discussion d'une pareille question, avait donc une réelle importance, surtout si l'on se rappelle avec quelle force Louis XIV repoussait encore, quelques mois auparavant, au témoignage même de madame de Maintenon, toute tentative faite pour accorder aux nouveaux convertis la simple liberté de conscience : « Quitter ainsi une entreprise qu'il a poussée si hautement, sur laquelle il a permis qu'on lui donnât tant de louanges, dans laquelle ses ennemis ont toujours publié qu'il succomberait, ce serait avilir sa réputation, ce serait le rendre contraire à lui-même, ce serait démentir la sagesse et la fermeté ordinaire de ses résolutions. » S'il ne renonçait pas encore à l'œuvre entreprise, il voulait du moins trouver dans

l'avis des évêques et des intendants soit la confirmation qu'en dépit des apparences il ne s'était pas trompé, soit la force morale nécessaire pour réparer l'erreur commise.

La correspondance des intendants, les mémoires que, vers le même temps, ils rédigèrent sur l'état des provinces pour l'instruction du duc de Bourgogne, les nombreux écrits du plus célèbre d'entre eux, Lamoignon de Bâville, intendant du Languedoc, nous révèlent clairement leurs sentiments à l'égard des nouveaux convertis ; ils ne nous présentent d'ailleurs le plus souvent qu'une apologie mal déguisée de la conduite qu'ils avaient suivie jusque-là.

En ce qui concerne les évêques, au contraire, nous ne connaissons rien de précis sur leurs réponses [1], et, pour quelques-uns seulement, on pouvait conjecturer avec quelque vraisemblance le sens de ces réponses, d'après les opinions qu'ils avaient émises sur les protestants en d'autres circonstances [2] ; mais on ne saurait faire de rapprochements entre des écrits de ce genre, mandements destinés à l'instruction des fidèles ou traités de controverse religieuse, et les mémoires qui leur furent demandés en 1698, mémoires qui ne devaient être connus que du roi et de son conseil, véritables mémoires politiques où les évêques pouvaient confesser en toute sincérité leurs espérances ou leurs craintes, et, comme le dit Bossuet, exposer à côté « du point de la conscience, les expédients et les moyens de seconder les saintes intentions de Sa Majesté ». D'heureuses recherches nous ayant permis de retrouver récemment dans un manuscrit actuellement conservé à la Bibliothèque du ministère de la guerre les originaux mêmes de ces mémoires, nous avons cru qu'il y a intérêt à dégager de cette vaste consultation les éléments propres à éclairer un point important et encore mal défini de notre histoire religieuse.

*
* *

Ce fut le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, qui fut chargé par le roi de consulter les évêques. Cette consultation

1. Le mémoire de Fléchier a seul été publié.

2. On peut notamment lire avec intérêt sur cette question l'*Histoire de Madame de Maintenon*, par M. le duc de Noailles, et la belle étude de M. Douen sur la *Révocation de l'Édit de Nantes à Paris*.

fut limitée, et les vingt-cinq mémoires que nous avons sous les yeux semblent bien représenter, d'après la teneur même du manuscrit, la totalité des avis demandés et reçus. Si l'on excepte quelques exclusions dues à des considérations toutes personnelles, comme celle de l'archevêque de Cambrai, le choix fait par le cardinal de Noailles était des plus judicieux : il comprenait la plupart des prélats qui, soit par leurs lumières et leur situation dans l'Église de France, soit par leur contact fréquent avec les nouveaux convertis de leurs diocèses, pouvaient présenter des opinions dignes d'intérêt. C'est au premier de ces titres que nous trouvons parmi les prélats Bossuet, évêque de Meaux, Le Tellier, archevêque de Reims, Hardouin de la Hoguette, archevêque de Sens, Gaston de Noailles, évêque de Châlons, Brûlart de Sillery, évêque de Soissons, Godet des Marais, évêque de Chartres et confesseur de madame de Maintenon ; — c'est parce que leurs diocèses étaient « infestés » d'hérétiques qu'on crut devoir ensuite s'adresser aux évêques de la Rochelle, de Saintes, de Luçon, de Nantes, de Grenoble, ainsi qu'à la plupart des évêques du Languedoc, parmi lesquels se distinguaient au premier rang Fléchier, évêque de Nîmes, et Mascaron, évêque d'Agen.

La lettre adressée aux évêques par le cardinal de Noailles déterminait, dans les termes les plus larges, les questions qui leur étaient posées :

Sur ce que j'ai représenté au Roy, leur écrivait-il, qu'il est nécessaire que les évêques soient consultés sur le dessein que Sa Majesté a de régler et de rendre uniforme la conduite qu'on doit garder présentement à l'égard de ce qu'on appelle réunis, elle m'a ordonné de vous écrire de sa part pour vous demander votre sentiment sur la manière que vous jugez qu'on doit prendre avec eux. Envoyez-moi donc, s'il vous plaît, le plus tôt que vous pourrez, un mémoire où vous marquerez en détail toutes les choses que vous croyez utiles pour les convertir, ou du moins pour les retenir dans leur devoir.

C'est aussi sous les aspects les plus divers que les évêques examinèrent le problème qui leur était soumis. Quelques-uns, troublés par le spectacle des violences qu'ils avaient eues sous les yeux, allèrent chercher dans les doctrines de l'inquisition, dans les luttes de saint Louis avec les Albigeois et jusque

dans les controverses de saint Augustin avec les Donatistes des principes ou des exemples; mais c'est surtout dans leur expérience personnelle, dans l'histoire de leurs démêlés avec les nouveaux convertis, que la plupart des prélats prirent les éléments de leurs opinions et de leurs réponses. Malgré la multiplicité des faits ou des principes invoqués, on peut ramener aux trois questions suivantes les enseignements qui se dégagent de cette enquête : Quel était, d'après les évêques, l'état des nouveaux convertis en France en 1698? — Le roi devait-il supprimer l'Édit de Révocation? — S'il devait en conserver au moins le principe fondamental, c'est-à-dire la nécessité de l'union dans une même foi et dans un même culte de tous ses sujets, quels moyens pouvait-il employer à l'égard des dissidents?

*
* *

C'est le nombre très restreint des conversions sincères et l'insuccès presque général de l'Édit de Révocation que Vauban invoquait par-dessus tout, pour demander au roi la suppression de cet Édit. Les déclarations des évêques au sujet des résultats obtenus ne sont pas moins caractéristiques:

Ce n'est pas une chose facile, écrit l'évêque de Saintes, d'éteindre l'hérésie de Calvin en France et de donner le dernier coup à cette hydre que le Roy a terrassée. Ceux qui restent dans cette secte se sont entestés de nouveau, et, depuis qu'ils se voient privés des secours qu'ils attendaient du prince d'Orange, il semble que, d'un commun accord, ils soient devenus plus fiers et que, ne trouvant d'espérance que dans leur opiniâtreté, ils l'aient affermie et augmentée.

Et Fléchier :

Ils font comme un corps encore uni par leur ancienne créance, par la dépendance qu'ils ont les uns des autres, par les promesses qu'ils se sont faites de ne se point abandonner, par le souvenir et le récit fréquent de ce qu'ils ont ouï dire de notre foy ou de nos pratiques, par les reproches qu'ils font à ceux qui osent reconnaître la fausseté de leur religion, en un mot par cet esprit de cabale qui règne encore dans leurs consistoires secrets.

Ce même esprit force Bossuet à reconnaître la profonde

différence qui existe entre les anciens catholiques et les nouveaux convertis :

Il serait à désirer qu'il y eût une si parfaite uniformité entre les anciens et les nouveaux qu'on oubliât l'ancienne différence, mais puisque, par malheur, cela n'est pas encore, il faut conformer les lois à l'estat des choses et ne pas nous abuser nous-mêmes.

Si de ces déclarations générales nous passons aux renseignements plus précis que donnent certains évêques sur l'état de leurs diocèses, nous relevons les mêmes expressions de découragement. La Champagne compte moins de nouveaux convertis que beaucoup d'autres provinces, mais leur obstination et le voisinage de la frontière n'y rendent pas la situation moins embarrassante :

Plusieurs dans ce pays, remarque l'évêque de Châlons, se disposent à sortir d'abord après la moisson, ils ne s'en cachent point, ils disent que si on les oblige d'aller à l'église, ils s'en iront, ils vendent ce qu'ils ont de fonds et de meubles pour s'en aller, ils laissent des procurations pour en recevoir les loyers, attitrent des créanciers à qui ils abandonnent leur bien ou laissent quelqu'un de leurs enfants ou parents pour en prendre soin et leur en faire toucher le revenu hors du royaume ; on m'a mandé qu'un homme, accompagné de cinquante ou soixante cavaliers armés, venait de nuit enlever les nouveaux réunis qui voulaient sortir du royaume et les escortait.

Dans le diocèse de Nantes, les nouveaux convertis sont « si opiniâtres, qu'ils ne veulent ni approcher des sacrements, ni aller à la messe, ni même au sermon et au catéchisme ». C'est en vain que l'évêque, attribuant cette résistance au mauvais exemple de la marquise de Courboyé, a entrepris de convertir celle-ci. Cette dame lui « a dit franchement qu'elle n'irait ni au sermon, ni à la messe », et son entourage reste tellement endurci qu' « une demoiselle de vingt-deux ans, appréhendant de se trouver convaincue sur ce que nous pouvions luy dire, se coupa la langue ». Et l'évêque ajoute : « J'ay attribué cela à des vapeurs fortes qui luy ont pris. » Dans certaines villes, comme Montauban, la différence entre les anciens catholiques et les nouveaux est si tranchée que « ce sont comme deux peuples différents qui ne sont liés ni de mœurs, ni de négoce, ni de mariage, ni même de société civile ».

Dans le Dauphiné, l'Édit de Révocation avait produit un

grand nombre de conversions, mais « depuis l'année 1686 les choses ont changé de face, et, à la réserve d'un petit nombre dans Grenoble et dans quelques autres villes, les autres sont pires qu'ils n'étaient avant leur abjuration ». « Je ne peux, ajoute l'évêque de Grenoble, attribuer un changement si prompt et si universel qu'aux lettres circulaires que les hérétiques des Cévennes et du Vivarais et les réfugiés à Genève en Suisse leur ont écrit, les assurant que le prince d'Orange les rétablirait dans le libre exercice de leur religion. » Voici, en effet, quelques-uns des principaux désordres et scandales que le même évêque relève chez les nouveaux convertis :

La plupart ne vont ni à la messe ni aux sermons, et se contentent de lire les sermons de leurs ministres, qui sont imprimés et qu'ils ont gardés, ils font aussi entre eux des prières et des lectures de psaumes dans le temps qu'ils sont assemblés trois ou quatre sous prétexte de se rendre visite. — Ils font les prières matin et soir dans leur domestique, comme on les fait à Genève. — Ils empêchent leurs enfants de fréquenter les églises et les sacrements et de venir aux catéchismes, et leurs mères même les maltraitent quand ils y vont. — Quand ils sont malades, les parents de leur religion les obsèdent, ils n'envoient quérir le curé que quand le mourant a perdu la parole; si le curé y veut venir d'office, on lui refuse l'entrée de la chambre, disant que le malade repose, et les plus obstinés laissent mourir leurs proches sans appeler le curé et les enterrent la nuit dans leurs jardins à la campagne. — Ils mangent publiquement de la viande les jours défendus, le méchant exemple des magistrats catholiques qui en mangent et le peu de soin qu'on a de la police en ces quartiers, en ne punissant pas les traiteurs et les aubergistes qui en donnent, autorisent beaucoup ce désordre. — Le commerce continuel qu'ils ont avec Genève, et qu'on ne peut empêcher sans ruiner tous les marchands, fait qu'ils vont entendre des prêches et faire la cène tous les ans à Genève. — On leur a permis d'acheter des charges de maires, d'exercer des judicatures des seigneuries, ce qui leur donne beaucoup d'autorité dans ces lieux, où ils protègent ceux de leur religion soit dans les logements des gens de guerre ou dans les impositions. — Enfin, les plus obstinés vendent leurs biens immeubles et mettent leurs effets mobiliers sous le nom de leurs amis et portent de temps en temps leur argent à Genève et à Lausanne, qu'ils confient à leurs femmes si elles y sont ou à leurs plus proches parents, résolus de s'y retirer au moment qu'on les obligera à l'exercice de notre religion; mais le nombre de ceux-là n'est pas fort grand.

Comme on le voit, l'évêque de Grenoble, tout en reconnaissant l'éloignement presque général des nouveaux convertis pour l'exercice de la religion catholique, estime que tous ne sont pas également obstinés et que des considérations d'intérêt ont pu, autant que leurs convictions, en retenir un certain nombre dans leurs anciennes erreurs. C'est ce sentiment que nous allons retrouver, sous une forme beaucoup plus affirmative, dans les mémoires de plusieurs autres évêques du Midi.

Suivant l'évêque de Périgueux, « on peut diviser les nouveaux convertis en trois classes, La première est des gentilhommes, la seconde des bourgeois et des marchands, la troisième des ouvriers, des paysans et des domestiques ». Parmi les gentilshommes, « il y en a fort peu qui sachent leur ancienne religion, encore moins la nôtre », il y en a également « fort peu qui soient bons catholiques ». — Quant aux marchands et aux bourgeois, « ayant du bien, peu d'ambition et de grandes liaisons avec les Hollandais et les Anglais où ils ont une partie de leur famille, ils sont plus fermés dans leur religion, mais il ne serait pas impossible de les réduire si on trouvait le secret, dans les lieux où les marchands nouveaux convertis font le commerce, de le faire faire par des catholiques ». — Les ouvriers, les domestiques et les paysans sont au contraire tellement attachés à l'extérieur de la religion, « qu'étant privés de l'exercice de celle de Calvin, ils embrasseraient avec plaisir la catholique si la crainte de leurs seigneurs et de ceux qui les emploient et cesseraient de les faire travailler s'ils allaient à l'église, ne les retenait pas ».

L'évêque d'Alais distingue aussi trois classes de réunis :

La première, qui n'est pas la plus nombreuse, de ceux qui sont solidement déterminés à la religion. La seconde, qui est la plus nombreuse, de ceux qui n'y sont pas encore déterminés, mais qu'on peut dire chercher plutôt l'occasion de s'y déterminer que de la fuir. La troisième, qui est la moins nombreuse, de ceux qui sont les chefs des mal-intentionnés, faisant tous leurs efforts pour débaucher les peuples, à mesure qu'on agit pour les rendre catholiques. Le peuple est dans la dépendance des plus riches qui le font travailler et gagner sa vie ou des praticiens qui conduisent ses affaires. Et tous ces chefs

de famille, ces plus riches et ces gens de pratique sont liés entre eux par un engagement de cabale.

Cette tendance à attribuer à un petit nombre de chefs la résistance des nouveaux convertis est à peu près générale parmi les évêques du Midi; mais nulle part nous ne la trouvons exprimée sous une forme plus précise et en termes plus violents que dans le mémoire de l'évêque de Viviers. Aussi, malgré la passion qu'il respire, ou plutôt, en raison même de cette passion, nous reproduirons plusieurs fragments de ce mémoire; rien n'explique mieux la situation de cette région des Cévennes et du Vivarais, prédestinée pour ainsi dire aux luttes religieuses et qui, après avoir subi dans toute leur horreur le régime des dragonnades, devait, quelques années après, devenir le principal théâtre du soulèvement des Camisards:

J'avais remarqué, écrit cet évêque, que depuis les charitables et infatigables soins du Roi pour les ramener dans le sein de l'Église, nous avions trois espèces de protestants qu'il fallait ménager diversement, savoir les gentilshommes, les peuples et les consistoriaux, c'est-à-dire les choisis parmi eux tous pour former avec leurs ministres ce qu'ils appelaient le consistoire. Les gentilshommes étaient principalement déterminés à leur conversion par les honneurs, les caresses et les faveurs du Roi, les peuples par l'intérêt de leurs affaires ou des charités, mais les consistoriaux, gâtés par le plaisir de gouverner, étaient implacables, orgueilleux, pleins d'une idée de puissance unie à celle des protestants étrangers, et il n'en revenait aucun à l'Église que par la crainte des châtiments ou la perte de leurs biens.

Je trouvai que, lors des abjurations, il n'y eut au vrai que ces consistoriaux d'affligés, tous les autres eurent de la joie de la révocation de l'Édit de Nantes et ne regrettaient que quelque argent que le logement des troupes pouvait leur avoir coûté. Les consistoriaux, au contraire, qui sentirent leur autorité sapée par le fondement, mirent tout en œuvre pour la rétablir *per fas et nefas*. Leur caractère particulier est l'industrie, l'artifice, le déguisement, le mensonge et une application continue. Ils se flattaient de tout mettre en combustion dans le royaume, sans égard pour les lois divines et humaines, sans respect pour le roy et sans considération pour leur patrie.

Dans cet esprit ils s'attachèrent à suborner ceux du dedans du royaume qui étaient contents, et surtout les femmes, leur faisant un sujet de honte de la facilité de leur conversion. Ils semèrent une infinité de libelles de toute façon, déguisaient à point nommé tous les

avantages que le Roi remportait sur ses ennemis, forgeaient à plaisir des nouvelles contraires, remplissaient les peuples de folles espérances, les excitaient à passer en pays étranger, suscitaient et hasardaient des prédicants, et formaient des assemblées partout où ils le pouvaient, toujours jetant la pierre et cachant le bras. C'est le manège qu'on leur a vu pratiquer sans discontinuation depuis le commencement et la durée de cette dernière guerre.

La paix qui suivit les déconcerta un moment, mais ne les découragea pas :

Ils renouvelèrent bientôt leurs menées et leurs artifices. Ils semèrent divers bruits et des libelles pernicieux que le Roi n'exigeait point qu'ils fissent exercice de la religion catholique, qu'en effet on ne les y obligeait ni à Paris ni dans les autres provinces, que ce point avait été réglé dans le traité de paix par un article secret entre Sa Majesté et le Roi d'Angleterre, qu'il leur serait bientôt donné un lieu d'exercice public de leur religion en chaque diocèse, que, pourvu qu'il se tinssent fermes et unis, ils verraient dans peu la religion protestante en France comme elle était ailleurs.

Ils ne se contentèrent pas de ces libelles. Ils détachèrent quelques prédicants en divers endroits. Il en vint un déguisé en habit d'officier dans le Vivarais qui, du Dauphiné, y entra par le Rhône; il eut l'impudence, ayant assemblé plusieurs personnes dans un bois, de leur donner ce qu'ils appellent la cène, leur fit prêter serment de renoncer à la messe et leur laissa un écrit plein d'impostures séditieuses.

Il en survint un autre dans le même canton, il y a environ cinq semaines, qui n'eût pas moins fait de mal, s'il n'eût été arrêté dans une de mes paroisses qu'il eut l'effronterie de venir habiter avec sa femme et ses enfants; mais ayant été découvert par un de nos bons convertis, il fut pris caché dans son lit, avec une belle Bible de Genève et quelques ridicules sermons que j'ay en main.

Nous n'avons pas à rechercher la part évidente d'exagération et d'erreur que renferme ce mémoire au sujet de la prétendue alliance des religionnaires avec l'étranger ni à montrer comment, d'après madame de Maintenon elle-même, « les nouveaux convertis, dans le plus fort de la guerre, ont témoigné conserver dans le cœur la fidélité qu'ils doivent au roi ». Ce qu'il importe avant tout de constater, c'est que, de l'aveu même de l'évêque de Viviers, les religionnaires des Cévennes étaient plus que partout ailleurs et, quelles qu'en fussent les causes, rebelles à tout exercice de la religion catholique. « Les faibles qui assistaient aux offices divins s'en abstien-

nent, les mauvais continuent de jouer leur rôle, plusieurs personnes meurent sans appeler ni consentir de voir leur curé, et on les enterre familièrement dans un champ. » Quant aux circonstances qui pouvaient favoriser le retour des tièdes et des faibles, l'effet produit par le récent passage du prince de Soubise à Annonay indique assez exactement ce qu'on en pouvait attendre :

Cette ville, voisine de Lyon, est comme la Genève du Languedoc, pleine de réunis dont quelques-uns assez riches sont encore plus factieux. M. de Soubise, qui en peut être un digne témoin, leur parla en seigneur vraiment chrétien et fidèle au Roy. Ils en furent touchés, et promirent merveille; tous, sans exception, le suivirent à la messe, qu'ils entendirent à genoux; mais, peu après, ils sont retournés à leur premier vomissement.

*
* *

Malgré la tendance naturelle que, suivant l'expression de Bossuet, ils pouvaient avoir « à s'abuser eux-mêmes », les évêques étaient obligés de reconnaître qu'en dépit des promesses comme des menaces, la séparation entre les anciens catholiques et les nouveaux convertis était devenue chaque jour plus profonde. C'est en présence de ces résultats et de la situation troublée du royaume que Vauban demandait avec instance au roi la suppression de l'Édit de Révocation. C'est après avoir retracé le même tableau, sous des couleurs non moins sombres, qu'en 1698 les évêques demandèrent au roi, dans un mouvement unanime, le maintien de ce même édit. Aux raisons politiques invoquées par Vauban ils prétendaient en effet opposer un principe d'un ordre plus élevé. La Révocation et les abjurations qui avaient suivi avaient fait « des nouveaux convertis une partie de leur troupeau »; quelque violents et imparfaits qu'en eussent été les moyens, elles avaient réalisé, au moins dans les lois, cette unité de foi et de culte que, depuis les temps les plus reculés, l'Église propose aux rois et aux peuples comme la règle des États chrétiens. Quelques tempéraments qu'on pût y apporter dans la pratique, c'était donc le principe fondamental qu'il importait avant tout de sauvegarder et c'est cette unité dont ils célèbrent la néces-

sité et les avantages en termes non moins solennels qu'à la veille de la Révocation.

Je présuppose comme un principe incontestable, écrit Mascaron, qu'on doit maintenir ce grand et admirable ouvrage de la réunion d'où il revient tant de gloire à Dieu, qui procure le salut de tant d'âmes, qui établit la paix dans le royaume, et qui sera le monument le plus auguste et le plus durable du règne glorieux de Sa Majesté.

Ce grand ouvrage non seulement ne sera pas soutenu, mais il paraîtra entièrement abandonné et sera détruit infailliblement si l'on ne tient, autant qu'on le pourra, tous les sujets du Roi dans l'unité intérieure de la foi par les instructions qui produisent la persuasion et dans l'uniformité du culte extérieur par une contrainte salutaire. Autrement, ce seront toujours deux peuples différents qui se combattront l'un l'autre dans le sein de l'Église et de la République, et seront deux corps séparés qui agiront par de divers mouvements et dans les affaires de la Religion et dans celles de l'État, et cette distinction serait d'autant plus dangereuse que les faux réunis se persuaderaient que l'indulgence qu'on aurait pour leurs erreurs serait l'effet de la crainte qu'on aurait de leurs forces au dedans et de leurs liaisons avec les étrangers.

Ils prendraient l'indifférence qu'on aurait sur leur conduite pour une espèce de tolérance, et, si j'ose m'exprimer de la sorte, comme un nouvel Édit de Nantes réformé qui les autoriserait dans leur schisme.

Bossuet n'est pas moins affirmatif :

Il doit passer pour constant que le Roy est en droit de faire des lois pour obliger tous ses sujets sans distinction à un seul culte qui est celui de l'Église catholique, apostolique et romaine, qui est la seule religion véritable toujours suivie et observée dans ce royaume très chrétien, et soutenue par les Rois ses prédécesseurs et ses glorieux ancêtres...

On pourrait confirmer cette vérité par la loy de Dieu, par les ordonnances des Empereurs et rois chrétiens depuis Constantin, par celles de Clovis, par celles de Charlemagne et autres rois dans leurs capitulaires, par les ordonnances de François Ier, Henri II, Charles IX, Henri III, Henri le Grand, Louis XIII, et celles du Roy régnant aujourd'hui glorieusement.

L'archevêque d'Albi exprime en termes analogues la même doctrine « appuyée principalement sur la maxime incontestable du pouvoir qu'ont les souverains et que Dieu leur a donné d'obliger les hérétiques à renoncer à leurs erreurs, à

rentrer dans l'Église et à faire profession de la véritable foi, et sur l'exercice que les empereurs et les rois chrétiens ont fait de ce pouvoir dans tous les temps ».

Fléchier, de même que Mascaron, ne veut mettre en doute le maintien de l'Édit de Révocation :

Le Roy connaît sans doute combien il importe à sa gloire et à la gloire de Dieu qu'il considère plus que la sienne, de prendre en cette occasion le parti le plus convenable à sa piété, au salut de ses sujets, et à l'amour qu'il a pour l'Église. C'est dans cette vue qu'il nous demande nos avis pour se déterminer ensuite sur la conduite qu'on doit tenir à l'égard de ceux qu'on appelle Réunis, soit qu'il veuille les abandonner à leurs consciences, soit qu'il juge à propos de les presser un peu du poids de son autorité royale.

Pour obéir à ses ordres, je me sens obligé de lui représenter très respectueusement qu'il s'agit d'achever un ouvrage qu'il a si glorieusement commencé, de conserver à l'Église un peuple que ses soins et ses ordonnances lui ont acquis, et d'abolir une hérésie que la coutume et la prévention retiennent encore dans les cœurs et dans les volontés de ceux qui l'ont abjurée, et qui ne peut s'éteindre que par des déclarations précises des intentions de Sa Majesté, et par une contrainte salutaire, jointe à l'instruction et à la doctrine.

Unanimes sur la nécessité de maintenir l'unité de foi et de culte dans le royaume, les évêques ne le sont plus sur les moyens à employer pour réaliser cette unité. Devait-on obliger les nouveaux convertis à pratiquer tous les exercices d'une religion à laquelle ils avaient adhéré par le fait même de leur abjuration, mais que la plupart reniaient dans leur for intérieur? En cas de refus, pouvait-on employer la violence pour les contraindre, et dans quelles limites? Tandis que les évêques du nord font entendre pour la plupart des maximes de douceur et de charité, ceux du midi, et notamment les évêques du Languedoc, sont d'accord pour déclarer que les exhortations, les instructions et les ménagements ne produiront aucun effet s'ils ne sont appuyés par une intervention constante et efficace de l'autorité royale.

*
* *

C'est dans les termes les plus formels que les évêques du nord demandent l'emploi de la douceur à l'égard des nouveaux convertis :

L'esprit de douceur et de modération dans lequel le Roi entre aujourd'hui, déclare l'évêque de Châlons, est celui qu'il faut suivre. Les violences exercées en conséquence des édits et des déclarations du roi, quoique contre son intention, sont un obstacle presque invincible à la conversion des religionnaires. Elles leur ont donné de l'horreur pour la religion, pour l'Église et pour les pasteurs, elles ont fait des parjures et des sacrilèges, et éteint dans la plupart les principes de religion qui auraient pu les faire rentrer dans la bonne voie. Il faut prendre à présent des manières entièrement opposées.

Si l'on peut essayer de ramener les enfants par la persuasion et par les instructions, il n'en saurait être de même des parents, « qu'il faut abandonner à Dieu ».

Si l'on ne songeait qu'à s'épargner de la peine, on conclurait à les laisser sortir du royaume et à garder seulement les enfants qu'on peut plus aisément faire revenir des préventions qu'on leur a inspirées, mais l'État en souffrirait trop. On s'aperçoit aisément du dommage qu'a fait au Royaume l'évasion de tant de familles de toutes conditions qui se sont réfugiées dans les pays étrangers. Dieu veut que nous laissions croître l'ivraie avec le bon grain jusqu'à ce qu'il envoie ses anges pour en faire dans son jour la juste et éternelle séparation, et que cependant nous travaillions avec une vigilance continuelle et sans nous rebuter à faire que la paille produise son épi.

L'archevêque de Reims écrit de son côté :

Ce serait une chose contraire aux règles de l'Église, de contraindre les mal convertis d'aller à la messe, de recevoir les sacrements ou de faire aucun autre exercice de la religion catholique. Le moyen le plus propre à les ramener, après leur avoir ôté toute sorte d'exercice de leur religion, est celui de les tolérer et de travailler à les instruire avec douceur et charité.

Si l'archevêque de Sens hésite à conclure, il n'en expose pas avec moins de force les obstacles presque invisibles que soulèverait l'emploi de la violence :

Quand les pères endurcis auront quelque bien, on commencera par leur enlever leurs enfants qu'on fera élever à grands frais dans des collèges ou dans des monastères, il faudra mettre en prison les plus mutins, en faire reléguer d'autres, faire le procès à la mémoire de ceux qui voudront mourir dans la religion prétendue réformée, interdire les officiers royaux, les médecins, les chirurgiens et apothicaires, et si le nombre de ces opiniâtres est grand, quel remède ou plutôt quelles clameurs !

Je sais bien qu'on dira que les exemples de sévérité se feront par le ministère de l'autorité temporelle ; j'en conviens, mais qu'on prenne donc ce parti sans consulter les évêques ni demander leur approbation pour un avis qui les rendra odieux aux nouveaux convertis et qui ouvrira la porte à tant de profanations.

Ce principe de douceur et de charité, que les évêques du nord rappellent au roi, trouve sa première application dans la question de la participation que les nouveaux convertis devront prendre aux exercices du culte catholique, et nous trouvons dans le mémoire de Bossuet ces divers points exposés et discutés avec tant d'autorité et de précision qu'il importe de les reproduire en entier :

Sur la communion. — Tout le monde est d'accord de ne point user de contrainte sur cela, de crainte de sacrilèges et profanations horribles qui attireraient la malédiction de Dieu sur le royaume.

Sur la messe. — Il devrait être constant que l'on ne doit employer aucune contrainte pour obliger les Réunis à la messe, pour deux raisons. La première que notoirement ils font profession de n'y pas croire, de sorte que l'adoration qu'ils y rendraient à Jésus-Christ serait forcée, irreligieuse et idolâtre selon leur croyance. La seconde, qui est encore plus démonstrative, est qu'ils ne font point de communion pascale ni de confession annuelle, contre le commandement exprès de l'Église, c'est un fait constant et public, par où l'Église les déclare indignes de la société des fidèles. On peut donc bien en général ordonner indistinctement à tous les sujets que tout le monde assiste au service public et même à la messe, parce que cette ordonnance générale reçoit toujours l'exception du cas particulier à l'égard de ceux que l'Église est en droit d'exclure par cette contravention à ces préceptes exprès.

Sur le mariage. — Il est bien constant qu'on n'y peut point recevoir les pécheurs publics et scandaleux, comme étant notoirement incapables d'un si grand sacrement, s'ils ne se repentent et ne se confessent.

Tous les Réunis sont de ce genre, puisqu'ils contreviennent publiquement au commandement de la confession et communion annuelle, et encore par un principe d'infidélité.

Ils sont donc bien constamment incapables du sacrement de mariage à moins qu'ils n'expient leurs crimes par la confession et la pénitence, et c'est de quoi tous les évêques sont d'accord.

Il ne semble pourtant pas qu'il faille user avec eux de la dernière rigueur, la douceur étant plus propre à ramener les errants, surtout ceux qui sont de bonne foi.

On ose dire que cette mesure ne souffre aucun expédient et que la piété de Sa Majesté ne lui permettra jamais d'exiger autre chose des évêques, mais seulement, comme elle a fait jusqu'à présent, de se remettre à leur charité et à leur prudence.

Sur les mourants et la sépulture. — On doit très humblement supplier Sa Majesté d'ordonner par tout le royaume l'accès facile aux prêtres et aux pasteurs auprès de tous ses sujets, même réunis, surtout dans la maladie et dans les approches de la mort qui est l'occasion la plus décisive pour le salut.

Quoique la liberté des curés doive être ici très entière, ils en doivent user avec prudence et seulement envers ceux dont ils ont quelques espérances, de peur d'exposer au mépris la parole d'exhortation et de donner lieu aux mal réunis de triompher en mourant, comme s'ils mouraient en quelque sorte martyrs.

Dans le doute, on leur doit parler, mais sans les tourmenter et avec douceur.

Après le refus, on est obligé de les priver de la sépulture ecclésiastique et laisser aux parents et amis enterrer leurs corps où ils voudront, sans cimetière, sans éclat, sans assemblée.

On pourra charger les parents et autres intéressés d'avertir le magistrat ou le curé, afin qu'on tienne registre de ces morts comme des autres pour éviter les inconvénients.

Dans ces registres, on ne marquera que le jour du décès, sans parler d'enterrement ni de sépulture.

Les curés doivent interpréter favorablement les intentions des mourants et croire facilement ceux qui les assurent qu'on les est venu appeler par ordre du défunt, dans quelques moments avant son décès, pourvu que le contraire ne soit pas notoire, car, en ce cas, cela ferait un mauvais effet dans l'esprit des anciens catholiques et diminuerait le respect dû aux cimetières et à la sainteté de la sépulture ecclésiastique.

La coutume de traîner sur une claie cause plus d'horreur contre les catholiques qu'elle ne fait de bons effets pour les réunis.

Cette dernière mesure, qui, suivant l'Édit de 1686, devait être appliquée aux cadavres des religionnaires morts dans l'hérésie, est également réprouvée par l'évêque de Châlons, et les termes même dans lesquels les évêques la mentionnent semblent bien indiquer qu'elle avait été assez généralement mise à exécution dans les années qui suivirent la Révocation de l'Édit de Nantes :

Je voudrais, écrit l'évêque de Châlons, qu'on leur évitât et aux catholiques le spectacle de voir traîner sur la claie ceux qui seraient

morts obstinés, mais que le juge ayant fait son procès-verbal de la mort et de l'obstination, envoyât vers la nuit ou devant le jour un archer qui mettrait le corps sur une charrette et l'irait faire enterrer dans les champs, sans qu'il fût permis à la famille d'y assister ni prendre le deuil du mort avec expresse défense aux catholiques de faire aucune insulte.

Conformément à ces principes, l'intervention du pouvoir civil et l'emploi de mesures violentes se trouveront donc limités à la répression des nouveaux convertis qui contreviendront ouvertement aux ordonnances et règlements touchant la paix publique, soit en sortant du royaume, soit en provoquant des assemblées politiques ou religieuses. Le roi devra de même veiller au respect des exercices du culte catholique :

On ne peut trop spécifier, remarque Bossuet, ce qui regarde la sanctification des fêtes et la cessation du travail, non plus que la prohibition des jeux et tavernes. On ne peut aussi trop sévèrement enjoindre aux juges de police et autres magistrats de tenir la main à l'exécution des ordonnances sur ce point, pour deux raisons : l'une que leur négligence sur ce sujet est extrême, l'autre que cette rigueur édifiera les réunis qui, à notre confusion, étaient plus sévères que nous dans la sanctification des dimanches et fêtes reçues parmi eux, ainsi qu'il se voit encore en Angleterre, en Hollande et dans les autres États protestants.

Quant aux nouveaux convertis, qui resteront fidèles aux ordonnances générales du royaume, mais que la grâce n'aura pas encore touchés, « tous les moyens, déclare Bossuet, se réduisent à l'instruction convenable et assidue », et l'évêque de Meaux expose en détail les dispositions qu'il convient de prendre à cet égard :

Cette instruction dépend des bons évêques, des bons curés et des bons maîtres d'écoles.

On n'a qu'à se louer de l'attention du Roi à donner de bons évêques.

Pour les curés, ce doit être le soin des évêques, et il semble que le seul remède à tous les maux de l'Église, c'est d'étendre le pouvoir des prélats pour l'institution et destitution des curés incapables. L'incapacité consiste dans l'ignorance et dans les mauvaises mœurs. On doit réputer pour ignorance l'incapacité de prêcher la parole de Dieu, du moins dans une honnête médiocrité. Ainsi, on ne peut

jamais faire aucun bien sans étendre la liberté des évêques jusqu'à exclure des cures ceux qui, dans un examen institué pour cette fin, seront trouvés n'avoir pas, au moins dans un dégré médiocre, le talent d'instruire et d'ôter ceux qui manqueront de ce talent nécessaire ou qui seront convaincus de négliger l'instruction de leurs peuples.

Les maîtres et maîtresses d'école ne sont guère moins nécessaires que les curés, mais les expédients pour les établir seraient trop longs à déduire, il suffit quant à présent que Sa Majesté soit bien disposée à écouter les ouvertures des évêques et des intendants.

Un des plus grands soins des évêques pour l'instruction et réduction entière des Réunis, c'est qu'on ne les accable pas de pratiques non nécessaires et qui leur soient odieuses, et c'est pourquoi leur instruction doit être commise aux évêques qui auront plus que les autres les égards et l'autorité qu'il faut pour cela.

Et Bossuet termine son mémoire par cette remarque qui résume assez fidèlement l'esprit des diverses dispositions que nous venons d'analyser :

L'uniformité de la conduite est un des moyens les plus nécessaires, en sorte qu'il ne paraisse jamais qu'on soit à l'égard des Réunis trop austère dans quelques endroits et trop indulgent dans d'autres. Le moyen pour parvenir à cette fin, c'est que le Roi ait la bonté de se réserver les châtiments les plus considérables et *qu'il daigne faire ressentir que, s'agissant de gagner les cœurs et de convertir les âmes, l'esprit de douceur doit prévaloir.*

Nous avons dit que cet esprit de douceur était le trait dominant et véritablement caractéristique des avis exprimés par les évêques du nord. Il convient cependant de relever deux exceptions. L'évêque de Chartres ne croit pas qu'il soit « à propos, en ce temps, d'user de peines violentes pour contraindre les nouveaux convertis, à cause de nos catholiques d'Angleterre auxquels on ferait souffrir apparemment les mêmes traitements », mais il ne saurait condamner en principe l'emploi de ces mesures : « On sait assez comment plusieurs conversions de calvinistes se sont faites il y a dix ou douze ans. On sait que la contrainte y fut employée, on ne s'en est point fait de scrupule, et avec raison. » Il estime donc que l'on doit obliger les nouveaux convertis à participer aux divers exercices de la religion catholique et « interdire toutes sortes de charges publiques à ceux qui ne font pas leur devoir ». Quant à l'archevêque de Sens, après avoir exposé avec beaucoup de

force les raisons qui militent soit en faveur de la douceur, soit en faveur de la violence, il hésite à prendre un parti : « Je conclurai ce mémoire en disant que, quoique ces deux avis soient pleins de difficultés et que personne ne doive répondre du succès ni de l'un ni de l'autre, je crois que le premier sera le mieux reçu du public qui, dans les affaires épineuses et auxquelles il prend peu d'intérêt, se fait honneur d'embrasser les partis les plus humains et les plus mitigés, et que le second pourrait être le plus utile à l'État, et par l'événement même à la religion. »

***

En terminant son mémoire, l'évêque de Chartres écrivait au cardinal de Noailles : « Je suis persuadé que si l'on comptait les avis des évêques, le grand nombre serait pour le sentiment que je viens d'expliquer dans ce mémoire, surtout les prélats de Languedoc où il y a un plus grand nombre de nouveaux convertis. » L'événement devait amplement justifier cette prédiction, et l'examen des avis adressés par les évêques du midi va nous révéler, soit dans l'exposé des principes, soit dans leur application, des maximes entièrement opposées à celles que nous avons rencontrées jusqu'ici :

Je parle selon mes lumières, déclare Fléchier, et plus encore selon mon expérience. Chargé dans mon seul diocèse de quarante mille nouveaux convertis avec lesquels je converse depuis onze ans et dont je vois les dispositions présentes, je reconnais, comme saint Augustin le reconnut de son temps, que la prédication, la raison, la dispute, les conférences et tous les offices de la charité et de la sollicitude pastorale n'avancent guère leur conversion, s'ils ne sont soutenus de la crainte des lois et des ordonnances du Prince...

Je conclus avec saint Augustin que c'est aimer nos frères que de les émouvoir pour leur salut, qu'il ne faut pas regarder si on les pousse, mais où on les pousse ; que la droiture, la charité et l'utilité de la fin justifient abondamment la petite sévérité des moyens et qu'on est heureux quand par des remèdes, quoique amers, on peut les guérir de la maladie de leur habitude invétérée...

Et voici la déclaration de Mascaron :

La contrainte, quand elle est employée pour la vérité, conduit naturellement ceux qui la souffrent à examiner la cause qui leur

attire une peine dont on veut se délivrer, car personne n'aime à souffrir : on est porté à examiner les choses de plus près ; dans cet examen, on s'éclaircit, on se détrompe, on découvre la vérité, on l'aime, on l'embrasse, et la crainte, comme dit saint Augustin, est comme l'aiguille qui pique à la vérité, et qui fait une blessure, mais qui fait entrer dans l'âme le fil d'or de la foi et de l'unité qui réunit les âmes à l'église et qui ne fait qu'un seul peuple et un seul troupeau.

Les peines sous lesquelles on obligera les nouveaux convertis à assister à la messe et au service aussi bien que les anciens catholiques ne sont qu'un pieux exercice de cette grande autorité qu'ont les princes de pouvoir ramener par la force les hérétiques à l'unité de la foi, de leur interdire les assemblées et les exercices de leur fausse religion, de faire démolir leurs temples, de les dégrader de leurs charges, de leur confisquer leurs biens et de prononcer contre eux les arrêts de mort en les frappant de ce glaive que Dieu leur a mis entre les mains, pour conserver la foi et l'unité dans son église.

Dira-t-on, continue le même évêque, que par cette contrainte on autorise la conduite des persécuteurs et qu'on donne l'exemple aux princes infidèles et hérétiques de maltraiter les catholiques de leurs États et de les forcer à entrer dans leur communion?

Il est vrai que ces princes, étant souverains dans leurs États, peuvent user de la même contrainte, mais ils ne peuvent user qu'avec injustice et pour une mauvaise cause de l'autorité dont le Roi use avec justice et pour le soutien de la vérité : car il y aura toujours entre la conduite du Roi et la leur cette différence décisive que la religion catholique romaine est la première du Royaume et même des royaumes protestants ; les hérétiques ne sont que des ruisseaux séparés de ce grand fleuve, il faut qu'ils tarissent ; ce ne sont que des branches arrachées de ce grand arbre, il faut qu'elles sèchent ; ils ne sont que des rayons obscurs et ténébreux séparés de ce grand soleil, il faut qu'ils s'éteignent.

Et d'ailleurs les persécuteurs ont-ils besoin d'exemple pour maltraiter les fidèles? Les princes chrétiens avaient-ils maltraité les païens, lorsque Néron commença la première persécution et que les Dèces, les Maximiens inondèrent tout l'Empire romain du sang des chrétiens? Forçons-nous les Turcs à se faire chrétiens? Point du tout, cependant on emploie souvent la violence contre les chrétiens dans l'Empire ottoman. Ce qui se fait depuis si longtemps en Hollande contre la foi des traités, ce qui vient d'être fait en Angleterre et en Irlande nous doit persuader que ce n'est pas notre exemple qui autorise et anime les persécuteurs. Ils trouvent le principe de ces persécutions dans leur haine pour la religion catholique et dans la crainte qu'inspire l'erreur, toute dominante qu'elle est, contre les lumières et la force de la vérité.

Même avis, de l'évêque d'Alais :

La conversion des familles nouvelles catholiques dépend plus de nous que d'elles-mêmes, et le premier et le principal moyen que nous devons y employer, c'est de nous y consacrer avec un zèle furieux et sans jamais nous rebuter de rien. Car il s'agit du tout. On gagne, si l'on veut, facilement et dans les règles les plus pures plus d'un million d'âmes avec la tranquillité publique, et l'on perdra tout cela sans ressource, si l'on n'y prend garde.

L'archevêque d'Albi est encore plus explicite :

Ou l'on veut que les nouveaux convertis deviennent tous catholiques, ou on ne le veut pas. Si on ne le veut pas, il était inutile de révoquer l'Édit de Nantes. Si on le veut, il faut donc en prendre le seul et unique moyen. Or, l'expérience de tous les temps et de toutes les hérésies qui ont été éteintes fait voir qu'il n'y a que l'autorité du souverain qui puisse, quant aux devoirs extérieurs, affermir la conversion de ceux qui sont rentrés dans l'Église.

Ce fut dans cet esprit d'un zèle brûlant et sage que l'Église redoubla ses soins et son attention à l'égard des hérétiques albigeois. Elle publia contre eux une croisade pour les obliger à se convertir et l'on n'en vint à bout que par la force des armes. Les conversions qui se font de la sorte sont, à la vérité, fort imparfaites dans leur commencement, mais elles se perfectionnent dans la suite. Ce sont des fruits encore verts qui mûrissent avec le temps.

Toutefois, si l'évêque d'Alais déclare de même « qu'il y a dans les statuts de saint Louis sur le fait des Albigeois, des moyens qui seraient aujourd'hui très efficaces », si l'évêque de Condom pense « qu'une compagnie de cavalerie empêchera les irrévérences de toute une province », on doit reconnaître que le souvenir des récents excès commis inspire à la plupart des évêques une répulsion presque invincible pour l'emploi des mesures de rigueur extrêmes.

Comme l'Église est une mère pleine de douceur, remarque Mascaron, nous devons supplier très humblement le Roi de n'user pas de toute son autorité contre les faux Réunis, de n'employer pas les gens de guerre pour ce saint ouvrage et de ne laisser point user de ces manières violentes qui, contre l'intention de Sa Majesté et de ses ministres, éloignent ceux qu'on veut rappeler. Il y a d'autres sortes de contraintes plus douces et plus efficaces et dont Sa Majesté et ceux qui ont l'honneur d'exécuter ses ordres feront le choix.

Et l'évêque de Montauban :

Le logement effectif des gens de guerre et les punitions corporelles seraient des moyens odieux, quoique justes dans le fond, et les obstinés par vanité ou par faux zèle s'attribueraient une vaine idée de martyre.

Après avoir soutenu, contre l'avis de Bossuet, la légitimité et les avantages des mesures de rigueur à l'égard des nouveaux convertis, Mascaron n'expose pas avec moins de force les raisons qui justifient leur participation aux divers exercices de la religion catholique et notamment à la messe :

Peut-on admettre, remarque-t-il tout d'abord, « qu'en obligeant les réunis d'assister à la messe, on les expose à idolâtrer et à blasphémer intérieurement »?

Il est vrai que les actes intérieurs qu'ils peuvent faire contre la présence réelle du corps de Jésus-Christ sont une espèce de blasphème qui les rend plus coupables devant Dieu; mais on doit considérer que ce qu'on veut appeler blasphème n'est qu'une suite naturelle de l'état malheureux où leur incrédulité les met : ils blasphèment en tous lieux et en tous temps de cette manière, et on peut dire de leur cœur et de leur esprit, sur cette négation de croyance, ce que saint Pierre dit des yeux des impudiques, qu'ils sont pleins d'un péché qui ne cesse jamais. Bon Dieu! à quoi nous conduirait cette crainte! Elle n'irait à rien moins qu'à vouloir qu'on les chassât de tous les pays où la foi de l'Église est dominante, car tout ce qu'ils voient pratiquer dans la religion leur donne occasion à ce qu'on appelle blasphème. S'ils voient une croix, s'ils voient une image, s'ils voient la châsse d'un saint, s'ils voient une procession, un enterrement, s'ils entendent parler de jubilé, d'indulgence, de jeûne, de bonnes œuvres, de vœux de religion, ils blasphèment tout cela par l'opposition formelle de leur erreur à ces vérités et à ces saintes pratiques. Il faudrait ne les obliger à rien et les remettre dans la liberté de l'Édit de Nantes, car, en recevant le mariage dans l'Église, ils blasphèment en ne le regardant pas comme un sacrement, mais comme un contrat purement civil accompagné de quelques prières; en recevant le baptême dans l'Église, ils blasphèment, en traitant de superstition et d'une espèce de magie les exorcismes qu'on y prononce et toutes les saintes cérémonies que l'on y fait; en faisant enterrer nos enfants dans nos églises ou dans nos cimetières, ils blasphèment en se moquant des prières pour les morts, des aspersions d'eau bénite, du son des cloches et de tout ce que l'Église pratique.

D'ailleurs, peut-on regarder les Réunis comme des hérétiques et des infidèles? Je ne parle point ici de l'engagement de leur baptême

qui les a rendus enfants de l'Église, laquelle, par ce sacrement, a acquis sur eux un empire de religion qui les soumet à toutes ses lois. Je ne veux faire attention qu'à l'abjuration solennelle qu'ils ont faite de leur hérésie et de leur schisme, par laquelle la muraille qui séparait ces deux communions a été rompue; cette abjuration n'a point été révoquée par aucun acte public et solennel; ils sont à nous et comme ils ont droit de nous demander les sacrements, on est en droit aussi de les obliger au culte et aux observances de l'Église à laquelle ils se sont réunis.

L'évêque de Condom invoque, en faveur du même sentiment, des motifs moins élevés :

Pour la messe, je ne sais si nosseigneurs les évêques qui sont auprès de Paris voyaient les choses comme nous les voyons, ils jugeraient les choses différemment de nous. Du moment que les nouveaux convertis voient qu'on a attention sur eux, ils deviennent souples; quand on les ménage, ils sont d'une insolence sans égale.

La participation forcée des nouveaux convertis aux exercices du culte catholique impliquait, en cas de résistance, l'emploi de moyens de contrainte. Nous ne pouvons entrer dans le détail des nombreuses mesures proposées par les évêques. Il importe, toutefois, d'insister sur quelques-unes de ces dispositions relatives aux personnes ou aux biens des nouveaux convertis, soit parce qu'elles étaient déjà représentées dans la législation antérieure, soit au contraire parce qu'elles en signalent des lacunes et s'inspirent de circonstances et d'expériences plus récentes.

« Nous ne viendrons jamais à bout des vieux », écrivait l'évêque de Nantes au cardinal de Noailles. Bien que les évêques du midi manifestent la prétention de triompher de toutes les résistances, ils attachent cependant, comme les évêques du nord, une importance particulière à l'éducation des enfants, soit pour les soustraire à l'influence de leurs parents, soit pour leur assurer une solide instruction religieuse:

Pour les enfants, déclare l'évêque de Grenoble, on peut dire avec assurance que tous ceux dont on prendra soin seront aussi bons catholiques que ceux qui sont nés dans notre religion, mais pour cela il sera nécessaire d'ôter de la maison paternelle ceux que leurs pères et mères maintiennent dans leur fausse religion et faire élever ces enfants dans des colléges, dans des monastères d'hommes et de filles,

ou chez les curés des villages, ou dans des maisons de la Propagation de la foi.

L'évêque de Cahors est également d'avis « de leur ôter leurs enfants, les garçons à l'âge de douze ans et les filles à dix, de les placer dans des pensions convenables à leur état pour les faire instruire et ne les point laisser voir à leurs parents ou autres personnes mal converties... Si les enfants sont tout à fait pauvres, on pourrait les faire subsister en les faisant travailler dans les hôpitaux généraux et manufactures établis dans divers lieux du royaume ».

L'évêque de la Rochelle propose de même « de faire mettre peu à peu les filles nouvelles converties qui pourront payer leurs pensions et les jeunes garçons, aussi nouveaux convertis, les unes dans les couvents et les autres dans des collèges ou chez des curés, et les pauvres nouveaux et nouvelles convertis dans les hôpitaux généraux ». Toutefois « il ne faudrait jamais mettre dans les couvents où il y a des jeunes filles nouvelles converties de vieilles filles ou femmes mal converties, parce que je connais par expérience qu'elles pervertissent toutes les jeunes et qu'elles ébranlent même la foi de quelques religieuses ».

Quant aux enfants qui seront laissés à leurs parents, les évêques sont unanimes à demander que les parents soient contraints, sous les peines les plus sévères, de les envoyer aux écoles et aux catéchismes, jusqu'à l'âge de quatorze ou même de seize ans. Dans ce but, il est nécessaire que les curés chargés de l'instruction des enfants soient instruits et vertueux. « Quand même, déclare l'évêque de Grenoble, pendant un an ou deux, on permettrait aux évêques d'ôter les curés vicieux et ignorants, et d'en substituer d'habiles et d'exemplaires à leur place, cela ne pourrait produire qu'un grand bien. »

La question des mariages n'était guère moins importante. Aussi les évêques demandent-ils que les mariages entre nouveaux convertis ne soient autorisés qu'autant que les intéressés auront donné des preuves de la sincérité de leur nouvelle croyance. Quant à ceux qui voudront se dérober aux cérémonies du culte catholique, ils devront être poursuivis avec la dernière rigueur :

On ne peut assez exagérer, s'écrie Mascaron, le scandale et l'insolence des fiancés qui, ne voulant point du tout se soumettre aux lois de l'Église pour parvenir à un mariage légitime, habitent publiquement et impudemment, à la face du ciel et de la terre, avec leurs fiancées. On les soupçonne de faire périr beaucoup d'enfants qui viennent de cette conjonction illégitime : ceux qui leur restent sont des bâtards qui vont remplir toutes les familles, et cette malheureuse postérité déshonore la religion, fait honte à la république et troublera un jour les familles particulières par mille procès. Il faudrait des défenses sous de grosses peines et même corporelles, car la plupart sont des personnes qui n'ont ni bien ni honneur.

S'il s'agit de mariages entre nouveaux convertis et anciens catholiques, ces mariages devront être favorisés ou empêchés suivant les conséquences qui en résulteront pour le bien de la religion. L'évêque de Luçon propose même « qu'il ne soit permis aux nouveaux convertis qui ne font point le devoir de bons catholiques d'épouser d'autres femmes que des anciennes catholiques et que la même défense soit faite aux filles et aux femmes mal converties de n'épouser que des anciens catholiques et, au cas qu'on ne jugeât pas à propos de faire un semblable règlement qui, néanmoins, paraît nécessaire surtout à l'égard à l'égard des filles et femmes mal réunies, qu'il plût à Sa Majesté de donner pouvoir aux intendants de faire de petites gratifications jusqu'à 150 ou 200 livres aux filles nouvelles converties de la campagne qui épouseraient des anciens catholiques; cette dépense n'irait pas loin et cela en ferait revenir un grand nombre ».

A côté de ces mesures générales, il en est d'autres que les évêques proposent contre certaines catégories de nouveaux convertis plus obstinés ou plus influents :

Il est de la dernière conséquence, remarque Mascaron, d'interdire les officiers de justice nouveaux convertis soit royaux, soit des seigneurs, à moins qu'ils ne se distinguent par un grand zèle; ils favorisent en tout leurs confrères, ils ne font point exécuter les ordres du roi, ils donnent un très mauvais exemple dans la vie domestique en n'observant ni abstinences ni fêtes.

Il y a encore un désordre qui non seulement empêche la réunion, mais qui fait perdre beaucoup de personnes à l'Église : c'est le service que les anciens catholiques rendent aux faux convertis ou dans la maison, ou dans le labour de la campagne. On les pervertit, on les empêche de faire les fonctions de catholiques, on leur sert de la soupe

avec de la graisse les jours d'abstinence. Si l'on ne trouve pas à propos de défendre aux serviteurs ou servantes catholiques d'entrer en service chez les nouveaux convertis, il me semble qu'il est absolument nécessaire d'ordonner à leurs maîtres de les envoyer à l'église les jours de dimanches et de festes pour assister aux services et aux instructions et de leur défendre de leur servir des aliments gras les jours maigres.

Les médecins, chirurgiens et apothicaires mal convertis sont très pernicieux par les discours qu'ils font aux malades et aux mourants. Il est important de prendre quelques mesures fortes là-dessus, comme de leur défendre, sous des peines très sévères, de parler de religion aux malades et de ne les visiter qu'en compagnie de quelque catholique.

Mais aucune classe de nouveaux convertis ne provoque chez les évêques autant de colère que celle de ces anciens membres des consistoires qui forment dans chaque localité importante le noyau le plus solide de la résistance :

Il faut donc, conclut l'évêque de Rieux, exiler dans chaque lieu et envoyer le plus loin qu'on pourra quelques-uns de ces vieux piliers de consistoires et les plus opiniâtres aux colonies françaises.

Ce sont des pestes publiques, écrit de son côté l'évêque de la Rochelle, qui empêchent tout le fruit que nous pouvons faire. On pourrait les disperser dans les villes du royaume où il n'y a point de nouveaux convertis, remettre les opiniâtres dans des châteaux, et les vieux les plus obstinés, on pourrait les faire sortir du royaume sans leur permettre d'emporter leur bien, ou leur faire payer de grosses taxes ou leur donner un gros logement de gens de guerre.

Le même évêque propose de comprendre dans la même catégorie les vieilles femmes obstinées et éprises d'un mauvais zèle pour leur religion :

Il serait fort à propos qu'on réduisît toutes les vieilles femmes à des pensions raisonnables, suivant leurs facultés, et qu'on les dispersât dans le cœur du royaume où il n'y a point de nouveaux convertis, afin qu'étant toujours parmi des catholiques, elles pussent peu à peu goûter la religion et s'en faire instruire et surtout pour empêcher que ces vieilles filles et femmes ne continuent à pervertir tous les nouveaux et nouvelles converties et même quelques anciens catholiques. Cet article est très important, sachant certainement qu'elles sont partout un grand obstacle au progrès de la religion par leur opiniâtreté invincible, par la lecture de la Sainte Écriture qu'elles savent fort bien et qu'elles expliquent fort mal et à leur fantaisie, et par les entrées qu'elles ont dans toutes les maisons.

Plusieurs mesures importantes relatives aux biens des nouveaux convertis devaient, d'après les mémoires des évêques, compléter les mesures d'exception prises contre les personnes. C'est ainsi que l'évêque de Montauban fait observer que « la déclaration du roi qui donnait le bien de ceux qui sortaient du royaume au plus proche parent a eu de très mauvaises suites. On sait par mille expériences qu'une famille fugitive laissait toujours quelqu'un qui recueillait la succession, qui faisait souvent très mal son devoir de catholicité et qui envoyait tous les revenus à ses parents, en sorte que par ce moyen ils jouissaient de leur bien comme s'ils eussent encore été dans leurs terres et dans leurs maisons». « Il est certain, dit Mascaron, que laisser les biens des fugitifs à la disposition de leurs plus proches, c'est les abandonner aux fugitifs même et fournir des armes aux ennemis de l'État. »

Certains évêques demandent donc que le roi s'empare de ces biens et que les revenus en soient consacrés à la fondation de petites écoles ou à l'entretien de missionnaires; d'autres, en plus grand nombre, sans vouloir détruire l'effet des anciens édits, estiment qu'on doit à l'avenir confisquer les biens des nouveaux convertis qui mourront dans l'hérésie. « Les parents, observe l'évêque de Périgueux, qui craindraient cette confiscation, appelleraient incontinent le curé et, pour éviter la confiscation des biens du mourant, le porteraient à remplir les devoirs de bon catholique. » Suivant l'évêque de Luçon, « on pourrait déclarer qu'il ne sera permis à aucun particulier d'hériter, même des biens de ses père et mère qu'après avoir justifié par des certificats en bonne forme qu'ils ont fait le devoir de bons catholiques». D'après le même principe, l'évêque de la Rochelle demande « qu'on donne toujours des tuteurs et curateurs anciens catholiques et de bonnes mœurs aux enfants des nouveaux convertis dont les père et mère viendront à mourir; — que les nouveaux convertis ne puissent affermer leurs terres, métairies, borderies à ceux de leur secte, parce qu'ils protègent ceux de leur religion et les retiennent dans leur erreur, en leur prêtant de l'argent, du blé, etc., — que les grand'mères, les vieilles filles et les veuves soient déclarées inhabiles à faire des testaments, donations et à vendre leurs biens meubles et immeubles, parce qu'étant très

obstinées dans la religion, elles empêchent leurs enfants et leurs héritiers de se faire catholiques en les menaçant de les déshériter. »

Enfin plusieurs évêques, et notamment les évêques de Saintes et de la Rochelle, demandent au roi de prendre des dispositions particulières pour le commerce et pour l'industrie, dispositions intéressantes, car, mieux que toute autre considération, elles permettent d'apprécier les conséquences qu'avait produites à cet égard la révocation de l'Édit de Nantes :

Il faudrait, écrit l'évêque de la Rochelle, établir dans les ports de mer des maîtres de langue, surtout à la Rochelle, d'anglais et de hollandais, parce que c'est avec ces deux nations que les Rochelais ont le plus de commerce. Cela empêcherait les pères et mères nouveaux convertis d'envoyer leurs enfants dans les pays étrangers, chez des négociants de leur religion qui les confirment dans leur erreur ou les pervertissent.

Il serait fort nécessaire de faire fermer les boutiques à tous les nouveaux convertis qui ne font point leur devoir de catholiques, de ne recevoir aucun maître dans quelque sorte de maîtrise que ce soit qui ne fasse actuellement son devoir de catholique, et de défendre même aux maîtres anciens catholiques et aux nouveaux convertis de se servir de compagnons ou garçons nouveaux convertis qui ne font point leur devoir de catholique, parce que les maîtres et les garçons, se voyant sans travail et sans pain, seraient engagés à se faire instruire et assurément la plus grande partie se feraient bons catholiques et au plus tôt.

Plusieurs personnes croient, déclare l'évêque de Saintes, qu'il n'y aurait rien qui ruinât davantage ce parti que de leur ôter le commerce et d'y faire entrer des marchands catholiques ; cela n'est pas de notre métier, mais nous voyons bien tout au moins qu'il serait bon que nous eussions quelques marchands catholiques un peu forts sur nos côtes.

***

Telles étaient, dans leurs traits essentiels, les réponses des évêques à la consultation qui leur avait été adressée et l'on comprend aisément l'embarras qu'elles durent produire au premier moment. On leur avait demandé de proposer les principes d'une conduite uniforme à l'égard des nouveaux convertis et leurs avis exprimaient, du moins sur le choix et l'emploi des moyens, les sentiments les plus opposés. En trans-

mettant ces réponses au roi, le cardinal de Noailles croyait devoir insister sur « la variété dans les sentiments des prélats ». Tout en estimant qu'il y avait lieu de « prendre un milieu entre une trop grande douceur et une sévérité trop dure », il ne cachait pas ses préférences pour l'opinion de Bossuet, notamment au sujet de la messe, trouvant « ce sentiment meilleur, parce qu'il est plus conforme aux règles et qu'il y a lieu de craindre que la violence qu'on ferait aux Réunis sur cet article ne les aigrît davantage, par la douleur qu'ils auraient d'assister à une chose dont ils ont une si grande aversion ». Quant aux nombreux moyens de coercition proposés par les évêques du Midi, il jugeait prudemment que « comme cela regarde l'État plus que l'Église, c'est au roi à décider et à ordonner ce qui conviendra mieux au bien de son service et à celui de ses sujets ».

La lettre que madame de Maintenon adressait quelques jours plus tard au cardinal nous fait connaître l'impression qu'avaient produite ces mémoires sur Louis XIV :

Le roi se trouve dans un grand embarras sur la différence des avis de MM. les évêques. Celui de M. de Reims est bien décisif pour ne pas laisser rentrer les mauvais convertis dans les églises. Celui de M. de Sens est bien embrouillé, mais il semble qu'il veut qu'on les force d'aller à la messe. M. de Basville est de même opinion, et il ne fut jamais accusé d'être violent. Il a pour lui beaucoup d'évêques du Languedoc. Je vois des gens de bien de ce sentiment, qui prétendent que ceux qui n'en sont pas se fondent sur ce qu'on ne doit pas assister à la messe quand on est en péché mortel. Vous entendez, monseigneur, ce que cela veut dire; on le rapportera sûrement au roi. Je sais que vous ne suivez que les lumières de votre conscience; mais je dois vous avertir de tout. Vous me pardonnerez de craindre tout ce qui peut s'opposer à la confiance du roi pour vous, si nécessaire pour son salut et pour toutes sortes de bonnes œuvres... Il me semble, au reste, que votre avis est une condamnation de tout ce que l'on a fait jusqu'ici contre ces pauvres gens : on n'aime pas à revenir de si loin, et l'on a toujours cru qu'il leur fallait pourtant une religion.

Toutefois, les divergences signalées, quelque importantes qu'elles fussent, laissaient subsister dans son entier le principe fondamental de l'Édit de Révocation et si, un instant, Louis XIV avait conçu des doutes sur la légitimité de cet

édit, les déclarations unanimes des évêques en faveur de l'unité ne pouvaient que le confirmer dans l'accomplissement de l'œuvre entreprise. Il pouvait même, pour continuer l'application des mesures de rigueur précédemment établies, se fonder sur l'avis favorable du plus grand nombre des évêques consultés. Aussi, l'édit du 13 décembre 1698, pris à la suite de cette consultation et qui en fut comme la conséquence immédiate, confirmait-il solennellement l'acte de Révocation : « Voulons et nous plaît, y est-il dit au début, que notre édit du mois d'octobre 1685 portant révocation de celui de Nantes et autres faits en conséquence soit exécuté ». Une instruction adressée quelques jours plus tard aux intendants en spécifiait avec plus de détail les principales dispositions. Toutefois, si l'orgueil de Louis XIV pouvait lui faire paraître « dangereux de se rétracter en la moindre chose », des articles secrets devaient être joints à ces dispositions et faire connaître aux évêques et aux intendants la véritable pensée du roi :

ARTICLES SECRETS AUX INTENDANTS ET ÉVÊQUES

Il y a des choses qui n'ont pu être mises ni dans l'édit, ni dans l'instruction, ou parce qu'elles doivent être encore plus secrètes que ne le sera même cette instruction, ou parce qu'il est bon de les remettre en un autre temps. Voici en quoi elles consistent :

MM. les évêques observent que l'exécution de la déclaration du 24 mai 1686 portant que les cadavres des nouveaux convertis morts après le refus des sacrements seront traînés sur la claie, a fait partout de très mauvais effets et estiment qu'on doit abolir cette peine. On est très persuadé de la vérité de ce qu'ils disent et de la nécessité d'éviter de donner ces spectacles au public. Mais on n'a pas cru devoir abroger cette partie de la déclaration par une loi contraire ni même en parler dans l'instruction qu'on ne pourra pas empêcher de devenir publique, pour ne pas donner lieu aux nouveaux convertis mal intentionnés de prendre avantage de ce relâchement. Il est certain que dans la disposition où ils sont, rien ne serait plus dangereux que de se rétracter en la moindre chose, ils en tireraient des conséquences et sèmeraient sur cela des bruits capables de renouveler l'esprit de schisme et de rendre inutiles les dispositions et les vues de l'édit projeté. S'il est bon d'un côté d'éviter cette peine qui fait tant d'horreur, il est bon d'un autre côté de la laisser craindre. On a donc cru par ces considérations qu'il fallait non seulement en faire un article

secret et séparé de l'instruction générale pour Messieurs les Intendants, mais encore différer de le leur envoyer pendant quelque temps jusqu'à ce que l'édit ait été publié et qu'on en ait vu les premiers effets. Peut-être même que de la manière dont l'édit est tourné, on n'aura pas besoin d'un article secret et que cette peine s'abolira d'elle-même sans autre précaution.

On estime aussi qu'on doit éviter de répandre le sang autant qu'il se pourra. Un tel remède, en fait de religion, irrite plus qu'il ne retient. On flatte ces misérables et ils se flattent eux-mêmes d'un faux honneur du martyre qui efface la honte et la crainte du supplice. Mais on n'en a rien dit dans l'instruction par les mêmes considérations qui ont été marquées sur l'article précédent. On y a seulement pris des précautions pour que le Roi soit informé des faits graves et sujets à peine capitale qui se présenteront, afin que Sa Majesté puisse donner ses ordres pour en faire surseoir le jugement dans les Parlements ou prendre tels autres expédients qu'elle jugera à propos.

Les mariages entre les familles des anciens catholiques et celles des nouveaux convertis peuvent être très utiles pour réunir tous les sujets du roi dans la même religion et effacer en eux toute idée de schisme et de séparation. Il est important que lesdits sieurs intendants et commissaires de partis s'appliquent particulièrement à procurer, autant qu'ils le pourront par des moyens doux et secrets, ces sortes d'alliances. On a cru néanmoins n'en devoir rien mettre dans l'instruction par les mêmes raisons, sauf à le leur recommander, par un article en lettre séparée.

Les troubles qui, quelques années plus tard, agitèrent plusieurs provinces, la révolte des Cévennes, établirent bientôt l'insuffisance de ces mesures. Mais il n'était pas inutile de montrer que, du vivant même du grand roi, la légitimité et les avantages de l'Édit de Révocation avaient été soumis à une discussion solennelle et que, si la question des nouveaux convertis fut jusqu'à la fin du XVIIIe siècle une source de maux pour l'Église et pour le royaume, les évêques de 1698 doivent en partager la responsabilité avec Louis XIV et avec l'opinion publique de leur temps.

J. LEMOINE

THACKERAY[1]

VI

Dans sa belle grande maison de Young Street, où le rire des petites filles mettait une aimable animation, où les amis venaient s'asseoir autour de la table hospitalière, à l'heure où le vin circulait tandis que l'hôte chantait une de ses ballades à la Béranger : l'*Arbre d'Acajou*, la *Chaise cannée* ou la *Bouillabaisse*, Thackeray se réconciliait avec la vie. Nous croyons tomber dans un précipice; nous sommes étourdis par la chute, l'abîme nous paraît vide, tout noir, effroyable; au bout de peu de temps, nos yeux se font au crépuscule; nous y distinguons des objets qui deviennent familiers à leur tour : ce n'est plus un abîme, c'est un ravin... Mais non, c'est un vallon : la vie n'y est plus insupportable. Parfois, on finit même par aimer ce triste séjour. Le foyer subitement dévasté de Thackeray s'était reconstruit sans la femme; c'était le foyer d'un veuf. Et un veuf est encore sensible, Dieu merci, aux plaisirs ordinaires de l'existence, au mouvement des idées, à l'art, à l'amitié. Rien de tout cela ne laissait indifférent William Thackeray. Le satiriste, toujours prêt à chansonner son prochain en dessinant sa caricature, était le cœur le plus délicat, le plus fidèle et le plus tendre.

« Il faut être veuf, et même veuf d'un certain âge, pour apprécier le commerce des femmes. Tant que nous gardons

1. Voir la *Revue* du 1er novembre.

des prétentions à aimer et à nous faire aimer, nous ne voyons dans l'univers qu'une femme à la fois. Soyez donc un bon papa, un pauvre vieux, et vous trouverez des charmes insoupçonnés à la société féminine. Vous ne savez rien, jeune homme, de la bonté, de la délicatesse, de l'esprit des femmes mûres ; rien du charmant babil, des secrets naïfs des toutes jeunes filles. Ah ! soyez un veuf grisonnant qui ne veut pas se remarier ! Vous serez l'ami de la maison, vous en aurez l'entrée à toute heure ; vous y apporterez votre sympathie, vous y donnerez carrière à votre humeur badine et plaisante. Madame vous confiera tous ses ennuis et vous demandera des conseils dans des cas intéressants. Mademoiselle vous laissera puiser les délicieux petits secrets de son cœur. Ni l'une ni l'autre ne se gênera pour toi, mon vieux. Tu es admis aux mystères, comme le docteur, comme le directeur de conscience, ou le Kislar Aga...

» Quel privilège ! Si, vous autres jeunes, vous trouvez délicieuse l'intimité d'une seule femme, que doit donc être l'intimité d'un millier de femmes toutes charmantes ! L'une d'elles, par exemple, a des yeux bleus adorables, et des principes protestants orthodoxes. Une autre a de beaux yeux bruns et aime la géologie et la musique. La belle ritualiste a des yeux noisette qu'on voit à peine à travers ses cils immenses, à moins qu'elle ne les lève au plafond, dans une extase indignée. On pourrait aimer n'importe laquelle des trois. Mais il est évident que les yeux bruns resteront toujours bruns, et qu'on pourrait à la longue s'ennuyer de la musique et de la géologie. Sapphira, quand elle vous a bel et bien convaincu que la Haute Église n'est que le masque du catholicisme, ne peut prononcer un seul mot sur aucun sujet qui m'intéresse. Et j'en dirai tout autant de sa belle adversaire. De l'une ou de l'autre, peut-être, on aurait vite assez, si l'on était réduit à leur seule société. Mais quelle variété infinie présente l'espèce entière ! Combien de sympathie, de bienveillance, de curiosité et d'observation éveille en nous le sexe charmant, avec la beauté multicolore de tous ses différents yeux, et la musique exquise de toutes ses voix féminines [1]. »

1. *On the benefits of being a Fogey.*

VII

Après treize années d'un dur labeur et malgré un talent incontesté, à trente-cinq ans, Thackeray n'était pas encore arrivé au premier rang des lettres anglaises. Tout jeune encore, il s'était hardiment mesuré avec Bulwer Lytton ; mais Lytton continuait à le dépasser de toute la grandeur d'une immense célébrité. En 1847, Lytton et Dickens étaient les idoles du monde anglo-saxon. L'un et l'autre, ils avaient cette poésie facile, cette émotion contagieuse qu'adore la foule. Dickens possédait en plus, à un degré incomparable, le don de l'humour : mélange de bouffonnerie, de folie, de pathétique et de philosophie, toujours cher au peuple anglais. En ce temps-là, on arrêta plus d'une fois les diligences, pour les dévaliser, non de leur or, mais des fameux *Numbers*, les feuilletons mensuels des romans de Dickens. Cet homme était une puissance dans le pays. Et Thackeray marmottait tout bas : « S'il a tort, j'ai raison ; si j'ai raison, il a tort », tandis que la voix générale lui renvoyait ce dernier mot comme un écho moqueur. Ou plutôt, le public ne condamnait point Thackeray ; en tant que romancier, il l'ignorait encore.

On connaissait bien Michael Angelo Titmarsh, l'illustre Fitzboodle, le major Gallaghan et le Snob. En dehors du cercle étroit des gens de lettres, on ne savait guère leur identité avec le *reviewer* jouisseur et délicat, très bourgeois et quelque peu bohème, qu'était William Makepeace Thackeray. Cependant le temps passait. S'il apportait au brillant journaliste un public restreint, mais choisi, s'il récompensait largement un long effort, ce n'était pas encore la gloire, ce n'était pas non plus l'avenir assuré, le repos de la vieillesse, la certitude de pouvoir mourir un jour, bien las, sans trop faire tort aux enfants et à la « *poor little wife* ». Il fallait pour cela frapper un grand coup, s'imposer enfin, sortir de ces éternels pseudonymes, de ces habits de Pierrot qui déguisent trop, à la longue, un homme qui ose voir, sentir et penser. Depuis

longtemps déjà, depuis l'époque des *Confessions de Fitzboodle*, Thackeray avait dans la tête certaines idées. Il voyait certains personnages : un homme admirable de patience et de chevaleresque dévouement, mais ridicule par l'extérieur, ne sachant guère s'exprimer; une femme mariée à un snob médiocre et intrigant qu'elle adore, elle-même l'objet des hommages muets et respectueux de l'homme supérieur. Elle l'apprécie. elle a même pour lui une certaine affection, car elle est douce et bonne, mais elle n'est pas assez intelligente pour comprendre l'être qui la place si haut. Puis des scènes de la vie de Londres; des souvenirs de Weimar; toute une conception, presque une philosophie de la société moderne. Une nuit, il s'éveille en sursaut : deux mots lui tintent dans les oreilles. « Je me jetai hors du lit, — écrit-il à Miss Perry, — et trois fois de suite je fis en courant le tour de ma chambre en criant tout haut : *Vanity Fair! Vanity Fair! Vanity Fair!* »

La *Foire aux Vanités* est connue dans toutes les langues. C'est un chef-d'œuvre de vie, de variété, d'observation, d'ironie et de tendresse. Qui ne connaît le noble Dobbin, l'inimitable Becky, la tendre Amelia et cet effrayant portrait du vieil acheteur de plaisir, lord Steyne? On ne trouvera pas de roman anglais où la vie soit saisie d'une main aussi ferme, aussi adroite, aussi respectueuse de la vérité. Il est vrai que l'impression qui s'en dégage est mortellement triste... « Tout le monde est seul, — nous assure l'auteur à chaque page ; — on espère triompher de cette solitude par des rêves d'amour, d'action, de gloire, mais ce ne sont que des rêves. Au moment où nous croyons les atteindre, ils s'évanouissent sous notre étreinte et nous laissent seuls et déçus. Tout le monde est égoïste, les bons comme les méchants : les uns veulent satisfaire leur cœur, les autres leur intérêt, mais chacun ne pense qu'à soi. Et personne n'est heureux. Le bonheur n'est qu'un rêve, le plus intangible de tous. La vie est un songe inutile. L'amour, comme l'ambition, aboutit à une déception fatale ».

Thackeray, observateur surtout, n'a pas cette haute morale constructive des Tolstoï et des George Eliot. Il ne tire pas la conclusion de ses prémisses. « Chacun est égoïste, dit-il, chacun est malheureux. Vanité des vanités! » Mais il ne va

pas jusqu'à dire : « Le désir individuel est l'ennemi du bonheur : renonçons au désir. » Il n'a pas eu la vision d'un monde où les hommes chercheront ensemble le bonheur de tous. Il ne s'est pas dit que l'homme qui augmente par l'altruisme la surface sensitive de son âme est incapable de désespoir ou même de déception. Il n'expliquait rien : il se bornait à constater; et là est la valeur et la vérité de son œuvre.

Thackeray, qui se croyait professeur de morale, avait tout conservé de sa première éducation de peintre. Observer avec pénétration et justesse, rendre avec fidélité la chose vue, — voilà un art et une méthode qui détonnaient singulièrement dans ce concert de fantaisie à outrance, d'exagération sentimentale et de poésie amphigourique qu'était alors le roman anglais. Le style de Thackeray, si sobre et si pénétrant, déroutait un public accoutumé aux vivacités d'un Dickens, d'un Bulwer, d'un Lever. Les romans se publiaient alors par « numéros » d'une quarantaine de pages. Les premiers numéros de *Vanity Fair* n'eurent aucun succès; l'éditeur parla même de discontinuer la publication, quand trois circonstances imprévues changèrent subitement un médiocre succès d'estime en une célébrité de franc aloi qui embrassa à la fois le grand public et les meilleurs esprits parmi l'élite des lettrés.

Presque au même moment, l'*Edinburgh Review* publia une critique fort élogieuse qui promettait à *Vanity Fair* rien moins que l'immortalité; un petit livre d'étrennes de Thackeray eut un de ces triomphes brillants et légers qui mettent un nom d'auteur sur toutes les lèvres; finalement, Currer Bell, la romancière à la mode, écrit en préface à la seconde édition de *Jane Eyre*, une dédicace à Thackeray, « ce Titan, ce prophète, cet aigle ». Il n'était plus permis d'ignorer l'écrivain de la *Foire aux Vanités*, Et, en effet, Thackeray y donnait enfin toute sa mesure. Jamais il n'a surpassé, ni peut-être égalé, ce premier roman touffu et plein, où il a mis l'amère philosophie d'une expérience cruelle, la bonté d'un cœur resté tendre en dépit des illusions perdues, toute la vie, le mouvement, l'agitation même de cette foire aux vanités qu'est la société humaine. Et pourtant, dans ce gros roman, il n'y

a qu'un seul être qui soit à la fois intelligent et bon : c'est le commandant Dobbin, laid, gauche et malheureux. Pour le reste, les habiles sont dénués de cœur, témoin Becky, lord Steyne, miss Crawley; les bons sont faibles et surtout ils sont naïfs jusqu'à friser la niaiserie. La bonne Amelia est presque sans cerveau. Les femmes s'indigneront toujours de cet idéal simple outre mesure; mais on sent l'affection du romancier pour cette femme, purement instinctive, si fraîche : Amelia est une fleur; et Thackeray l'estima telle : « Je l'ai faite d'après vous (écrit-il à son amie, Mrs. Brookfield), mais non pas seulement d'après vous; ma mère en est; et surtout j'y ai mis beaucoup de ma pauvre petite femme. » Et pourtant cette Amelia elle-même est non seulement ignorante et presque sotte, mais injuste, mais jalouse, égoïste même dans son étroit dévouement aveugle et servile. Car les bons comme les méchants ne sont que vanité.

Vanity Fair est un roman historique en même temps qu'il est un roman d'analyse. Stendhal n'a pas surpassé les chapitres qui racontent le séjour à Bruxelles de l'armée anglaise, à la veille de la bataille de Waterloo. Avec quelle vivacité Thackeray nous fait voir cette armée anglaise, sans ordre, aussi pleine de touristes que de soldats, cette armée de sport et de plaisir, qui va à la guerre comme on va à la chasse, qui s'amuse entre deux reconnaissances, danse jusqu'à l'aube de Waterloo et va enfin se battre en laissant toute la colonie anglaise de Bruxelles en proie aux plus fatales prévisions ! C'est cette foule de non-combattants, de flâneurs, de spectateurs affolés, de passants colportant les dernières nouvelles du triomphe du « tyran corse », de femmes demandant à Dieu la vie de leur mari, ladies à la recherche de sensations fortes, stratégistes en chambre : — c'est tous ces voisins enfiévrés de l'armée que Thackeray fait vivre et se mouvoir devant nous. Il ne pouvait guère se rappeler la bataille de Waterloo; il avait quatre ans en 1816; et pourtant ce grand événement l'avait touché de près. Son beau-père y avait combattu, bien d'autres membres de sa famille et de ses relations; pendant toute son enfance et toute sa jeunesse, on lui en avait dit et redit l'émouvante histoire...

A partir de ces chapitres de Waterloo, qui tiennent à peu

près le milieu du livre, *Vanity Fair* était entré dans la grande gloire. « Ce livre a tous les succès, sauf un succès de librairie, — écrit l'auteur à sa mère ; — ma réputation y gagne énormément, mais quant à ma fortune !... » Cependant, pour les derniers fascicules, on tirait à six mille. C'était peu de chose à côté des vastes éditions de Dickens. Si Saül avait ses six mille, David avait ses vingt-six mille ; et, dans ces conditions-là, Saül n'est jamais satisfait. L'élite était pour Thackeray. Lui qui aimait le monde et qui, pendant tant d'années, s'était vu forcé de s'en priver, le voilà devenu l'auteur favori des ducs, invité dans toutes les grandes maisons de Londres : Devonshire House, Holland House, Lansdowne House. Le *Morning Post* imprima son nom dans le *Fashionable Intelligence*. Et ses anciens amis, un peu jaloux de cette apothéose, se disent tout bas qu'un de ces jours l'historiographe des Snobs, à court de copie, pourrait bien publier les derniers chapitres de son autobiographie.

Mais le métier d'homme du monde est trop dur et il impose une fatigue trop constante pour qu'un homme de lettres l'ajoute impunément à ses occupations journalières. Thackeray avait beau s'amuser quand, au seuil de l'imprimerie de *Punch*, il rencontrait quelque commensal de la veille. — « Comment ça va-t-il... depuis ce matin, quatre heures ? » — son rire hilare, épanoui, ne masquait pas assez sa fatigue. Déjà ses lettres à sa mère fourmillent de petites notes lasses, déçues, aspirent au simple repos comme au meilleur bien. N'oublions pas que Thackeray était en même temps que romancier l'artiste chargé d'illustrer ses propres œuvres, ce qu'il faisait d'un pinceau léger, acéré, incorrect, expressif au possible : on ne comprend guère tout le fonds de volonté chez Becky Sharpe, si l'on n'a pas regardé son image. Ce double labeur épuisait le héros de la saison.

« Je finirai *Vanity Fair* au prochain numéro — écrit l'auteur à madame Carmichael-Smythe. — Quel soulagement ! Je déteste tous mes personnages sauf Dob et la pauvre Amelia... Oui, Amelia est égoïste, vous avez raison... Ils le sont tous, tous odieux, sauf Dobbin. Ce que j'ai voulu représenter, c'est un groupe d'hommes et de femmes vivant de la vie du monde, sans Dieu, — je dis la chose hors de tout *cant*, — parfaitement

satisfaits de leur moralité supérieure. Dobbin et la pauvre Briggs sont seuls à avoir quelque humilité en face d'eux-mêmes. Mais Amelia deviendra meilleure, une fois son odieux mari mort d'une balle dans le ventre ; la souffrance, la maternité, la religion seront son salut. Et déjà elle a une qualité bien rare en ce monde : elle sait aimer. Tout est là. Je n'avais guère pensé à te dire tout cela ; mais c'est de ces idées que mon livre est fait, et Dieu qui me les inspire m'aidera à les mener à bonne fin. » — « 2 juillet 1848. Je viens de terminer la *Foire aux Vanités* à l'instant même ! J'ai tant travaillé et je suis si fatigué que je puis à peine tenir la plume pour dire : « Que Dieu bénisse ma chère vieille mère ! » Je n'ai pas eu le temps d'écouter vos canonnades de Paris. Grâce à Dieu, tu ne vas plus y rester... Que je suis content d'avoir fini mon livre ! Content et très mélancolique et brisé tout à fait[1] ».

Quelques jours plus tard, il quitta Londres pour rejoindre sa mère. Et c'est à Spa qu'il écrit les premiers fascicules de son nouveau roman, *Pendennis*, qui paraissent à Londres dans le courant de novembre. Tout surmené qu'il fût, Thackeray ne s'accorde pas quelques semaines de répit. Le cerveau, les nerfs tendus à se briser doivent commencer une tâche nouvelle. On ne brave pas ainsi la nature. Avant la fin de la publication de *Pendennis*, au mois de septembre 1849, Thackeray tombe gravement malade et pendant trois mois il se débat entre la vie et la mort.

VIII

Il n'était pas destiné à mourir encore, mais l'homme de quarante ans à peine, qui lentement renaissait à la vie aux premiers jours de 1850, était déjà tout blanc et presque vieux. Désormais, pour tous ses amis, il sera « Old Thack ». Pour lui, la jeunesse a disparu : à sa place, il a trouvé une indulgence nouvelle, qui tient peut-être à une grande lassitude. Sa

1. Anne Ritchie, *Introduction to Vanity Fair. Biographical Edition.*

fatigue constante connaît pourtant des coups de collier formidables, des éclairs d'énergie intense, des moments même où elle paraît se détendre dans une sérénité de sage. Mais désormais le sentiment dominant, c'est un sentiment presque romain de l'ennui de vivre.

Thackeray n'écrira plus de *Pendennis*. Entre l'observation acérée de *Vanity Fair* et la mélancolie classique d'*Esmond*, ce roman, conçu par un cerveau surmené à la veille d'une maladie presque mortelle, possède néanmoins une grâce suave, spontanée, charmante. Le romancier y revit ses premières années: il revisite les sentes du Devonshire où il avait tant promené sa belle jeunesse. Les folies de Pen à Cambridge, ses dettes, ses voyages, son amitié pour Warrington (Fitzgerald), sa vie d'avocat, ses expériences de journaliste, son cœur incertain longtemps partagé entre les « sirènes » et les « anges », finalement le salut de cette âme présomptueuse et faible, mais bonne, rachetée par l'amour d'une vierge forte, — tout cela était pour Thackeray ce récit intérieur, familier et d'autant plus délicieux, que sont, pour les gens d'âge mur, les souvenirs de leurs jeunes années. Ils les arrangent un peu, sans doute, ces souvenirs, avant de les conter aux voisins; mais ils en connaissent mieux que personne la vérité foncière. Ces livres-là sont toujours intéressants. *Pendennis* avait passionné toute la famille de l'auteur : on contait le chapitre prochain à madame Carmichael-Smythe ; les fillettes de Thackeray s'arrachaient les pages du premier brouillon pour les copier de leur plus belle écriture. Quand Helen Pendennis meurt, la cadette, Minnie, rend son tablier de petite secrétaire de dix ans : « Non, papa, je ne veux pas! qu'elle meure *presque*, avec un médecin ordinaire à son chevet; puis surviendra un homéopathe qui la tirera d'affaire! »

Esmond, le successeur de *Pendennis*, était le fruit d'un enfantement plus douloureux. Le romancier ne parlait pas volontiers de ce livre si triste, si triste! Il avait trouvé le sujet, ou plutôt le milieu, au XVIIIe siècle. De tout temps, Thackeray avait été un classique de par le cœur, un continuateur possible de l'âge auguste de la Reine Anne. Son enfance, passée dans un monde agréablement suranné, ses

études à Cambridge où il préférait Addison et Fielding à Horace et Aristophane, les goûts de toute sa vie, le préparaient à comprendre la grande race et la tradition d'autrefois. A mesure qu'il avançait dans la vie, elles lui plaisaient toujours davantage. « Parfois, écrit-il, je me demande à quel siècle j'appartiens : suis-je du XVIIIe? Suis-je du XIXe? Je passe mes journées dans l'un et mes soirées dans l'autre. » Depuis sa grande maladie de *Pendennis*, malgré le succès de ses romans, Thackeray sentait s'accroître, jusqu'à parfois devenir insupportable, la fatigue d'une imagination toujours tendue, forcée constamment de voir, de peindre et de créer. Dans ses premières heures de vieillesse précoce, il aurait aimé s'asseoir un peu au bord de la route, se délasser, voir passer les autres, leur donner de bons conseils — et même bien souvent, tout simplement, à se recueillir, se souvenir. Car, à mesure que nous sentons l'existence s'écouler, si fluide, entre nos doigts plus faibles de jour en jour, nous nous accrochons au souvenir comme à la seule chose qui demeure... Homme sérieux et railleur, psychologue et moraliste, Thackeray s'ennuyait un peu, à la fin, de toutes ces amours de bons petits jeunes gens et de belles petites jeunes filles qu'il fallait conter sans trêve ni relâche. Mais il y avait là une question d'argent. Sa nature libérale, dépensière, amie de ses aises, ne savait pas se priver : il lui fallait ses trois domestiques, son cheval, ses soirées de mondain — bref, un train de vingt-cinq à trente mille francs par an (nous sommes en 1850). Mais tout autant qu'un homme de plaisir, il était un homme de conscience et un père très tendre. L'idée de la mort lui était devenue familière : il ne pouvait disparaître en laissant dans la gêne, presque la misère, sa femme folle, ses deux toutes jeunes filles. Il considérait comme un devoir de regagner au moins le patrimoine si follement dissipé aux premières heures de la jeunesse.

« Je voudrais deux cent mille francs pour chacun de mes enfants, un peu plus, si possible », écrit-il à sa mère. Incapable d'économie, il se sait pourtant capable d'un régime de forçat ; chez lui, comme chez Walter Scott, l'âme résistante se raidit dans la décadence physique. On lui parle de faire une série de conférences, en lui promettant de grosses

sommes. Dickens se contentait de lire, en bon histrion, les passages les plus désopilants ou les plus pathétiques de son œuvre. Thackeray, plus digne, plus « gentleman », compose pour l'occasion une série d'essais admirables de justesse, de finesse, de légèreté à la fois gracieuse et solide, sur les humoristes du XVIIIe siècle. Les travaux de critique et d'histoire l'attiraient et il s'y montre de première force. En outre, ils allaient l'aider, ces travaux, à renouveler son talent de romancier. C'est en lisant les essais de Steele et d'Addison qu'il conçoit l'idée de son roman historique : l'autobiographie imaginaire d'un colonel des armées de la reine Anne, ayant frayé avec le monde des lettres et le monde de la cour. Il avait écrit *Vanity Fair* pour prendre la place qu'il sentait lui appartenir, en ramassant toutes ses forces d'homme dans un immense effort. *Pendennis*, il l'avait écrit en se défendant, pour plaire aux autres et en même temps pour parler de sa propre jeunesse. *Esmond*, Thackeray l'écrit avec son cœur d'homme mûr, pour lui-même, convaincu que le livre, quoique valant bien les vingt-cinq mille francs qu'offre l'éditeur, n'aura pourtant qu'un succès d'estime : « Le livre est si triste, dit-il à sa mère, mais triste à en être ennuyeux, quoique étonnamment bien écrit. » — « Le héros, dit-il encore, est un portrait flatté de votre vilain fils, madame. »

Mais il se trompait quand il affirmait que personne n'aimerait ce roman mélancolique. Tout jeune lecteur a eu son moment d'enthousiasme pour le tendre colonel (l'ancêtre, dirait-on, du commandant Dobbin, comme de sir George Warrington), si durement traité par la vie, orphelin et bâtard, trahi par la femme qu'il adore et le prince à qui il se dévoue; s'estimant encore assez heureux, vers son déclin, d'épouser la mère de sa belle en émigrant aux colonies de sa patrie ingrate... Roman d'analyse et roman d'histoire, visiblement écrit par un homme âgé, roman tout en demi-teintes, comme fanées par le laps du temps, mais justes et délicates, *Esmond* ne ressemble à rien au monde; Montaigne aurait pu écrire un roman pareil. C'est un chef-d'œuvre et mieux qu'un chef-d'œuvre : c'est un livre de chevet.

Esmond, *Vanity Fair*, *Pendennis*, *les Humoristes*, avec une seconde série, déjà un peu moins bien, sur *les Quatre Rois*

George, voilà tout juste trois volumes sur les treize des œuvres complètes Ces trois volumes de Thackeray sont comme l'élixir de son génie. On peut, à la rigueur, négliger le reste : ceux-là, il faut les avoir lus, et ceux-là seuls, je pense, portent le sceau de l'immortalité. Mais cela ne veut pas dire que, dans presque tous les autres, on ne trouve pas des pages, des traits, des figures remarquables ; — et je ne conteste pas la valeur de ce beau roman interminable des *Newcomes*, où Thackeray allait encore donner à l'Angleterre, dans la personne d'un vieux soldat chevaleresque, un peu absurde et tout à fait exquis, son Don Quichotte national, son *gentleman* à outrance, son véritable hidalgo d'outre-Manche.

IX

Les conférences avaient rapporté beaucoup d'argent. Thackeray les avait promenées un peu partout, en Angleterre, en Ecosse, même en Amérique, et, bien que fatigué par tant de voyages, il était content de pouvoir mettre de côté à peu près deux cent mille francs de cette seule provenance. En allant ainsi d'Edinburgh à Baltimore se montrer au public le plus éloigné, Thackeray s'était fait, presque sans le vouloir, le commis-voyageur de sa renommée. On lui avait payée, *Esmond* vingt-cinq mille francs. On lui offre cent cinquante mille pour les *Virginians* qui sont bien loin de valoir leur prédécesseur. Le voilà riche de nouveau. En moins de dix ans, il a pu assurer l'avenir des siens. S'il le veut, il peut désormais se reposer ?

Ç'aurait été d'autant plus nécessaire que la santé du pauvre grand homme surmené menaçait ruine, craquait de toutes parts. Plus d'une maladie organique germait en lui. Depuis *Pendennis*, il souffrait de spasmes horriblement douloureux. « Voici onze fois que j'en ai une crise depuis le jour de l'an », écrit-il à un ami, dans l'automne de 1854. « Ne pas se fatiguer, pas de tabac, pas de liqueurs, pas de dîners en ville », prononcent les médecins. Sa gloire littéraire lui répète leur conseil, mais Thackeray ne pouvait guère se passer de ses délassements accoutumés... Ayant travaillé chez lui le

matin, il allait au cercle pour achever sa copie, entre une conversation et une promenade, sur une des tables de l'Athenæum ou du Garrick Club; il faisait volontiers encore un tour de Parc, avant de s'habiller pour dîner en ville, peut-être à Devonshire House ; après minuit, il sort du monde le plus huppé pour se retrouver bohème, comme à vingt ans ; et le voilà qui achève sa nuit dans quelque Cave d'Harmonie, chez Evans, ou bien au Coal-Hole, tavernes de rapins, de journalistes, de fêtards et de carabins, où notre romancier à la mode passe bien une heure ou deux, au petit matin, à siroter un cognac chaud, à goûter du fromage rôti, à fumer des cigares, pendant que, dans un nuage de fumée et une épouvantable évaporation d'alcool, quelque étoile de café-concert chante l'extravagance à la mode. Y voyez-vous Thackeray avec sa taille de géant, son aimable visage d'enfant sous les cheveux précocement blanchis? C'est un beau régime, n'est-ce pas? pour un homme gravement atteint, qui sait ses jours en danger. Hélas! il se tue plutôt que de s'ennuyer un peu. « Un homme énorme, farouche, les yeux pleins de larmes : pas un homme fort. Mais une vaste masse au moral comme au physique, une sorte d'Hogarth, mâtiné de Sterne, homme d'appétits excessifs; incertain, chaotique même, au fond, sous le vernis parfait du gentleman moderne... De belles qualités sans fiel ni malice. Puis, perdue dans le tout, une délicieuse veine de génie qui se fait jour de temps à autre. Avec ça une perfection de style que pas un auteur de nos jours ne possède. Que deviendra-t-il? Pauvre Thackeray! »

C'est ainsi que le prophétique Carlyle, dans ses lettres à lord Houghton et à d'autres, s'exprime à plus d'une reprise sur le compte du grand romancier dont il voyait, derrière la façade d'ironie, la foncière bonté et l'intime faiblesse. Thackeray était bon, de cette bonté du sceptique, laquelle, au dire de Renan, est la plus solide de toutes. Il était tendre même, mais surtout sentimental, généreux aux pauvres et aux jeunes, souverainement indulgent aux autres et à lui-même : voilà ce qu'était devenu, sur ses derniers jours, le « géant des Cornouailles » dont Carlyle avait fait la connaissance dans les années de faim et de labeur, vingt ans plus

tôt. Il jouissait en paix du fruit de son travail, en regrettant que le plaisir soit si fugitif.

Mais, décidément, ce travail de romancier l'écœurait! Ce qu'il aurait aimé, c'était une bonne sinécure, où, lentement, à sa fantaisie, il pourrait écrire l'*Histoire du règne d'Anne*. Ç'aurait été un beau livre. Mais la sinécure manquait. Sur ce, l'éditeur Smith lance une nouvelle revue : *Cornhill*, et en offre la direction à Thackeray avec des appointements annuels de cinquante mille francs. Il devait toucher, en plus, 250 francs la page pour ses droits d'auteur. Dans les trois années qui suivirent, Thackeray donnait à *Cornhill* deux romans et trente-deux délicieuses causeries : les *Roundabout Papers*. Il pouvait donc dépenser sans remords une centaine de mille francs par an. Bon fils, autant que bon père, il loua pour sa mère une jolie maison à Brompton où, chaque jour, il alla passer une heure avec sa meilleure amie. Mais une maison à Brompton Crescent ne lui suffisait plus, à lui : il se fit construire, à Palace Green, un manoir solide et spacieux, tout en briques rouges, dans le style de la Reine Anne. C'est là qu'il voulait méditer et écrire son histoire, ce chef-d'œuvre *in posse*. Il en parle constamment, il y pense toujours; mais ce qu'il fait, cependant, ce sont des romans pour *Cornhill*, de bons petits romans qui rapportent beaucoup d'argent, mais qui sont devenus si difficiles, oh! si terriblement difficiles à écrire! et peut-être, qui sait? encore plus difficiles à lire, prolixes, incohérents et débiles comme la vieillesse.

C'est là le point noir. Thackeray ne se faisait plus d'illusions. « Je viens de relire *Philip*. Oh! la triste besogne!... Je ne sais qui je plains le plus, de vous ou de moi », écrit-il à son éditeur. Il s'accommode pourtant fort bien de sa prospérité. « Je me sens bien mieux depuis que je suis emménagé », écrit-il de Palace Green à sa mère, au printemps de 1863; et il lui décrit, non sans orgueil, son beau *Palazzo*. « M'y vois-tu, un vieux monsieur dans une belle demeure, tout comme le héros à la fin d'un roman? » Car il y était, à la fin du roman; et il le savait bien. Dans ces *Roundabout Papers* que je viens de relire pour la vingtième fois avec un plaisir toujours nouveau, tant est délicieux leur babil ingénu, sage, spontané à la fois et réfléchi, dans ces

seules pages qui resteront des dernières années de Thackeray, lisez l'histoire du docteur Edinburgh et du docteur London.

« Il y a environ deux ans, il y avait dans nos murs, ou dans les murs d'une ville quelconque, un docteur fort célèbre, qui voyait tous les jours ses salons remplis de gens venus de loin pour qu'il les guérît. Et ce docteur soupçonna chez lui-même une maladie mortelle. Il s'en fut donc à Dublin, ou peut-être bien à Edinburgh, consulter un homme de l'art. Et celui d'Edinburgh examina son camarade, écouta les battements de son cœur et le bruit de son souffle, lui tâta le pouls, j'imagine, inspecta sa langue... « Combien de temps me donnez-vous? dit le docteur London au docteur Edinburgh. — Docteur, vous pouvez durer encore un an », répondit le docteur Edinburgh au docteur London. Et celui-ci rentra chez lui, sachant qu'il avait écouté la voix de la vérité. Il mit ses affaires en règle, avec les hommes et avec le ciel aussi, j'espère. Il recommença tous les jours à recevoir ses clients; et l'année s'écoula comme à l'ordinaire, en visites à ses malades. Il y en eut des milliers qui lui durent leur santé. Et de tout ce qui s'était passé à Edinburgh, il ne dit jamais un mot; il vécut dans sa famille, calme et gai, tendre et affectueux, comme auparavant, tout en se disant que la nuit était proche où l'homme ne travaille plus. Cependant vint l'hiver, et un malade, au loin, — bien atteint, mais bien riche, — envoya chercher le docteur London. Et le médecin, qui savait bien que lui-même pouvait mourir d'un jour à l'autre, entreprit quand même le voyage, car il savait que les honoraires en étaient considérables et il pensait à ses enfants... Et il advint qu'il mourut en route, sans que sa famille soupçonnât, du moins jusqu'après sa mort, la connaissance qu'il avait toujours eue du péril qui le menaçait. »

« Old Thack » n'était pas médecin. « Old Thack » n'était pas malade. Sa belle prestance, son humeur vive et généreuse, ses habitudes de bon prince, son faste aimable, ses chevaux de selle et de voiture, ses fêtes pour étrenner le nouveau *Palazzo*, encore à moitié vide, faisaient voir combien « Old Thack » aimait la vie. Le Parc, les salons de l'Academy, les salons du monde, les clubs, Cornhill, Fleet-Street, Pall Mall, il en était comme la synthèse. Il représen-

tait tout ce qu'il y a de plus loyal, de plus digne, de plus droit, de plus humain dans la vie et dans les lettres. On s'insurgeait parfois contre ce qu'il y avait dans ses façons d'involontairement arrogant. Mais on le savait bon, charitable, sincère : on l'aimait, on le respectait. L'insuccès de ses deux derniers romans n'avait même pas effleuré sa souveraineté littéraire. Aussi admirait-on fort son dernier *Roundabout Paper* sans en soupçonner l'application intime. On ne savait pas que déjà, au printemps de 1863, Thackeray, de passage à Paris, avait consulté un spécialiste célèbre. « Si ce qu'il dit est vrai, — écrit-il à George Smith, le 30 avril, — il faut souhaiter le bonsoir à la Reine Anne. Ou pour mieux dire, je verrai Sa Majesté plus tôt que je ne l'aurais cru. »

Dès le mois d'avril 1862, Thackeray avait dû résigner la direction de Cornhill. Le dur métier de directeur est cruel pour un cœur fatigué, pour un cerveau préoccupé par un art personnel. Le grand romancier se persuada qu'il retrouverait son talent tout entier dès qu'il ne serait plus tourmenté par l'importun talent d'autrui, dès qu'il ne passerait plus tout son temps à lire, à relire, à accepter, à refuser, à perdre, à chercher, à retrouver les manuscrits de ses contemporains. Et, en effet, il semblait retrouver un peu d'entrain pour commencer un roman historique : *Denis Duval*. Il y a de bons esprits qui placent très haut ce fragment. J'avoue que je ne comprends pas leur appréciation. Mais pour le biographe, ces dernières pages d'une main déjà lasse ont un grand intérêt, car il est impossible de lire les chapitres consacrés à la folie de la comtesse de Saverne sans réfléchir à l'histoire intime du romancier. Et un critique de l'école de M. Brunetière pourrait remarquer de quelle façon, au moment même où la personnalité de Thackeray s'affaiblit, son génie paraît devenir un précurseur de l'esprit de demain. Autant que le roman oublié de *Lovell the Widower* ressemble aux récentes œuvres de M. Henry James, autant *Denis Duval* fait pressentir la manière de Robert-Louis Stevenson.

Ce dernier roman devait toujours rester inachevé. Pendant l'année 1863, sans être précisément malade, Thackeray était souvent indisposé. « Si souvent que, lorsqu'il allait bien, on aurait dit que nous étions tous en vacances, tant nous étions

gais », écrit sa fille. Son roman le hantait. Il causait avec ses enfants de chaque détail. Parfois, il tirait un chapitre de sa poche, le relisait, leur en lisait quelques pages ; d'autres fois, il avait commandé la voiture pour une promenade, mais il fallait attendre une heure, deux heures, jusqu'à ce que cet accapareur de *Denis Duval* voulût bien lâcher le père de famille. Il y en avait encore huit fascicules à remplir.

Et, vers le milieu de décembre 1863, Thackeray se sentait arrêté par un malaise persistant : une lassitude plutôt qu'une douleur, une constante oppression. « Mon Dieu, avait-il dit un jour, s'il faut mourir, je m'en irai sans regret. Je m'en irai, je ne sais où — mais c'est où Dieu veut, quelque part dans son univers par lui créé... Ceux que nous aimons ne peuvent que nous accompagner au bord de l'infini. Il faut faire le voyage seul. Mais, à moins qu'elles ne soient très jeunes ou très heureuses, je ne puis vraiment dire que je plains les âmes qui nous quittent... »

Donc, la veille de Noël, on entra dans sa chambre. William Thackeray gisait inanimé sur son lit. Il n'avait que cinquante-deux ans et quelques mois ; mais depuis une douzaine d'années déjà, la résignation, la sagesse, et peut-être quelque chose de l'indifférence des vieillards, l'avaient détaché de la vie présente — cette vie qu'il avait trouvée si belle, si cruelle, si riche, mais si fatigante, et au fond si infiniment solitaire.

Requiescat in pace. Son œuvre demeure. — Et cela aussi, eût-il dit, n'est que vanité et pâture de vent. Toutes choses n'aboutissent-elles pas au même terme ? Vanité des vanités, s'écriait-il avec l'Ecclésiaste ; tout est vanité !

MARY JAMES DARMESTETER

L'ESPÈCE

Quand un voyageur arrive pour la première fois au Sénégal, au Tonkin, ou dans tout autre pays habité par une race profondément différente de celle à laquelle il appartient lui-même, il est, pendant quelques jours, exposé à des erreurs souvent fâcheuses. Le portefaix qui a débarqué ses bagages à Dakar, l'hôte qui l'a conduit à son auberge, il les retrouve, à moins que des vêtements très particuliers ne les distinguent, dans tous les nègres qu'il rencontre. Et il confond fatalement tous les enfants nègres, tous les nègres d'âge moyen, tous les vieillards nègres. Petit à petit, cependant, certaines physionomies lui deviennent plus familières ; après un séjour un peu prolongé, il connaît individuellement tous les habitants du village, il découvre à chacun des caractères personnels, comme il en trouvait à ses concitoyens dans sa ville natale, et il s'étonne même d'avoir pu confondre des êtres aussi nettement distincts.

Si ce voyageur était reparti le lendemain de son arrivée, il aurait gardé le souvenir, non de la physionomie d'un individu spécial, mais d'un type de race, du type yolof, par exemple, pour le Sénégal. Au contraire, ayant séjourné longtemps dans le même endroit, il a remarqué les caractères personnels : ce qui ne l'empêchera pas, s'il quitte le Sénégal pour le Tonkin, de retomber dans la même erreur et de confondre, au début, tous les Annamites les uns avec les autres.

Supposons qu'un voyageur doué d'un excellent esprit d'observation traverse successivement tous les pays de la terre, en s'arrêtant peu de temps dans chacun d'eux : il rapportera de ses pérégrinations, non le souvenir précis des quelques individus particuliers qu'il aura rencontrés, mais bien une liste, un catalogue de types de races, dans lesquels il fera rentrer tous les hommes et qu'il réunira eux-mêmes en quelques groupes, le blanc, le jaune, le noir, le rouge, etc. Montrez ensuite à ce voyageur un Yolof, un Annamite quelconques, il y reconnaîtra précisément le Yolof, l'Annamite qui lui ont servi de type, comme s'il n'y avait qu'un Yolof, qu'un Annamite au monde. Nous agissons comme ce voyageur hypothétique lorsque nous nous livrons à l'observation superficielle du monde animal, — à l'observation des animaux sauvages du moins, car il peut en être autrement de ces malheureux êtres, dits domestiques, chez lesquels la fantaisie de l'homme a, pendant une longue suite de siècles, artificiellement développé les monstruosités les plus bizarres.

Nous ne remarquons pas de différences individuelles entre les moineaux, les corbeaux, les rats et les grenouilles. Sauf dans des cas tératologiques exceptionnels, le chasseur ne distingue pas le lapin, le lièvre, le perdreau qu'il tue des autres lapins, lièvres, perdreaux qu'il a tués ; il les définit ordinairement, dans son souvenir, par la blessure qu'il leur a faite ou le pays dans lequel il les a tirés ; un lapin est un lapin et non pas Jean Lapin ou Pierre Lapin. Et, cependant, les lapins se connaissent entre eux, les fourmis se reconnaissent après une longue absence, tout comme les Yolofs ou les Annamites, mieux peut-être ; mais, pour un observateur superficiel, ces différences individuelles n'existent pas ; ce qui existe, ce sont des *espèces*, l'espèce lapin, l'espèce lièvre, l'espèce moineau.

La notion d'espèce est une notion spontanée qui résulte naturellement chez l'homme de l'examen rapide des êtres qui l'entourent. Nos ancêtres ont eu cette notion dès le début ; la Bible nous enseigne que Dieu a créé chacune des espèces qui existent aujourd'hui ; Linné a adopté cette manière de voir et a dit : « Nous comptons autant d'espèces qu'en créa, à l'origine, l'Être infini. » Dans cette hypothèse,

tout est facile : il suffit de décrire séparément chaque espèce ; la définition d'une espèce est sa description rigoureuse. Or, cette conclusion d'une observation superficielle ne résiste pas à un examen approfondi ; le naturaliste chargé de la description d'une espèce donnée se trouvera gêné quand il arrivera aux petits détails d'organisation, puisque ces petits détails sont personnels et diffèrent chez des individus que l'on avait crus d'abord identiques.

Supposons, par exemple, qu'il faille décrire une feuille de chêne ; laquelle choisira-t-on comme modèle ? Dans une forêt contenant des milliers de chênes et des millions de feuilles de chêne, il est impossible de trouver deux feuilles identiques. Comment donc définir la feuille de chêne de manière que, muni de sa définition, un observateur quelconque puisse la reconnaître partout et toujours ? Cette difficulté modifie profondément l'idée d'espèce que nous avait suggérée une observation rapide. Au lieu de cette notion précise d'identité, de reproduction intégrale d'un type primitif créé à l'origine par l'Être infini, on se trouve conduit à adopter une définition vague fondée sur une similitude plus ou moins grande, et à donner le même nom à des choses réellement *différentes*. Toute la précision des sciences naturelles sombre dans ce compromis.

Il peut paraître puéril que l'on s'acharne à donner de la précision aux sciences naturelles ; pour beaucoup d'esprits, les sciences naturelles n'ont, en effet, d'autre objet que de cataloguer d'une manière plus ou moins commode les êtres connus. Cela fut vrai tant que l'on pensa, avec Linné, que toutes les espèces avaient été créées séparément ; mais la théorie transformiste est venue donner à l'étude des formes vivantes une portée philosophique nouvelle. Le problème de la parenté des espèces, de leur origine commune, de leur descendance d'ancêtres communs, préoccupe aujourd'hui tous les naturalistes et tous les philosophes.

Chacun prend parti, qui pour, qui contre la théorie transformiste ; mais les plus acharnés adversaires de cette théorie, les plus chauds partisans de la création séparée de chaque espèce sont obligés d'admettre dans l'espèce une certaine variabilité que l'observation de tous les jours permet de

constater. Seulement, disent-ils, cette variabilité indéniable ne va jamais jusqu'à la formation d'espèces nouvelles ; il apparaît seulement des *variétés*, des *races*, jamais des *espèces*. Demandez-leur quelle différence ils établissent entre les variétés et les espèces, ils vous répondront précisément qu'ils réunissent dans une espèce les variétés susceptibles de dériver les unes des autres, de se transformer les unes dans les autres.

Or, c'est là un cercle vicieux qui ne permet pas d'avancer d'un pas. Le lapin et le lièvre sont-ils des espèces différentes? Oui, répondent les partisans de la création distincte, puisque jamais on n'a vu le descendant d'un lapin devenir un lièvre, ou réciproquement. Mais supposez que l'on arrive, d'une manière quelconque, à faire descendre un lapin d'un lièvre ; ne croyez pas qu'ils verront là une transformation d'espèce : « Votre expérience est intéressante, diront-ils ; elle nous prouve que nous nous étions mépris sur les limites de l'espèce dans le genre *Lepus* : le lapin et le lièvre ne sont que des variétés d'une même espèce. » Ainsi, aucune expérience ne pourra résoudre la question, au lieu que, si l'espèce était définie d'une manière *logique* et scientifique, il suffirait d'obtenir, *une seule fois*, *une* variation spécifique, pour donner une base inébranlable à la théorie transformiste.

Darwin lui-même a conclu à l'impossibilité de définir l'espèce : « Nous serons obligés de reconnaître, dit-il, que la seule distinction à établir entre les espèces et les variétés bien tranchées consiste seulement en ce que l'on sait ou que l'on suppose que ces dernières sont actuellement reliées les unes aux autres par des gradations intermédiaires, tandis que les espèces ont dû l'être autrefois. En conséquence, sans négliger de prendre en considération l'existence présente de degrés intermédiaires entre deux formes quelconques, nous serons conduits à peser avec plus de soin les différences qui les séparent et à leur attribuer une plus grande valeur. Il est fort possible que des formes, aujourd'hui reconnues comme de simples variétés, soient plus tard jugées dignes d'un nom spécifique ; dans ce cas, le langage scientifique et le langage ordinaire se trouveront d'accord. Bref, nous aurons à traiter les espèces comme de *simples combinaisons artificielles* inventées pour une plus grande commodité. Cette perspective n'est

peut-être pas consolante, mais nous serons au moins débarrassés des vaines recherches auxquelles donne lieu *la définition absolue, non encore trouvée, et introuvable, du terme espèce.* » — Malgré l'autorité du grand nom de Darwin, essayons cependant d'arriver à cette définition introuvable.

*
* *

Revenons à nos feuilles de chêne. Nous avons remarqué qu'elles sont *différentes* et non identiques ; poursuivons notre étude avec cette nouvelle donnée. La différence constatée nous amène à paraphraser la définition de Linné : Dieu a créé, non pas un certain nombre de types rigoureusement définis, mais des types moyens autour desquels oscillent tous les êtres nés depuis, *sans néanmoins s'en écarter trop.* C'est à cette définition volontairement imprécise que les sciences naturelles doivent de ne pas être des sciences exactes. A la notion rigoureuse de l'espèce définie par un type constamment identique à lui-même, succède la notion nouvelle de la *variabilité dans les limites de l'espèce.* Pour définir une espèce, il ne s'agit donc plus de décrire un type d'animal ou de végétal, mais un certain nombre de types extrêmes entre lesquels devront se placer tous les individus de l'espèce considérée.

Nous voici en présence d'une formule qui semble rendre à la définition de l'espèce, sinon toute la précision primitive, du moins une rigueur qui suffira aux classificateurs, mais elle n'est que spécieuse, et ne résiste pas à l'user. Prenons cinquante feuilles de chêne ; il est très probable que chacune d'elles sera une forme extrême, divergeant dans un sens spécial du prétendu type moyen ; une cinquante et unième feuille, prise au hasard, ne trouvera généralement pas sa place parmi les précédentes, mais manifestera une divergence nouvelle dans un sens nouveau ; d'où il résulte que, pour fixer les limites entre lesquelles peut varier une feuille de chêne, il faudra décrire toutes les feuilles de chêne.

La variabilité dans les limites de l'espèce ne saurait donc être considérée comme une chose suffisamment précise. Au lieu de constater résolument cette défectuosité de la définition, on a essayé de la masquer; puisqu'il est impossible

de fixer les limites de l'espèce, ne peut-on du moins fixer un maximum des variations permises?

Ce raisonnement mène à la définition suivante : Étant données cinquante feuilles de chêne, j'appellerai feuille de chêne un corps qui ne différera pas plus de ces cinquante feuilles de chêne qu'elles ne diffèrent entre elles. Mais il peut y avoir des différences de divers ordres et qui, par conséquent, ne soient pas comparables entre elles, ne puissent pas être rapportées à une commune mesure. Si, par exemple, on a relevé, entre les cinquante feuilles initiales, des différences dans la longueur, la largeur, les sinuosités, le nombre et la disposition des nervures, on pourra comparer une cinquante et unième feuille aux précédentes au point de vue de chacun de ces caractères envisagés séparément, et estimer que les divergences ne sont pas trop grandes; mais cette cinquante et unième feuille pourra différer encore des premières par la couleur ou l'épaisseur : comment apprécierons-nous ces nouvelles différences ? Telle coloration constituera-t-elle un caractère plus aberrant que telle largeur ou telle longueur ? Une feuille dont le vert tirera sur le rouge vineux sera-t-elle plus éloignée d'une feuille verte que ne l'est une feuille de même couleur ayant des nervures plus souvent bifurquées ?

On ne peut comparer que des propriétés qui sont susceptibles d'une commune mesure. Pour appliquer rigoureusement la précédente définition, il faudrait décomposer la description de la feuille de chêne en un grand nombre de paragraphes, dont chacun correspondrait à un caractère susceptible de mensuration. Il y aurait, par exemple, vingt-cinq paragraphes concernant, le premier la longueur, le second la largeur, le troisième l'épaisseur, les autres les nervures, les sinuosités, la couleur, etc... On ferait, au moyen de ces vingt-cinq paragraphes, la description d'une feuille de chêne, ainsi qu'on fait le signalement anthropométrique[1] d'un cri-

1. Le signalement de notre feuille de chêne devra être *absolument complet*, et par conséquent bien plus complet que la détermination anthropométrique d'un criminel, puisque cette détermination anthropométrique pourrait aussi bien s'appliquer à une statue de cire ou de marbre qu'à un homme formé de substance humaine. Il faudra que ce signalement soit assez complet pour que nous puissions concevoir la possibilité de construire, en s'aidant de lui, une feuille de chêne *identique* à la première.

minel, d'une manière absolument précise, par des coefficients numériques. Dans chaque paragraphe, on pourrait se proposer de fixer une limite supérieure et inférieure des coefficients et l'on aurait ainsi fixé les limites de l'espèce. On ne considérerait comme faisant partie de l'espèce étudiée qu'un corps dont tous les coefficients seraient compris, pour chaque paragraphe, dans les limites conventionnellement admises. Un tel procédé est-il applicable dans la pratique ? Nous allons voir quelles objections il soulève, et j'espère que l'étude de ces objections nous amènera à une définition vraiment précise de l'espèce.

D'abord, cette division en paragraphes, que nous venons de faire, pourra-t-elle être complète ? Une fois établis ces vingt-cinq paragraphes pour la feuille de chêne, pourrons-nous, en nous y rapportant, définir parfaitement n'importe quelle feuille de chêne ? Ne peut-il arriver que nous trouvions par hasard, dans une nouvelle feuille, un nouveau caractère resté jusque-là inaperçu, et qui nous obligerait à ouvrir un nouveau paragraphe ?

Cette difficulté existera d'autant moins que nous aurons étudié un nombre plus grand de feuilles, et l'on peut concevoir un catalogue complet des caractères : pour être sûr qu'on y est arrivé, il faudrait, il est vrai, avoir étudié toutes les feuilles de chêne ; mais pratiquement il suffira d'en avoir étudié un grand nombre. Nous pouvons supposer que, pour chaque espèce, on a établi le catalogue complet des caractères mensurables ; ce catalogue permettra de faire le signalement de tout individu nouveau et, si l'on suppose fixées à l'avance, dans chaque paragraphe, les limites supérieure et inférieure entre lesquelles le caractère donné oscillera dans une espèce donnée, on déclarera que cet individu fait partie de l'espèce quand tous ses caractères signalétiques seront, pour chaque paragraphe, compris entre les limites préalablement assignées.

Ce critérium par le signalement serait ainsi la traduction précise et logique de la définition donnée tout à l'heure ; étant données cinquante feuilles de chêne, j'appellerai feuille de chêne un corps qui ne différera pas plus de ces cinquante

feuilles de chêne qu'elles ne diffèrent entre elles. Cette définition serait mauvaise, car elle préjugerait de la variabilité dont les feuilles de chêne sont susceptibles ; nous n'avons pas le droit de fixer, *a priori*, dans chacun de nos paragraphes, des limites aux dimensions individuelles [1]. Je suppose que l'on ait fait le signalement de *toutes* les feuilles de chêne ; dans chaque paragraphe, on prendra comme limites le plus grand et le plus petit des coefficients individuels. Soit, par exemple, 20 centimètres, la longueur maxima de toutes les feuilles étudiées. Toutes les feuilles de chêne devront avoir au plus 20 centimètres de longueur. Et si, cela établi, je viens à rencontrer un objet qui, sous tous les rapports, ressemble à une feuille de chêne, mais qui mesure 21 centimètres, dirai-je que cet objet n'est pas une feuille de chêne ? Ce serait parfaitement illogique. Et cependant, c'est *uniquement* à cette fixation de limites que se réduit la définition précédente, qui est adoptée partout.

Il serait absurde de fixer conventionnellement, dans une définition de l'espèce des limites aux dimensions individuelles, puisque, si l'on trouvait par hasard un individu qui dépassât un peu ces limites, on serait obligé de modifier, par cela même, la définition admise. Ce serait absurde ; il y aurait là en outre un cercle vicieux évident ; car ce serait s'interdire tout examen de la thèse transformiste que d'assigner, *a priori*, des limites à la variabilité dans une espèce donnée. Une définition de l'espèce, établie sur des *inégalités* arbitrairement définies, contient en elle-même la solution des problèmes qu'impose l'idée d'espèce ; elle est donc mauvaise, et il en faut chercher une autre, plus précise, établie sur une *égalité*.

*
* *

Les considérations précédentes sur le signalement des individus nous amènent à une conclusion que beaucoup considèrent comme très importante — et où ils veulent trouver la définition cherchée, — je veux dire la conclusion de la continuité possible dans l'intérieur de l'espèce. Nous avons vu plus

1. Dimension veut dire ici, naturellement, coefficient d'une qualité mensurable quelconque.

haut que Darwin considérait cette notion de continuité comme essentielle. De Candolle en faisait la base de la définition de l'espèce. Elle se présente naturellement à nous par le raisonnement que voici : Supposons que nous ayons décrit deux individus d'une espèce donnée en inscrivant tous leurs coefficients numériques dans les paragraphes de l'état signalétique. Nous pouvons, en changeant arbitrairement les coefficients, créer par l'imagination autant de types que nous voudrons, et qui appartiendront tous à l'espèce donnée. Plus précisément, si, dans chaque paragraphe, nous prenons exactement la moyenne des coefficients correspondants des deux premiers individus, nous aurons fabriqué le signalement d'un troisième individu qui sera rigoureusement la moyenne des deux premiers ; si le premier avait $1^{m},74$ et le second $1^{m},80$, le troisième aura $1,^{m}77$; si le premier avait un nez de $0^{m},04$ et le second un nez de $0^{m},02$, le troisième aura un nez de $0^{m},03$, et ainsi de suite ; le troisième individu sera, jusque dans les moindres détails, la moyenne des deux premiers. Ce troisième type existe-t-il? Peu importe : ce que nous pouvons affirmer, c'est que, si l'on nous présentait ce troisième type, nous le classerions immédiatement dans l'espèce définie par les deux premiers. Entre ce troisième et le premier, nous pouvons déterminer un quatrième individu qui soit la moyenne exacte de ces deux derniers types, et ainsi de suite, de sorte que nous pourrons établir, entre nos deux individus initiaux, une série *continue*[1] d'individus intermédiaires et qui sont tous de l'espèce des deux premiers. Ceci est la notion de la continuité de l'espèce, au sens mathématique du mot.

Cette continuité existe-t-elle dans la nature? Tout au moins, elle *peut* exister. Depuis sa naissance jusqu'à sa mort, un homme varie d'une manière continue ; or toutes les formes qu'il traverse sont des formes possibles de l'espèce homme ; si donc nous établissons un tableau de toutes ces formes successives, nous aurons déjà un nombre infini de formes humaines, mathématiquement continues. Et ceci

1. Une série continue, c'est-à-dire une série telle que l'on puisse passer *insensiblement* de chaque individu à son voisin le plus immédiat dans la série.

pourra être répété pour chaque homme, de sorte que nous obtiendrons un très grand nombre de séries continues de formes humaines.

Le voyageur hypothétique de tout à l'heure avait, cependant, établi, par un rapide coup d'œil jeté à la surface du globe, qu'il y a plusieurs types nettement définis parmi les hommes, et ces types semblaient séparés par des intervalles considérables, enlevant toute idée de continuité. Si le coup d'œil avait été moins rapide, la séparation des types aurait paru moins tranchée ; si, par exemple, notre voyageur avait observé *tous* les Yolofs et *tous* les Pahouins, en tenant compte de tous leurs caractères, il aurait été obligé de confesser son impuissance à tracer entre ces deux groupes d'hommes une ligne de démarcation nettement tranchée ; il aurait constaté l'existence d'un certain nombre de types de transition, et aurait été bien embarrassé pour classer ces types sous la rubrique Yolof ou sous la rubrique Pahouin. Entre le Yolof le plus Yolof et le Pahouin le plus Pahouin, il aurait pu établir une échelle de raccord composée d'êtres tenant à la fois du Yolof et du Pahouin. Y a-t-il continuité dans cette échelle? Pas au sens mathématique du mot. Le nombre des Yolofs et des Pahouins est limité, et, pour établir une série *continue* entre deux êtres différents, il faut une *infinité* d'échelons[1]. Pratiquement, l'on ne peut donc pas considérer que la continuité existe, au sens mathématique, dans une espèce donnée; la différence entre deux frères est *finie*, et il faudrait une infinité de formes intermédiaires pour combler l'intervalle qui les sépare.

Néanmoins, nous sommes en droit de considérer théoriquement l'espèce comme continue, puisque nous pouvons toujours *imaginer*, entre deux types donnés, une infinité de types de même espèce qui comblent, par une série ininterrompue, l'intervalle des deux premiers. Mais ceci n'est qu'une conception théorique de laquelle nous ne pouvons

1. On pourrait bien trouver ce nombre infini d'échelons en prenant, pour chaque individu, toute la série des formes par lesquelles il a passé depuis son enfance ; mais pour que la continuité entre deux Pahouins existât, il faudrait que leurs courbes évolutives eussent un point commun, c'est-à-dire qu'à un certain âge l'un d'eux fût identique à ce qu'a été l'autre à un âge quelconque. Or, cela n'a pas lieu.

tirer un critérium qui permette pratiquement de définir l'espèce. Toutes les considérations précédentes nous amenaient, en effet, à considérer l'espèce comme la collection des individus qui forment un ensemble continu, séparé par des discontinuités, d'avec les autres espèces[1]. Or, si cette continuité est théoriquement acceptable, pratiquement, il y a discontinuité entre deux individus différents, quelque voisins qu'ils soient l'un de l'autre. La continuité n'existe pas, puisque le nombre des individus est limité ; quant à définir l'espèce par un certain maximum des discontinuités permises, ce serait retomber dans l'imprécision. Du Parisien au Fuégien, vous trouverez, dans l'espèce humaine, des discontinuités évidentes ; seront-elles plus ou moins importantes que celles qui séparent le Fuégien du gorille? On ne saurait comparer des différences qui ne peuvent être rapportées à une commune mesure. La définition de l'espèce par la continuité, outre qu'elle ne serait pas pratique, est donc impossible.

*
* *

Toutes ces incertitudes, en dépit des apparences, nous amènent très près du port. Nous avons été conduits, pour comparer entre eux les divers individus d'une même espèce, à classer tous les caractères de ces individus en un certain nombre de paragraphes. Le caractère inscrit dans chaque paragraphe est susceptible d'une mensuration et, par conséquent, sa valeur dans un individu donné peut être représentée par un nombre. La série de tous les nombres relatifs à un individu, la série des coefficients individuels, constitue une description complète et précise de l'individu. D'autre part, tout individu de l'espèce peut être déterminé complètement au moyen des paragraphes comprenant les divers caractères. Pour passer d'un individu à un autre individu d'une même espèce, il suffit de changer les coefficients.

Ainsi, les différences entre individus de même espèce sont des différences de quantité. Ce qui caractérise une espèce, c'est l'ensemble des paragraphes au moyen desquels on peut

1. C'est la définition de De Candolle.

déterminer numériquement, définir d'une manière complète et précise, un individu quelconque de cette espèce ; c'est, en d'autres termes, l'ensemble des qualités de l'espèce. Donc la définition de l'espèce est qualitative ; la détermination de l'individu est quantitative.

En d'autres termes, étant donnés les éléments constitutifs d'un individu d'une espèce, on pourra, avec des quantités variables de ces éléments *et de ces éléments seuls*, construire n'importe quel autre individu de la même espèce ; réciproquement, si deux individus sont composés des mêmes éléments, et uniquement des mêmes éléments, en quantités différentes, ces deux individus sont de même espèce.

Ainsi nous possédons une définition de l'espèce, définition précise et complète et qui ne préjuge en rien de la solution des problèmes qu'on se pose au sujet de l'espèce. Des êtres sont d'une même espèce quand ils ne présentent entre eux que des différences quantitatives. Il n'est plus question, dans cette définition, d'inégalités comprises entre certaines limites. La définition invoque uniquement l'identité qualitative; peu importe l'amplitude des inégalités quantitatives.

La définition précédente est rigoureuse et générale; elle s'applique aussi bien aux corps bruts qu'aux corps vivants; puisque, dans les déductions que nous avons faites, il n'a jamais été question de vie ou de mort; elle n'est pas autre chose que la définition de l'espèce en chimie. Mais, depuis plus d'un siècle qu'on discute sur l'espèce en biologie, on a si bien entremêlé la question de la définition pure et simple avec celle de la variabilité, de la parenté, etc..., qu'il est devenu presque impossible aujourd'hui d'aborder le problème d'une manière purement logique.

En chimie, on appelle corps de même espèce, des corps qui ne présentent que des différences quantitatives. Un gramme de sel marin et un kilogramme de sel marin sont des corps de même espèce; le sel et le sucre sont deux espèces différentes. Étant donné un morceau de sucre, vous pourrez construire avec du sel un solide qui ressemblera à ce morceau de sucre, qui en aura la longueur, la largeur, l'épaisseur, mais qui en différera par des qualités *spécifiques*, la densité et les propriétés chimiques; ce sera un morceau de

sel et non un morceau de sucre. Un mélange d'eau et de sucre peut se faire dans une infinité de proportions différentes; chaque mélange aura des propriétés individuelles suivant les proportions dans lesquelles il aura été fait, mais ce sera toujours de l'eau sucrée. Ainsi, dans l'espèce *eau sucrée*, nous trouvons des différences quantitatives entre les diverses eaux sucrées, comme nous en trouvons dans l'espèce homme entre les divers individus humains.

Il est plus facile d'analyser une eau sucrée au point de vue quantitatif que d'analyser un homme au même point de vue; les chimistes sont encore bien embarrassés pour doser d'une manière précise les éléments de l'homme, mais ils y arriveront. Les chiens y arrivent dès à présent. Mon chien me reconnaît, à travers une porte, à mon odeur; or mon odeur se compose des mêmes éléments que l'odeur d'un homme quelconque, mais dans des proportions qui me sont personnelles puisqu'elles suffisent à me faire reconnaître par mon chien; le nez du chien est donc un organe d'une sensibilité extrême pour l'analyse quantitative des odeurs humaines. Notre odorat n'est pas aussi perfectionné que celui du chien, mais, chez certains hommes, le sens du goût est admirable; les maîtres de chais de Bordeaux savent reconnaître, à la dégustation, le cru et l'année d'un vin du Bordelais; or, ces vins du Bordelais sont de même espèce; ce sont des mélanges des mêmes substances en proportions variables; les dégustateurs sont donc des instruments très précis d'analyse quantitative.

Quant aux caractères qualitatifs, ils sont plus saillants : un dégustateur reconnaît qu'une boisson est du vin avant de savoir quel vin; mon chien reconnaît l'odeur d'homme avant de savoir que c'est moi qu'il sent. J'ai connu un chien qui détestait tous les chats, sauf un seul, Minet, celui de sa maison. L'odeur des chats le mettait en fureur. Un jour, dans un endroit où il n'avait pas l'habitude de rencontrer Minet, il fut attiré par l'odeur de chat et se précipita..., ce ne fut qu'en s'approchant qu'il reconnut, tout honteux, son camarade qui se moquait de lui. Il avait fait l'analyse qualitative de l'odeur de chat, avant l'analyse quantitative plus délicate de l'odeur de Minet.

*
* *

S'il était si facile de donner une définition rigoureuse de l'espèce — par l'identité qualificative, — comment se fait-il qu'on s'en soit tenu si longtemps à des définitions vagues qui ne permettent pas de poser nettement les problèmes biologiques ?

Cela tient à deux causes. La première, c'est qu'on a toujours abordé cette question avec des idées préconçues sur la fixité ou la variabilité de l'espèce ; on a introduit ces idées dans la définition, et le cercle vicieux dans tous les raisonnements établis ensuite sur cette définition. La deuxième cause est l'erreur morphologique que l'on a commise, depuis l'origine, en s'acharnant à décrire tous les animaux avec les termes qui servent à la description de l'homme : on a trouvé des tibias et des fémurs chez les insectes, un pied chez les escargots, un cœur chez les oursins.

En attribuant ainsi des dénominations communes à des choses essentiellement différentes, on a masqué volontairement les différences qualitatives et l'on a cru pouvoir décrire un poisson avec la série des paragraphes établis pour le signalement d'une hydre ou d'un ver de terre. Si cela était, il n'y aurait dans la série animale que des différences de quantités ; tous les groupes de la classification, variété, espèce, genre, ordre, embranchement, seraient définis par des limites imposées arbitrairement à ces différences de quantité ; ce serait donc tous des groupes conventionnels, fantaisistes, que chacun pourrait définir et limiter à sa guise. Or, un groupe d'êtres ou de corps ne peut être défini d'une manière précise que par une identité, que par quelque chose de commun à tous les êtres considérés, cette propriété commune étant d'une *précision absolue*. On pourra, dans une espèce, définir arbitrairement des sous-groupes que l'on appellera des races, des variétés et qui seront caractérisés quantitativement, mais, la définition de ces sous-groupes étant arbitraire [1], aucune discussion sérieuse ne pourra être entreprise sur leur limitation.

1. Les individus d'une même espèce se groupent néanmoins autour de certains types de race qui ne sont pas quelconques et dont l'origine doit être étudiée avec la question du transformisme.

Reprenons, par exemple, la série des types humains établie par notre voyageur hypothétique de tout à l'heure, et supposons que tous les hommes ne forment qu'une espèce ; — je dis *supposons*, car la question est discutée, et, de ce que nous avons défini l'espèce, il ne s'ensuit pas que nous sachions résoudre immédiatement cette question ; un problème est plus facile à attaquer quand son énoncé est clair, mais il y a des problèmes dont l'énoncé est clair et qu'on ne sait pas résoudre. — Supposons, dis-je, que l'espèce humaine soit unique ; cela revient à dire que, entre tous les hommes, il y a identité qualitative et que les différences sont seulement quantitatives ; en d'autres termes, la même feuille de signalement pourra être employée à la description *complète* de chacun d'eux. Faisons toutes ces feuilles de signalement individuel, et ensuite essayons de les répartir en un groupement statistique : nous nous apercevrons bien vite que la distribution des individus dans notre statistique n'est pas homogène, qu'il y a des accumulations plus considérables autour de certains types quantitatifs. Si nous avons, par exemple, tous les signalements des Yolofs, nous créerons, en faisant la moyenne de tous les coefficients dans chaque paragraphe, le signalement du Yolof *moyen* qui, peut-être, n'existe pas, mais autour duquel se grouperont, dans notre statistique, tous les Yolofs, si bien qu'ils s'en rapprocheront plus que du type moyen des Annamites ou des Fuégiens. Chaque type moyen, déterminé par la moyenne arithmétique d'un certain nombre d'individus relativement semblables, sera un type de race : mais la définition de ce type de race n'aura rien de rigoureux ; étant donné, par exemple, le type moyen yolof et le type moyen pahouin, nous pourrons rencontrer un nègre qui se trouvera à peu près à égale distance de ces deux types moyens et que nous ne saurons pas à quelle race rattacher.

Voici un exemple plus simple, emprunté au règne inorganique, et qui mettra nettement en évidence le vague des définitions quantitatives. Une lumière blanche se compose d'un très grand nombre de radiations différentes que nous appelons *les couleurs* ; chaque couleur résulte d'un mouvement vibratoire d'une vitesse déterminée ; il n'y a entre deux cou-

leurs différentes qu'une différence de vitesse vibratoire, une différence quantitative. Toutes les couleurs sont de même espèce. Faisons un tableau de toutes les couleurs contenues dans une lumière blanche donnée, ce qui est bien facile en décomposant la lumière blanche avec un prisme, en réalisant ce qu'on appelle le *spectre* de la lumière blanche considérée; nous verrons immédiatement qu'il y a sept types principaux de couleurs, que nous appelons :

violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge,

c'est-à-dire que les couleurs se groupent, pour notre œil, autour de ces sept types remarquables; mais, à mi-distance entre le vert le plus vert et le jaune le plus jaune, quelle couleur rencontrons-nous? Est-elle verte ou jaune? nous avons autant de raisons de l'appeler verte que jaune. Ainsi, notre définition quantitative, précise pour chaque couleur simple que nous déterminons par un nombre précis de vibrations, ne nous donne qu'une classification vague, analogue à celle des races humaines. Il en est de même pour d'autres vibrations qui donnent cependant à nos sens l'illusion de choses de *qualité* différente, comme la lumière, la chaleur, les oscillations hertziennes... etc. Il n'y a entre ces mouvements vibratoires que des différences quantitatives; ce ne sont pas des espèces nettement limitées.

*
* *

D'où vient l'intérêt immense qui s'attache à la question de l'espèce en biologie?

Jusqu'à présent nous avons parlé des êtres vivants au même titre que des corps bruts, sans faire mention d'une manière plus expresse de leur qualité d'êtres vivants; et cependant, quand on parle d'espèce, c'est toujours aux êtres vivants que l'on pense : « Je ne discuterai pas, dit Darwin, les différentes définitions que l'on a données du terme *espèce*. Aucune de ces définitions n'a complètement satisfait tous les naturalistes, et cependant chacun d'eux sait vaguement ce qu'il veut dire quand il parle d'une *espèce*. Ordinairement le

terme *espèce* implique l'élément inconnu d'un acte créateur distinct. » De cette façon de confondre l'idée d'espèces et celle d'êtres vivants, il est résulté que, dans les ouvrages de Lamarck, de Cuvier, de Darwin, l'idée d'espèce est toujours encombrée de l'idée de parenté, et c'est là, il me semble, une erreur de logique.

Supposez que le monde soit, par une baguette magique, fixé dans l'état où il se trouve actuellement, sans qu'il reste aucun document sur son passé. Il ne subsisterait aucune notion de parenté entre les êtres. Croyez-vous qu'un chimiste idéal, doué d'une connaissance *divine* de la chimie, s'en trouverait empêché de dresser un catalogue parfait des espèces actuelles? Non, évidemment. Pourquoi donc introduire toujours, dans la définition de l'espèce, la notion de parenté, qui, *a priori*, tout au moins, n'a rien à voir avec elle?

L'explication de cette confusion est facile à donner. Les êtres vivants jouissent d'une propriété spéciale, qui les distingue des corps bruts : ils ont la faculté de former des corps semblables à eux; c'est ce qu'on appelle la faculté de reproduction. Pour les êtres inférieurs, cette propriété est la propriété fondamentale : dans des conditions convenables, une bactérie donne naissance à deux bactéries identiques à elle-même; chacune de ces deux bactéries donne, à son tour, naissance à deux bactéries nouvelles, et ainsi de suite; c'est ce qu'on appelle la multiplication par bipartition. Chez les êtres supérieurs le phénomène est un peu plus compliqué; il faut deux êtres différents pour procréer un être nouveau qui ressemble toujours à l'un de ses parents ou à tous les deux.

Le fait de la reproduction chez les êtres vivants est un fait d'observation; que les rejetons soient, dans le cas des êtres inférieurs, *identiques*, dans le cas des êtres supérieurs, *semblables* seulement à leurs parents, c'est ce que chacun peut vérifier facilement. C'est ce fait qui a amené tant de complication dans la notion courante d'espèce.

Il est, le plus souvent, facile de constater que les rejetons sont de la même espèce que leurs parents; bien plus, au cours d'une observation limitée, on voit toujours que les êtres vivants, quels qu'ils soient, dérivent d'êtres de même espèce

qu'eux. On peut affirmer qu'aujourd'hui, il n'y a sur la terre aucun être vivant qui ne provienne d'un être de même espèce que lui; l'espèce est héréditaire dans le cas normal et il n'est pas d'individu vivant qui ne tienne son *espèce* de l'hérédité. De cette constatation à la confusion entre la notion d'espèce et celle d'hérédité, il n'y avait qu'un pas; on l'a franchi immédiatement. On a défini l'espèce par l'hérédité, par la parenté, comme si la notion d'espèce n'était pas une notion primitive, une notion logique indépendante des propriétés de reproduction spéciales aux corps que l'on classe dans les espèces. On peut définir rigoureusement l'espèce dans les corps bruts, et les corps bruts ne se reproduisent pas; si les êtres vivants ne se reproduisaient pas, ils appartiendraient néanmoins à des espèces; s'il n'y avait pas deux individus qualitativement identiques, il y aurait autant d'espèces que d'individus, c'est-à-dire que la notion d'espèce, applicable aux corps bruts, est indépendante des qualités spéciales des corps vivants. Ce qu'il faut d'abord, c'est définir logiquement l'espèce; après quoi on *constate* : que les êtres vivants ont la propriété tout à fait caractéristique de donner naissance à des êtres *de même espèce qu'eux;* mais, je le répète, cela est une *propriété* que l'observation découvre; c'est, si l'on veut, le premier chapitre de l'hérédité, le premier résultat de son étude : *L'espèce est héréditaire.*

Dans tous les traités d'histoire naturelle on retrouve la confusion entre la question de la définition de l'espèce et le *fait* que les enfants sont de même espèce que leurs parents; le chapitre sur l'espèce commence toujours par la remarque de l'hérédité spécifique. Cuvier a défini l'espèce : « la collection de tous les êtres organisés descendus l'un de l'autre ou de parents communs et de ceux qui leur ressemblent autant qu'ils se ressemblent entre eux ». Après une série de considérations sur les métis, M. Edm. Perrier écrit, dans son *Traité de zoologie* : « Il est donc bien clair que les individus appartenant à une même lignée, *constituant*, par conséquent, *une espèce absolument authentique*, peuvent différer beaucoup les uns des autres. Or, dans l'impossibilité où sont les naturalistes de savoir quels liens de parenté peuvent unir les individus plus ou moins semblables qu'ils étudient,

ils décrivent comme autant d'espèces distinctes tous les groupes d'animaux entre lesquels ils aperçoivent, au même âge et dans le même sexe, des différences constantes, ou encore les individus entre lesquels ils constatent des différences d'une certaine grandeur. A la notion d'espèce *basée sur l'origine commune*, se substitue donc, en fait, une autre notion basée sur la ressemblance, *considérée comme signe de la communauté d'origine*. Ces deux notions n'étant pas identiques, des variations individuelles, des variétés, des races naturelles sont souvent qualifiées du nom d'espèce. »

Ces deux notions ne sont pas identiques, en effet, mais la notion réellement primitive est celle qui est fondée sur la ressemblance, indépendamment de toute question d'origine. Montrez une petite cuiller à un enfant qui apprend à parler et enseignez-lui le mot *cuiller*, il appliquera naturellement ensuite cette appellation de *cuiller* à une cuiller plus grande que la première, à cause de la ressemblance et uniquement par ce motif. La notion primitive d'espèce est fondée sur la ressemblance, et j'ai montré plus haut que de tous les groupes fondés sur la ressemblance, un seul peut être défini d'une manière précise et indépendante de toute convention ; c'est le groupe défini par l'identité qualitative.

C'est donc à ce groupe qu'il faut donner le nom d'espèce ; alors, seulement, on aura le droit de discuter la fixité ou la variabilité de l'espèce dans les générations successives d'êtres vivants ; on pourra poser la question du transformisme ; actuellement on ne la pose pas, ou, si on la pose, c'est avec un cercle vicieux évident : « Nous appelons êtres de même espèce des êtres qui descendent d'un ancêtre commun, et nous voulons démontrer que beaucoup d'espèces actuellement vivantes descendent d'un ancêtre commun, autrement dit, *que des êtres d'espèces différentes sont de même espèce*. » Cela est parfaitement absurde, et c'est pourtant l'état actuel de la question transformiste.

Cette absurdité ne saute pas aux yeux en général parce qu'en biologie on est habitué à l'absence de précision. Quand un naturaliste dit que deux choses sont identiques, cela ne veut pas dire qu'elles sont réellement identiques, il peut y avoir entre elles de petites différences. Ce manque de rigueur

dans le langage est déplorable ; il enlève aux sciences naturelles le droit de cité parmi les sciences exactes. Parlons rigoureusement : le fils est, par définition, de l'espèce de son père ; le père est, par définition, de l'espèce du grand-père, et ainsi de suite ; donc, par définition, le fils est de l'espèce de son ancêtre le plus éloigné ; conclusion : l'espèce n'a pas varié. Le problème est résolu d'avance par la définition même. Et cependant, à cause de l'élasticité du langage naturaliste, ceux-là même qui acceptent la définition de l'espèce par la descendance sont transformistes convaincus.

Concluons donc. L'espèce est susceptible d'une définition logique, indépendante des propriétés spéciales des corps qui constituent telle ou telle espèce ; on peut définir l'espèce rigoureusement ; on constate ensuite qu'il y a beaucoup d'espèces et on étudie chacune d'elles séparément ; le but des sciences naturelles est l'étude des propriétés de chaque espèce prise isolément, puis la recherche de ce qu'il y a de commun à toutes, s'il y a quelque chose de commun, et ce quelque chose de commun, c'est *la vie*. La définition de l'espèce doit être faite avant que l'on commence l'étude des sciences naturelles, la définition de la vie après qu'on a terminé cette étude, ou, du moins, qu'on l'a parcourue dans son ensemble. Voilà la méthode logique. Définir la vie *a priori* et l'espèce *a posteriori*, c'est un contresens.

***

Le problème du transformisme se traduit maintenant en langage précis : des variations *quantitatives* se manifestent de la manière la plus nette à chaque génération d'êtres vivants ; peut-il aussi intervenir, au cours des générations, des variations *qualitatives?* C'est-à-dire, peut-il se produire des changements d'espèces? Les transformistes répondent affirmativement à cette question. Je me borne, pour le moment, à donner au problème sa forme logique et précise.

Les travaux de Pasteur ont donné une base nouvelle à la biologie, qui est entrée avec lui dans ce qu'on peut appeler l'ère chimique ou l'ère scientifique. Nous connaissons un grand nombre de corps vivants, les bactéries, les êtres unicel-

lulaires, dont nous pouvons donner, sinon l'analyse qualitative, du moins les propriétés rigoureuses; la précision entre chaque jour de plus en plus dans la microbiologie. Étant donnée une bactéridie charbonneuse, une cellule de levure de bière, etc..., nous savons réaliser expérimentalement des milieux dans lesquels ces petits êtres se reproduisent *identiques* à eux-mêmes; dans d'autres conditions expérimentales également précises, nous savons déterminer dans ces petits êtres des variations quantitatives rigoureusement dosées[1]. Par l'étude de leurs propriétés chimiques, nous savons donc si deux de ces microorganismes sont de même espèce ou d'espèces différentes, de même variété quantitative ou de variétés différentes. Chaque jour, on étudie, au point de vue chimique, de nouvelles espèces microbiennes, et il n'y a aucune raison pour qu'on s'arrête en si beau chemin. La détermination des espèces, telles que je les ai définies rigoureusement plus haut, est donc chose possible pour les êtres unicellulaires; nous devons prévoir l'époque où l'on connaîtra des réactions qualitatives de *toutes* ces espèces.

Au moyen d'expériences fort simples et susceptibles d'une grande précision, les expériences de mérotomie inaugurées par Grüber, Verworn et Balbiani, j'ai réussi à montrer qu'il existe un lien constant entre la forme d'un être unicellulaire et sa composition chimique, ce qui m'a permis de rattacher la description morphologique de l'espèce à sa définition qualitative. Je ne puis m'étendre ici sur ces questions qui sortent du domaine de la logique pure et entrent dans celui des sciences naturelles proprement dites; je dois cependant dire quelques mots, avant de finir, de la manière dont la définition chimique de l'espèce s'étend aux êtres supérieurs.

Tout être vivant, animal ou végétal, provient d'une simple cellule, œuf ou spore; dans des conditions données, on peut affirmer que cette cellule initiale, œuf ou spore, détermine

1. Par exemple, avec une bactéridie charbonneuse virulente, on sait faire des bactéridies atténuées aussi peu virulentes qu'on le veut; on peut en faire qui ne tuent plus un mouton et tuent encore une souris, qui ne tuent plus une souris adulte et tuent encore une souris d'un mois, qui ne tuent plus une souris d'un mois et tuent encore une souris d'un jour.

complètement l'être qui en sortira : un œuf de poule donne toujours un poussin, jamais un caneton. On doit donc pouvoir définir complètement l'espèce à laquelle appartient l'animal adulte par l'espèce à laquelle appartient son œuf; or l'œuf est une simple cellule, et nous avons vu plus haut que nous savons étudier l'espèce des êtres unicellulaires telle qu'elle est définie qualitativement.

Indépendamment de toute autre considération, nous concevons donc, d'ores et déjà, que l'espèce des êtres supérieurs soit susceptible d'une définition qualitative, celle des œufs qui leur donnent naissance; et même, parlant le langage chimique le plus rigoureux, nous constatons de le développement de l'œuf, c'est-à-dire la série des phénomènes par lesquels l'œuf donne naissance à l'adulte, est la réaction la plus précise et la plus caractéristique parmi les réactions chimiques qui nous servent à étudier l'œuf; nous pourrons donc renverser notre proposition et conclure de la similitude des adultes à la similitude des œufs d'où ils proviennent ; tout cela forme un ensemble d'une harmonie parfaite que je me contente d'indiquer.

Enfin, il n'y a pas de différence essentielle entre la multiplication d'une bactérie et le développement d'un œuf. L'œuf, simple cellule, se multiplie comme la bactérie par bipartitions successives en donnant un nombre croissant d'éléments cellulaires qui restent agglomérés et dont l'ensemble constitue l'individu issu de l'œuf. Seulement, au lieu de rester tous semblables, comme il arrive pour les descendants d'une bactérie dans un milieu approprié, ces éléments cellulaires sont l'objet de variations quantitatives analogues à celles que nous savons expérimentalement produire chez les bactéries. De sorte que tous les éléments d'un adulte sont *de même espèce* [1] que l'œuf d'où ils proviennent, mais de variétés différentes (variété muscle, variété nerf, etc.). Donc, l'adulte lui-même, composé d'une agglomération de cellules de même espèce que l'œuf, *est de même espèce que l'œuf*, c'est-à-dire qu'il est formé uniquement de substances de l'œuf avec des coefficients variables. Il est bien entendu

1. Ceci n'est pas admis par tout le monde; c'est une question à étudier avec l'hérédité.

qu'il n'est ici question et ne peut être question que *des substances vivantes qui entrent dans la constitution de l'individu.* C'est la question fondamentale de la biologie, que la détermination de ce qui, dans un être donné, est substance vivante et la distinction de cette substance vivante d'avec les substances alimentaires, squelettiques et excrémentielles.

Ces rapides considérations nous montrent que l'étude de l'espèce, définie qualitativement, est délicate et difficile, mais aussi qu'elle est possible ; l'étude des phénomènes sexuels et des croisements facilite singulièrement cette étude chimique, mais je ne puis dire comment, sans faire appel à des considérations nouvelles et fort complexes.

*
* *

Conservons seulement, de tout ce qui précède, la certitude que l'espèce ne peut avoir qu'une définition logique, la définition qualitative, et que cette définition logique est applicable dans la pratique ; qu'il y ait des difficultés dans cette application, cela n'est pas douteux, mais il n'y a pas d'impossibilités. Les sciences naturelles sont des sciences neuves ; la biologie, née d'hier, ne sera pas finie demain.

Il ne faut pas au reste exagérer les difficultés que soulève la détermination des espèces définies qualitativement. La botanique nous fournit déjà un certain nombre d'exemples élémentaires d'espèces végétales entre lesquelles on connaît des différences qualitatives très faciles à découvrir.

Confiez à un même sol, dans des conditions identiques, une graine de digitale et une graine d'aconit ; la première donnera une digitale, la seconde un aconit. De la digitale vous pourrez extraire un alcaloïde bien défini, la digitaline ; de l'aconit vous pourrez extraire un autre alcaloïde tout différent, l'aconitine.

Vous auriez beau semer mille, dix mille, cent mille graines de digitale, jamais vous ne trouveriez, dans l'ensemble des plantes résultant de votre semis, un milligramme d'aconitine ; c'est donc que les substances vivantes de la digitale et de l'aconit, qui, dans les mêmes conditions de culture, fabriquent des substances différentes, *sont différentes.* Voilà bien les dif-

férences qualitatives caractéristiques des espèces ; il n'y a là aucune considération de quantité, puisque, même avec cent mille pieds d'aconit on ne peut obtenir un milligramme de digitaline.

La digitale et l'aconit sont des plantes très éloignées ; on peut trouver des différences qualitatives entre des plantes plus voisines ; le tabac et la belladone par exemple, plantes de la même famille des solanées, fabriquent le premier de la nicotine, la seconde de l'atropine, alcaloïdes bien distincts l'un de l'autre ; dans toutes les familles végétales, on pourrait signaler plusieurs espèces entre lesquelles on connaît d'ores et déjà des différences qualitatives.

Les différences quantitatives ne sont pas inconnues non plus, soit entre les diverses parties d'une même plante, soit entre des individus différents d'une même espèce. Les pharmaciens savent bien que l'on ne retire pas la même quantité d'aconitine des diverses parties, d'un plant d'aconit, racine, tige, feuille, fleur, graine ; chez certaines plantes, on a pu croire qu'il y avait des différences qualitatives entre les diverses parties de l'individu, mais, dans quelques cas au moins, nous savons que c'est une erreur ; des feuilles de poirier, traitées chimiquement d'une certaine manière, ont fourni le parfum de la poire. Cette question importante doit être discutée en même temps que l'hérédité.

Quant aux différences quantitatives entre individus d'une même espèce, tout le monde en connaît des exemples nombreux ; les diverses betteraves ne donnent pas la même quantité de sucre ; les diverses ciguës ne donnent pas la même quantité de poison. La grande ciguë, par exemple, celle dont le suc a servi à empoisonner Socrate, contient un alcaloïde, la conicine, qui est très abondant dans les individus des pays chauds et très peu abondant dans les individus des pays plus tempérés. Au bord de la Méditerranée, il suffit de manger un morceau de feuille de cette ciguë pour mourir ; en Bretagne il en faut une très grande quantité. Ces différences sont dues aux conditions dans lesquelles les individus correspondants ont poussé ; elles finissent néanmoins par devenir héréditaires, et si l'on sème, dans un même sol, deux graines de ciguë, dont l'une a été récoltée en Bretagne et l'autre en Provence

on obtient deux plantes inégalement vénéneuses ; ce sont des variétés ; mais supposez qu'à force de la cultiver dans des pays de plus en plus froids, vous ayez fini par obtenir une ciguë qui ne fabrique plus *aucune trace* de conicine, vous aurez créé une *espèce* nouvelle qui différera de la grande ciguë actuelle par des caractères qualitatifs.

Il n'y a pas qu'en botanique qu'on trouve des différences individuelles susceptibles d'être *dosées ;* nous avons vu tout à l'heure que le chien, en reconnaissant son maître à son odeur, fait en réalité avec son nez l'analyse *quantitative* de son maître. On pourrait citer bien d'autres cas analogues ; je me contenterai, pour terminer, de rapporter succinctement l'histoire merveilleuse des fourmis.

Les fourmis peuvent reconnaître, après plusieurs mois de séparation, une de leurs sœurs. Cette particularité s'observe facilement chez des espèces qui, comme le *Lasius niger*, dévorent infailliblement celles de leurs congénères qui ne sont pas de leur famille. Étant donné le nombre des fourmis qui peuplent un nid, il est remarquable qu'elles se connaissent individuellement au point de se reconnaître au bout d'une très longue absence. Aussi, sir John Lubbock supposa que toutes les fourmis d'une même communauté ont une odeur particulière ou un mot d'ordre. Pour le vérifier, il institua l'expérience suivante : il prit des fourmis à l'état de chrysalides, puis, quand elles se furent complètement développées, il les remit dans le nid d'où elles provenaient et *elles furent accueillies par les fourmis habitant le nid.* Or celles-ci ne pouvaient les reconnaître, ne les ayant jamais vues, car la chrysalide ne ressemble pas du tout à l'adulte ; de plus, les chrysalides couvées en dehors du nid natal et par des fourmis étrangères ne pouvaient avoir conservé, à l'état parfait, l'odeur caractéristique de ce nid. Il était également impossible que les fourmis de l'expérience eussent appris, d'une manière quelconque, un signe de reconnaissance de la communauté. Il faut donc renoncer à expliquer par l'odeur du nid ou par un mot d'ordre quelconque la reconnaissance extraordinaire des fourmis parentes. Lubbock et Romanes concluent, en effet, que cette reconnaissance est un fait inexplicable...

Cependant, il y a bien là une question d'odeur ! Forel a montré que les *Lasius* les plus féroces, quand on leur coupe les antennes (organe de l'olfaction), ne mangent plus les étrangers qu'on met dans leur nid. Les expériences de M. Béthé sont concluantes ; il lave une fourmi à l'alcool et la remet immédiatement dans son nid ; elle y est attaquée comme le serait une fourmi étrangère. Mais, s'il la conserve vingt-quatre heures après le lavage et la remet ensuite dans le nid, elle y est bien reçue, évidemment parce qu'elle a eu le temps, par le fonctionnement de ses glandes, de récupérer son odeur spéciale. Cette expérience me semble une preuve absolue du fait que l'odeur caractéristique est inhérente au corps même de la fourmi et non au nid d'où elle provient, et cependant M. Béthé appelle cette odeur *parfum du nid*.

Le même auteur fait une autre expérience qui donne la même conclusion que la précédente. Il écrase plusieurs fourmis d'un nid et en obtient un suc ; une fourmi étrangère, enduite de ce suc odorant, n'est pas attaquée quand on l'introduit dans le nid dont elle a ainsi acquis le parfum.

Le résultat de toutes ces observations me paraît être que les fourmis d'un même nid se reconnaissent à leur odeur et que cette odeur, odeur de famille et non odeur du nid, est la même pour toutes ; les fourmis d'un même nid, habituées à leur odeur spéciale, n'y font plus attention, n'en sont plus incommodées et, quand on leur présente une de leurs sœurs séparées d'elle, depuis longtemps, l'odeur de la nouvelle venue leur est indifférente. Elles sont, au contraire, immédiatement choquées et irritées par l'odeur insolite d'une étrangère et elles la punissent de mort.

Il y a ici quelque chose de plus que dans le cas du chien ; mon chien me reconnaît à mon odeur, mais il ne reconnaîtrait pas mon frère ou mon cousin sans les avoir jamais sentis, parce que mon frère et mon cousin n'ont pas la même odeur que moi. Les variations quantitatives individuelles sont trop grandes chez les mammifères ; or, l'odeur personnelle, soumise à une analyse aussi délicate que celle dont est susceptible le nez d'un chien ou l'antenne d'une fourmi, donne la mesure rigoureuse du caractère chimique quantitatif, c'est-à-dire *de la personnalité tout entière*. Les

expériences précédentes prouvent donc que, chez les fourmis, le caractère personnel quantitatif est héréditaire, avec des variations presque nulles, ce qui n'a pas lieu chez l'homme.

*
* *

Je ne prétends pas avoir démontré, par les exemples précédents, qu'on ne rencontrera aucune difficulté dans l'application de la définition logique de l'espèce à l'étude de la biologie. Je crois au contraire que cette application soulève des problèmes dont la chimie actuelle ne se tirerait pas aisément, mais la chimie fait des progrès quotidiens et l'on peut prévoir qu'elle continuera longtemps, Et puisque les chiens et les fourmis nous donnent de si bons modèles d'analyse quantitative, nous devons espérer que nous arriverons un jour à les égaler par des procédés scientifiques.

D'ailleurs, il y a des moyens d'étude indirects ; les biologistes, quand il ne savent pas attaquer de front l'analyse d'une substance vivante, peuvent l'étudier dans ses propriétés et mettre en évidence, d'une manière détournée, certaines identités et certaines différences. C'est par de semblables moyens détournés que Darwin est arrivé à donner de véritables *preuves* de l'hypothèse transformiste, dans son livre immortel « L'origine des espèces ». J'essaierai de démontrer, dans un prochain article, le bien-fondé de cette théorie qu'adoptent aujourd'hui tous les biologistes, et qui peut être considérée comme ayant déterminé le plus grand mouvement d'idées dans l'histoire de l'esprit humain.

FÉLIX LE DANTEC.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

P

On
la ve
en ba
Et le
Daud
plus
Paris
vont
lycée
pour
l'écol
batea
brave
bord
oire
des
volu
une
dres
les g

CLYI
con
int

L
gisai
adm
défa
MM.
cher
d'Au
éner
nom
avec
ætati
pens
jour
de se
une
prés
siqu

E
J.-C
Mill
vien
drus
On
de j
et e
une
Le g
tour
reno
des c
de j
colie
poèt

LIVRES NOUVEAUX

PREMIER VOYAGE, PREMIER MENSONGE, par **Alphonse Daudet.**

On retrouvera dans ce livre charmant toute la verve de *Tartarin*. C'est le récit d'un voyage en bateau, sur le Rhône, de Beaucaire à Lyon. Et les deux héros sont deux enfants, Alphonse Daudet lui-même et un de ses cousins qui devait plus tard finir tragiquement, sous les murs de Paris, pendant le siège. Au lieu d'avouer qu'ils vont tout simplement terminer leurs études au lycée de Lyon, les deux enfants se font passer pour de jeunes officiers de marine, sortis de l'école de Varna. Ils trouvent sur le pont du bateau une galerie crédule de soldats et de braves gens; le soir, quand on fait relâche au bord du fleuve, ils entraînent tout cet auditoire enthousiasmé à la conquête des vergers et des cabarets. Ce petit voyage remplit tout un volume, et il le remplit délicieusement, avec une bonne grâce, une bonne humeur des moindres détails qui enchanteront tous les lecteurs, les grands et les petits.

OLYMPE DUNOYER OU LA JEUNESSE DE VOLTAIRE, comédie anonyme et inédite de 1846, publiée avec une introduction, par **Paul** et **Victor Glachant.**

Le manuscrit de ces deux actes en vers libres gisait, depuis bien des années, dans un grenier admirablement fait pour abriter un poème, à défaut d'un poète. Il y fut découvert par MM. Paul et Victor Glachant, ces infatigables chercheurs à qui nous devons de curieux *Papiers d'Autrefois*. L'auteur avait pris soin d'effacer énergiquement au grattoir les lettres de son nom. La date seule de l'œuvre subsiste : *1846*, avec l'aveu du jeune âge de l'auteur : *anno ætatis XX*. MM. Paul et Victor Glachant ont pensé que cette comédie méritait de voir le jour, après un demi-siècle. « Indépendamment de son mérite littéraire, elle a, grâce à sa date, une valeur de curiosité, par ce fait qu'elle se présente avec les airs d'une revendication classique. » Et on la peut lire avec intérêt.

OCCIDENT, par **Lucie Delarue-Mardrus.**

En même temps que son mari, le docteur J.-C. Mardrus, nous donne ces voluptueuses *Mille Nuits et une Nuit*, dont le sixième volume vient de paraître, madame Lucie Delarue-Mardrus nous offre un charmant recueil de poèmes. On y trouvera des Hymnes « en plein vent », de jolies descriptions d'un réalisme pittoresque et ensoleillé, des invocations éloquentes, toute une âme neuve de fraîcheur et d'étonnement. Le grand charme du livre, c'est qu'il est divers, tour à tour emporté et calme. L'inspiration se renouvelle à chaque page : après des révoltes et des cris, c'est, tout de suite, un brusque essor de joie, et plus loin, deux strophes de mélancolie résignée. Voilà un nouveau et délicieux poète.

LE DRAME CHINOIS, JUILLET-AOUT 1900, par **Marcel Monnier.**

L'auteur de ce remarquable *Tour d'Asie*, dont nous avons signalé et recommandé les deux volumes, devait au public de le renseigner sur les causes profondes du « drame chinois » et de lui faire connaître son sentiment sur la situation des Européens dans le vaste Empire du Milieu. M. Marcel Monnier a séjourné plusieurs années en Extrême-Orient et parcouru dans le Céleste Empire quelques milliers de kilomètres : il pouvait mieux que personne essayer de pressentir ce que tout le monde ignorait. Et, de fait, il ne s'est point trompé. Parmi l'inquiétude universelle, il n'a point cessé de croire que les légations étaient saines et sauves, à Pékin. Ce lui fut l'occasion d'écrire cette série d'études rassurantes qu'il faut relire aujourd'hui en volume et qui abondent en réflexions précises et documentées.

LES FLEURS D'HIVER, par **Armand Silvestre.**

Fort peu de poètes ont eu ce don mystérieux de l'harmonie qui est le grand charme de ce volume, comme des précédents recueils de poésie que nous a donnés M. Armand Silvestre. On dirait que les mots s'y viennent ranger d'eux-mêmes à la place précise où ils sonneront le mieux. L'auteur excelle à remplir les longs alexandrins d'épithètes éclatantes; on lira de fort beaux sonnets dans la première partie de ce volume qui s'intitule le *Livre de Magda*, et c'est comme un poème d'amour, une sorte de roman dont chaque pièce est un chapitre, Puis ce sont les *Impressions et Visions*, les *Images de Femmes*, et la courte série *Au pays du Soleil*, avec le charmant *Noël toulousain*. Il semble que le lyrisme fougueux de M. Armand Silvestre aille en s'atténuant; il s'apaise, avec un ton de ferveur mélancolique dont les délicats seront charmés.

LUMIÈRES D'ORIENT, par **Émile Vedel.**

Nous avons donné à nos lecteurs, naguère, une partie de ce livre : ils ont pu connaître et goûter la grâce nostalgique et la précision pittoresque de ces impressions d'Orient. Dans une préface amicale, M. Pierre Loti apporte à l'auteur, officier de marine comme lui-même, le précieux témoignage d'une haute sympathie littéraire. M. Émile Vedel s'excuse avec une modestie charmante de nous décrire, lui aussi, cet Orient que les chefs-d'œuvre de M. Pierre Loti ont si merveilleusement évoqué. Mais le livre de M. Émile Vedel garde une originalité profonde. Il contient de rares documents sur les traditions orientales et de poétiques descriptions « qui semblent avoir à la fois l'exactitude rigoureuse et, par instants, je ne sais quelle imprécision soudaine pour les prolonger indéfiniment en profondeur. »

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 23038-11-00. — (Encre Lorilleux).